This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07579986 0

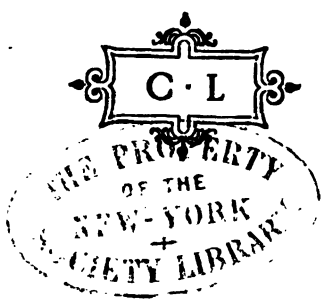
NKV

Leclercq

MARY FLORAN

3907

ORGUEIL VAINCU



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1898

EN

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
255546B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1943 L

1897
FR(F)

ORGUEIL VAINCU

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format in-18 à 3 fr. 50 le volume

ADOPTÉE	1 vol.
BONHEUR MÉCONNU	1 —
CARMENCITA	1 —
LA DESTINÉE DE JACQUES	1 —
LA FAIM ET LA SOIF	1 —
LE MARIAGE DE CLÉMENT (*Ouvrage couronné par la Société d'encouragement au Bien*)	1 —
ROMANESQUE	1 —
UN AN D'ÉPREUVE (*Ouvrage couronné par l'Académie française*)	1 —
L'INSTITUTRICE DES CHANTEPOT (*Firmin Didot*)	1 —
DANIEL LEVAR (*Charpentier*)	1 —

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.

SAINT AMAND, CHER. — IMPRIMERIE BUSSIÈRE FRÈRES

ORGUEIL VAINCU

I

C'était une chambre de malade, et malgré le soleil d'avril, qui baignait de joie et de lumière ses tentures d'un rose cuivré, la tristesse y régnait, ambiante comme une atmosphère, et le désespoir semblait caché derrière les lourds rideaux de peluche des embrasures, comme un traître qui n'attend qu'un signal pour fondre sur sa proie.

Dans le grand lit qui, debout, s'avançait jusqu'au milieu de la pièce, parmi les dentelles de l'oreiller, reposait, presque exsangue, une tête d'homme. Oh ! bien jeune encore ! La maladie avait eu beau rider son front, creuser ses

39 X 677

joues, enfoncer, sous l'arcade des noirs sourcils, ses beaux yeux sombres, brillants de fièvre, trente ans environ se lisaient dans la juvénile transparence de la peau lisse, dans le dessin ferme, mais non encore frappé des traits réguliers, dans la chevelure brune, drue et vigoureuse sous la poussée d'une généreuse sève de jeunesse. Et c'était un spectacle navrant que celui de l'étreinte indéniable de la mort sur ce beau visage, en lequel on voyait les traces de la lutte avec l'Impitoyable, et les stigmates de la suprême défaite.

Le malade semblait reposer, ses yeux se fermaient sous une impression d'abattement écrasant, sa respiration était haletante, mais régulière, aucun mouvement n'agitait ses membres fatigués ; à un moment, on eût pu croire qu'il dormait.

Alors, très doucement, dans un silence qui eût laissé percevoir le bruit d'un souffle, une femme, assise à son chevet, se leva.

Elle était très jeune aussi, et admirablement belle malgré la douleur qui l'endeuillait.

Un instant, elle considéra le malade, et de grosses larmes si promptement jaillirent des paupières, qu'on pouvait conclure qu'elles en étaient toujours proches. Pour les cacher, même

à celui qui ne les regardait pas, elle se retourna brusquement et vint à la fenêtre mi-close. Elle l'ouvrit un peu plus, s'y pencha un moment, comme pour demander à l'air pur et réconfortant de lui rendre un peu de ces forces physiques qu'elle perdait d'heure en heure, puis, le roulement d'une voiture s'étant fait entendre sur le pavé sonore de la rue, dont un très petit jardinet, seul, séparait la maison, elle prêta à ce bruit une oreille subitement attentive. Mais la voiture passa sans s'arrêter ; se retirant, la jeune femme repoussa la croisée et revint à son poste, près du chevet du mourant.

Du reste, il l'appelait :

— Eliane ! disait-il d'une voix affaiblie, mais qui avait dû être mâle et bien timbrée, Eliane, cette voiture, est-ce pour ici ?

— Non, mon ami.

— Hélas ! fit le jeune homme, se retournant, Éliane, ajouta-t-il avec un accent déchirant, il arrivera trop tard !

— Edilbert, ne dites pas cela ! s'écria Éliane dans un élan de protestation épeurée.

— Pourquoi ne pas le dire, Eliane, puisque je le crois ? Je n'ai plus si longtemps à vous faire connaître ces pensées que, depuis cinq ans que nous sommes mariés, vous avez parta-

gées, toutes, ma chérie, toutes, vous le savez bien.

Et comme à ces mots, évoquant un cher passé, la jeune femme fondait de nouveau en larmes :

— Vous pleurez, Eliane, pauvre amie ! ces larmes que, naguère, j'eusse voulu vous épargner, même au prix de mon sang, c'est moi, aujourd'hui, qui vous les fais répandre... Qu'est-ce que nous, mon Dieu ? Tant nous aimer et nous quitter, pourtant !...

Eliane, impuissante à dominer son émotion, retenait mal les sanglots qui lui montaient aux lèvres, et son mari continua :

— C'est dur, peut-être, de vous parler ainsi de la séparation imposée, mais il faut bien vous préparer au sacrifice, au sacrifice inévitable.

— Pas inévitable, reprit-elle par un sursaut de volonté, rien n'est impossible à Dieu, Edilbert.

— Je le sais, mais je sais aussi que je suis condamné sans appel. Ah ! ma pauvre Eliane, si au moins, contraint de vous abandonner, je ne vous laissais pas ainsi, seule au monde !.....

— N'y pensez pas, Edilbert, ne pensez pas à moi. Si je ne vous avais plus, personne ne me serait plus rien.

— C'est vrai, nous nous sommes tant aimés, dites, chérie, tant aimés ! J'emporte de la vie un si doux souvenir ! L'impression d'un si beau rêve ! Et, après celui de vous quitter, un regret, un seul !...

Le malade essaya de se soulever. Attentive à ses moindres mouvements, sa femme l'y aida. Lorsqu'il fut replacé sur ses oreillers :

— Mon père, reprit-il, poursuivant son idée, mon père, Eliane, croyez-vous qu'il vienne ?

— Oui, Edilbert, il viendra ; comment pourrait-il rester sourd à l'appel suprême de son enfant ?

— C'est que, depuis que je suis malade, deux mois, n'est-ce pas ? — Dieu ! que cela a été vite ! — Depuis que je suis malade, pas un mot ! pas un signe de vie ! Et, pourtant, vous lui avez écrit, vous ne lui avez pas caché la gravité de mon état ?

— C'est vrai, mais il n'y a pas cru, peut-être ? Peut-être a-t-il pensé que c'était un prétexte, sinon inventé, du moins exagéré, pour obtenir ce rapprochement auquel il se refuse.

— C'est possible, dit Edilbert anxieux ; mais, alors, le croira-t-il à présent ?

— Il n'a plus les mêmes raisons d'être incrédule, fit Éliane avec une involontaire amer-

tume, vous savez que, cette fois, ce n'est pas moi qui lui ai écrit ?

— Oui, c'est le Père Henri : il lui a demandé de venir m'apporter son pardon et sa bénédiction dernière. Ah ! Eliane, je ne mourrai pas tranquille sans cela !

— Cette consolation ne vous sera pas refusée, fit la jeune femme, votre père viendra, Edilbert, ayez confiance, il viendra, dussé-je aller le chercher moi-même.

— Vous feriez cela ?

— Je le ferais, dit-elle résolument ; n'est-ce pas moi qui me suis mise entre vous, moi qui, hélas ! suis la cause de ce remords qui vous torture ?

— Cause bien involontaire, fit le malade tendant à sa femme sa main amaigrie ; pauvre enfant innocente ! Je vous aimais, je m'étais fait aimer de vous, et quand la volonté paternelle a voulu nous séparer, si je lui ai résisté, vous l'avez ignoré et, jusqu'au dernier moment, je vous ai caché la gravité de l'opposition de mon père. Vous n'avez donc pas à vous accuser, chérie : le coupable, le seul coupable, c'est moi.

Après un silence il ajouta plus bas :

— Et je suis puni, bien puni ! Mourir à trente-

quatre ans, laisser derrière soi, sans appui, sans secours, une femme qu'on adore, et emporter, peut être, dans la tombe, la malédiction paternelle !...

Épuisé, le jeune homme retomba sur son lit, une violente quinte de toux le secoua et un filet de sang perla à ses lèvres.

Sa femme s'empressa auprès de lui, et appela la sœur garde-malade, qui était dans la pièce voisine. La crise fut longue, douloureuse ; la suffocation intense, asphyxiante, atroce, avait suivi l'accès de toux, et il passa, dans les prunelles agrandies du mourant, un reflet d'épouvante, comme si l'heure suprême était arrivée.

Mais elle ne devait pas sonner encore cette fois : le spasme disparut et, sous l'influence d'une potion calmante, le pauvre garçon s'assoupit un moment.

Comme sa malheureuse épouse, à peine revenue de l'angoisse éprouvée, maintenant que ses soins étaient devenus inutiles, se laissait tomber, presque défaillante, sur un fauteuil, la religieuse la soutint un moment et lui fit respirer des sels.

— Oh ! ma sœur, lui dit-elle à voix basse, que j'ai eu peur ! Je croyais que c'était fini !

— Non, lui répondit la sœur, avec ce calme des gens habitués à coudoyer la souffrance et la mort, non, il attend son père pour mourir.

Au même instant, une voiture s'arrêta à la grille, un coup de sonnette fit retentir toute la maison, et tira le mourant de son assoupissement.

— Eliane ! fit-il, l'œil illuminé d'un pressentiment, qui est-ce ?...

La jeune femme s'avança vers la fenêtre et, bien qu'elle n'eût jamais vu son beau-père, le devinant à sa fière prestance, à ses cheveux blancs, à ce visage altier, imposant, plein de dignité, que son mari lui avait dépeint tant de fois :

— C'est *lui !* répondit-elle sans hésitation.

II

Il y avait six ans que le marquis Edilbert de Crussec-Champavoir, fils aîné du duc du même nom, étant lieutenant de chasseurs à cheval, en garnison à Lille, avait rencontré Eliane Brideux, alors dans tout l'éclat de ses vingt ans et l'éclosion de sa superbe beauté de blonde. C'était au Concours hippique, auquel il prenait part ; il venait d'achever, avec un grand succès, la course d'obstacles, qui devait lui obtenir un premier prix et, arrivé victorieux au but, il avait, passant devant les tribunes, été accueilli par une triple salve d'applaudissements. Il s'était détourné pour bien voir à qui il les devait, lorsque son regard fut subitement arrêté, puis retenu, par une jeune fille qui, debout au premier rang, frappait l'une contre l'autre avec enthousiasme ses deux petites mains gantées. Sa vi-

sion devait lui rester longtemps dans l'esprit: sa silhouette élégante, dessinée dans une robe blanche, se détachait en lumière sur le fond sombre que lui faisaient les costumes noirs des hommes et les toilettes foncées des femmes qui l'entouraient. D'un très grand chapeau émergeait sa tête fine ; les cheveux, simplement relevés, laissaient voir le dessin correct de son beau front pur, les yeux bleus, lumineux et très doux, étaient d'accord avec l'expression calme et sereine de la physionomie, le sourire de la bouche ; il n'était jusqu'au teint, d'une blancheur laiteuse, qui ne complétât l'harmonie parfaite de cette très réelle beauté.

Edilbert en fut frappé et demanda bientôt autour de lui :

— Qui est-ce ? Qui est-ce ?...

— Mademoiselle Eliane Brideux, lui répondit-on, la fille d'un banquier, vingt ans, aussi riche que belle. Elle a perdu sa mère et, vivant auprès de son père, s'y occupe de sa jeune sœur, une fillette d'environ onze ans qui a coûté la vie à madame Brideux. On dit beaucoup de bien de cette jeune fille.

— Et de son père ? demanda Edilbert.

— Pas autant ; d'extraction honnête, mais très modeste, il est le fils de ses œuvres et ne doit

qu'à lui-même son immense fortune. Il est habile, mais il est aussi hardi, entreprenant ; quelques coups de chance ont augmenté son audace, et l'on se demande jusqu'où elle le conduira.

Cela était bien égal à Edilbert. Le lendemain, il revit la belle Eliane au Concours hippique et crut remarquer que, ses yeux ayant rencontré les siens, elle avait très fort rougi. Toujours sous le charme de sa beauté, il chercha et trouva sans peine un ami obligeant qui le présenta à monsieur, puis à mademoiselle Brideux. Le banquier, très flatté de cette haute et brillante relation, invita le jeune homme à venir le voir. Celui-ci ne se fit pas faute d'en profiter : bientôt, il fut reçu chez les Brideux, d'abord, dans les grandes réunions, puis, dans l'intimité ; et, au bout de quelques mois, devenu le commensal assidu de la maison, il était éperdument épris d'Eliane.

Avec l'insouciance de son âge et de son caractère ardent et léger, ne voyant pas jusqu'où cette passion pouvait le mener, il l'avoua à la jeune fille, dans cette liberté grande que leur laissait sa vie d'orpheline. Elle lui fit comprendre qu'elle y répondait et ce fut, entre eux, la plus chaste, la plus douce, la plus idéale des tendresses.

Mais le dénouement de cette liaison s'impo-

sait. M. Brideux s'y attendait et y avait aidé en facilitant au jeune officier l'accès de sa maison. Eliane aussi y comptait. Ignorante des difficultés de la vie, des exigences de la société, à elle, qui avait vu tout sourire à sa beauté et s'incliner devant ses millions, le mariage avec Edilbert semblait tout indiqué et naturel. Ils s'aimaient, ils étaient tous deux jeunes, libres, riches, d'où pouvait venir l'obstacle ?

Edilbert, lui, savait bien où le trouver ; mais, s'en dissimulant la gravité, il n'en disait rien et espérait le franchir.

Le jour où il alla parler à son père de ses projets d'avenir, cette illusion ne lui fut plus permise.

Épouser la fille d'un banquier, lui, un Crussec-Champavoir ! l'héritier du nom, du titre, le futur duc !...

Et il osait venir dire cela à son père ?

Était-il donc ruiné, qu'il cherchât à redorer son blason dans la petite finance ? Grâces à Dieu ! son patrimoine était aussi intact que ses quartiers de noblesse... Et ce n'était pas à lui, en tout cas, le fils d'une des premières familles de France, qu'était permise une mésalliance.

Edilbert revint à Lille ; il connaissait son père, son intraitable orgueil, sa volonté de fer : l'espoir

de le voir céder, de le faire revenir sur sa décision ne lui traversa pas un instant l'esprit.

Et, pourtant, il n'était pas non plus, lui, dans les veines duquel coulaient l'ardeur et la ténacité du sang paternel, résolu à céder, à renoncer à cette jeune fille, qu'il adorait et dont il était, il le savait, passionnément aimé. Seulement, il hésitait un peu devant la résolution suprême, et ses conséquences l'épouvantaient. Il craignait le duc, mais il l'aimait; il lui savait gré de cette vie qu'il lui avait toute consacrée, à lui et à son jeune frère Hervé ; car il était aussi orphelin de mère. La duchesse était morte alors que M. de Crussec-Champavoir, dans la plénitude orgueilleuse de la force de son âge mûr, eût pu songer à lui encore, se remarier, recommencer la vie. Il n'en avait rien fait, se donnant tout à ses fils, leur sacrifiant les promesses de bonheur que l'avenir lui murmurait à l'oreille. Edilbert le savait, et il lui en coûtait de répondre à ce dévouement par une telle ingratitude, mais perdre Eliane!...

Il gagnait du temps, sans que sa décision changeât, lorsqu'une circonstance en vint précipiter la mise en action.

Un beau jour, on apprit que Brideux, le banquier, à la suite d'une spéculation hardie et mal-

heureuse, avait été forcé de déposer son bilan et qu'il était mort, quelques heures plus tard, emporté par une maladie de cœur qui le menaçait depuis longtemps, mais dont l'émotion, causée par la catastrophe qui le frappait, avait déterminé le subit et fatal dénouement.

N'écoutant que son amour et sa générosité, Edilbert accourut près d'Eliane.

Il la trouva seule, en larmes, sa petite sœur appuyée sur ses genoux, sanglotant aussi, sans bien comprendre l'étendue de son malheur, mais pleurant, parce qu'Eliane pleurait.

La jeune fille, le voyant entrer, vint vers lui, et, dans la confiance chaste de sa tendresse :

— Edilbert, lui dit-elle à travers ses sanglots, je n'ai plus que vous!

Et tombant dans ses bras, elle appuya sur son épaule sa tête brisée, au front de laquelle il mit son premier baiser.

Ils étaient désormais unis pour la vie.

La liquidation de la faillite s'imposait ; elle devait être longue et difficile, le passif était énorme, mais la fortune de M. Brideux était immense. Pourtant elle ne devait pas suffire ; Eliane qui, avec une volonté et une intelligence au-dessus de son âge, en suivait le règlement (elle, absolument ignorante jusqu'alors des choses d'ar-

gent), apprit à ce moment qu'il leur restait, à elle et à sa sœur, de la succession de leur mère, et de divers placements faits à leur nom, une somme considérable que leur père, redoutant peut-être ses propres entraînements, avait su leur mettre complètement à l'abri. Cette somme, habilement réalisée, pouvait permettre de désintéresser tous les créanciers. Bien que ce fût aller, sans doute, à l'encontre des vues de son père, qui lui avait ménagé cette fortune, Eliane n'hésita pas un instant à l'aliéner. Seulement, elle consulta Edilbert, qui l'approuva.

— Il ne me restera rien, dit-elle, mais je ne devrai rien à personne, je suis jeune, je travaillerai.

— Pourquoi, lui dit Edilbert, ne suis-je pas riche, moi?

Elle sourit, son premier sourire, peut-être, depuis son malheur, mais elle ne s'étonna pas ; elle considérait depuis longtemps Edilbert comme son fiancé, et elle eût, elle, agi ainsi.

Eliane était majeure, mais sa petite sœur était loin de cet âge, il fallait faire un partage entre elles deux.

De cette enfant, Edilbert sachant qu'Eliane, très tendrement, l'aimait, se préoccupa aussi.

Tout était arrangé déjà dans l'esprit subite-

ment mûri de la jeune fille. La petite Claire ne pouvait pas disposer de sa fortune... soit, on la laisserait intacte jusqu'à son émancipation ; et, alors, sans doute aucun, elle en ferait ce que sa sœur avait fait de la sienne. On ne toucherait même pas aux revenus qui seraient mis de côté pour l'œuvre de restitution, afin qu'elle pût être complète.

— Mais cette chère petite? avait demandé Edilbert.

Oh ! Eliane était sans inquiétude sur son sort ! Il ne restait guère de parents aux deux orphelines; une tante, pourtant, une sœur de leur mère, madame Blavet, une digne et malheureuse femme qui, déjà veuve, avait perdu deux ans auparavant sa fille unique. Sa position de fortune n'égalait pas, à beaucoup près, celle qu'avait eue M. Brideux ; mais un modeste avoir, joint à la pension de retraite de son mari, lui assurait cependant une certaine aisance. Bien qu'ayant vécu un peu à l'écart de ses nièces, dès la nouvelle de la catastrophe, elle était arrivée, appelée par une sympathie et une pitié profondes; et elle avait spontanément ouvert aux pauvres jeunes filles ses bras, son cœur et sa maison. Elle avait approuvé les généreux projets d'Eliane : elle aussi, dans son honnêteté native

et simple, voulait que l'honneur du nom de ces enfants fût sauvegardé. Décidée à se charger entièrement de la petite Claire, sa filleule, elle avait offert à Eliane le même secours et la même protection. Celle-ci ne les avait acceptés qu'avec une réticence :

— Je travaillerai, avait-elle dit encore une fois.

Mais elle avait en secret pensé à Edilbert...

Toutes ces choses s'étaient décidées dans la hâte douloureuse des premiers moments et, quand vint le jour des obsèques, après la triste cérémonie, à laquelle elles voulurent assister, mesdemoiselles Brideux, sans rentrer à l'hôtel qu'elles abandonnaient aux créanciers de leur père, partirent avec leur tante pour Paris, qu'elle habitait. Elles n'emportaient, de la somptueuse demeure, que leur trousseau et leurs petites affaires de jeune fille, mais emportaient aussi, en même temps que la compassion, la considération de tous ; car, déjà, le sacrifice qu'Eliane faisait de sa fortune personnelle était généralement connu.

Edilbert alla leur dire adieu avant qu'elles montassent en wagon.

Eliane, pâle et courageuse, eut pour lui un sourire voisin des larmes, qui le toucha profondément. Tout ému de cette douleur et de

cette vaillance, il se pencha un peu sur la main qu'elle lui tendait par la portière et la baisant :

— A bientôt, ma chère fiancée ! dit-il.

Il ne lui était plus permis de manquer à cet engagement de la dernière heure, qui venait ratifier toutes ses promesses et résumer tous ses projets. Il ne lui était pas permis, non plus, dans la situation d'Eliane, d'en retarder la réalisation.

Tentant un suprême effort, il partit pour Kervelez, terre qu'habitait le duc de Crussec. Lorsqu'avec son père il aborda la question, non sans une secrète angoisse, celui-ci ne se mit pas en colère, — il était trop gentilhomme pour se commettre, même avec ses enfants, — mais le sang afflua à ses tempes et les colora jusqu'à la racine blanche de ses cheveux, et, s'il maîtrisa la violence de ses sentiments, ce fut pour la traduire par la plus méprisante ironie.

Ah ! ce n'était point assez que cette petite appartînt aux avant-derniers échelons de la société, qu'elle fût la fille d'un tripoteur d'argent et d'une modeste bourgeoise, il fallait aussi que, par une catastrophe qui lui prenait toute sa fortune, elle devînt l'enfant d'un failli, d'un homme sans honneur ?... Et c'était justement ce moment-là qu'Edilbert choisissait pour lui offrir

son nom, le nom sans tache des Crussec-Champavoir ?...

Quel à-propos !...

Certes, il était beau, il était chevaleresque, de vouloir dédommager cette jeune personne des rigueurs du sort, et Don Quichotte eût rendu des points à Edilbert ; malheureusement, le temps n'est plus aux Don Quichotte ; en ce siècle-ci, on les conduit à Charenton.

Ce persiflage mit Edilbert hors de lui.

— Mon père, dit-il, ne plaisantez pas, je vous en prie : j'aime mademoiselle Brideux ; d'honneur, je suis engagé avec elle, je l'épouserai.

— C'est ce que nous verrons, monsieur, reprit le duc, irrité par cette résistance, car, alors, vous vous passerez de mon consentement.

— S'il le faut ! répliqua Edilbert, perdant toute mesure, j'ai vingt-huit ans, la loi me fait libre...

— C'est entendu, fit le duc, touché en plein cœur par cette menace, eh bien ! usez-en de votre liberté, usez-en à votre aise, et que tout soit fini entre nous. Désormais, je ne vous considère plus comme mon fils, et, si vous concluez ce mariage, l'heure où vous monterez à l'autel sera celle où tombera, sur votre tête, la malédiction de votre père ; or, sachez-le bien, cela porte malheur !

Edilbert, enfiévré par ce choc de leurs deux volontés, égales quant à la force, sinon quant à l'autorité, eut un geste d'insouciance coupable.

Une heure plus tard, il quittait le château.

Peu de temps après, il confia à un homme d'affaires le soin de faire les sommations légales au duc de Crussec. Pendant ce délai, les affaires d'Eliane s'arrangeaient suivant son désir, et, six mois plus tard, un matin, dans la petite chapelle de l'Assomption, sans autres assistants que quelques amis de part et d'autre, fut consacrée cette union à laquelle manquait la bénédiction d'un père.

Les premières années de ce ménage s'écoulèrent sans nuage. Eliane, très jeune et très inexpérimentée, n'avait pas attaché au refus du duc de l'accepter pour fille, l'importance qu'il avait. Son mari lui avait laissé ignorer les circonstances de sa rupture avec son père et elle ne pensait même pas qu'il pût souffrir, le voyant si heureux avec elle et par elle.

Ils étaient installés à Saint-Germain, qui compte parmi les garnisons les plus agréables des environs de Paris. La société, moins collet-monté que la famille de Crussec, avait fait très bon accueil à la jeune femme, tout semblait leur sourire, et ils menaient une vie de fête. Le duc

n'avait, bien entendu, donné aucune dot à son fils, mais la fortune considérable qu'Edilbert tenait de sa mère lui permettait un très grand train qu'Eliane, extrêmement ordonnée en toute chose, et ayant eu chez son père l'habitude de cette vie fastueuse, savait fort bien diriger et régler.

La petite Claire restait confiée à sa tante Blavet qui l'avait mise en pension. Eliane, souvent, allait la voir ; aux vacances, elle l'appelait près d'elle. Depuis les angoisses de la secousse terrible, toutes les difficultés s'aplanissaient sous ses pas, le passé était oublié, et le jeune ménage nageait en plein bonheur.

Hélas ! ce bonheur ne devait pas durer six ans !

Un matin d'hiver, on rapporta à Eliane, noyé dans le sang qu'il vomissait, son mari, atteint à la poitrine d'un coup de pied de cheval.

D'abord, on crut le cas mortel ; puis, la robuste nature du jeune homme ayant réagi, on se laissa aller à un espoir bien trompeur, hélas ! La cruelle et inexorable phtisie s'était déclarée, elle avait bientôt revêtu un caractère galopant, et, aujourd'hui, c'était d'un presque cadavre dont il lui restait à avoir raison.

Dès l'accident fatal, Edilbert, bien que depuis

cinq années il n'ait eu aucune nouvelle de son père, avait voulu qu'on le prévînt. Mais le duc était resté sourd à cet appel plusieurs fois réitéré, et c'était une des tortures du mourant d'emporter dans la tombe cette malédiction paternelle que, par une sorte de superstition pieuse, il croyait payer de sa vie.

Et voilà qu'au milieu des affres d'une agonie prochaine, on annonçait au malheureux, qui se débattait contre elles, la venue de celui qui pouvait lui rendre, sinon la santé du corps, au moins la paix de l'âme.

III

En entrant, le duc avait demandé son fils.

— Monsieur le marquis est au plus mal, répondit le domestique, ignorant à qui il avait affaire.

— Menez-moi auprès de lui, fit, avec autorité, M. de Crussec.

Et sans prendre le temps de dévêtir son pardessus de voyage, il suivit le valet de chambre qui montait l'escalier. Celui-ci, à la porte, s'arrêta pour frapper : le duc le repoussa d'un geste et pénétra vivement dans l'appartement. Mais, sur le seuil, il s'arrêta en proie à la plus poignante des émotions humaines : sur le lit qui lui faisait face il venait d'apercevoir le visage émacié de son enfant.

Madame de Crussec l'avait bien prévu : ses premières lettres n'avaient semblé au duc qu'une

situation habilement exploitée pour parvenir à un rapprochement, que lui-même pouvait désirer, mais auquel son orgueil se refusait toujours. Le dernier message, signé du moine qui avait assisté Edilbert, lui avait soudain ouvert les yeux sur sa longue et cruelle erreur ; alors il était parti de suite, éperdu, mais avec la pensée et l'espoir de disputer son fils à la mort. Et, du premier coup d'œil, il jugeait que la lutte était finie et qu'il arrivait trop tard !

Son impression fut si douloureuse que lui, l'homme fort, rude, même, trempé contre toute émotion, rebelle à toute sensibilité, dur à lui et aux autres, eut toutes les peines du monde à retenir ses larmes.

Il se précipita sur le lit en criant comme un sanglot :

— Mon fils ! mon fils !

Cependant Edilbert, le voyant, les traits subitement colorés par une sensation violente, se soulevait sur ses oreillers et lui tendait ses pauvres bras amaigris, auxquels pendaient les mains diaphanes.

Et la respiration encore plus précipitée :

— Mon père ! mon père ! répondait-il.

Il serra contre sa poitrine la tête blanche et ravagée par la douleur qui s'y était cachée ; alors,

sans doute, l'émotion fut plus forte que lui, car une quinte de toux vint lui couper la parole, et lui enlever presque le souffle.

Son père, effrayé, se releva. Eliane, qui était restée muette, dans un coin de la chambre, s'approcha et soutint le malade qui, pour essayer de reprendre haleine, avait cherché à se mettre sur son séant. La sœur, qui s'était éloignée discrètement, se rapprocha aussi, au bruit déchirant.

La crise fut de courte durée, mais sa gravité démontra au duc en quel péril imminent était la vie de son fils, et ses traits se contractèrent davantage, sous l'empire de l'épouvante et de la douleur.

Edilbert calmé, mais épuisé, était retombé sur sa couche. De nouveau, sa femme et la religieuse s'écartèrent ; alors le mourant, avançant vers le duc ses mains décharnées, dans un geste de prière :

— Mon père, dit-il de sa voix entrecoupée, mon père, pardon !...

Cette fois, le duc fut ému jusqu'aux larmes, elles jaillirent de ses paupières ; incapable de parole il se pencha, et, pour toute réponse, embrassa son fils.

— Ah ! dites, fit Edilbert, s'animant, dites-le-

moi ce mot de pardon que j'attends de vous, mon père ; le temps presse, vous le voyez, ne me laissez pas quitter la vie sans l'avoir reçu !

Le duc, alors, se dominant, redressa sa haute taille, toute la noblesse de sa fière race reparut sur son visage, toute l'autorité de son pouvoir de père, toute la résolution de sa mâle volonté et, étendant le bras dans un geste de bénédiction :

— Mon fils, je vous pardonne, dit-il avec une solennité que les circonstances rendaient imposante.

Les traits d'Edilbert se dilatèrent dans une expression de paix profonde, de sérénité infinie.

— Ah ! merci, murmura-t-il, merci d'être venu m'apporter cette joie dernière !

Et comme le duc voulait protester, parler d'un espoir de guérison qu'il n'avait pas.

— Laissez, fit Edilbert, n'essayez pas de me tromper, je sais la vérité, et j'ai le courage de regarder en face le sort qui m'attend. — Pourtant, ajouta-t-il subitement assombri, il est dur, bien dur ! pensez que je n'ai pas trente-cinq ans ! Et la vie me souriait !... Votre pardon, seul, manquait à mon bonheur ; maintenant que vous me l'avez accordé, il serait complet. Mais il ne me sera pas donné d'en jouir ; vous

me l'avez dit un jour : la malédiction d'un père porte malheur !...

— Ne parlons plus d'une chose effacée, reprit vivement le duc, le cœur visiblement déchiré par cette mélancolie suprême et ce muet reproche, il ne peut plus en être question, tout est pardonné, oublié...

Le jeune officier secoua tristement la tête :

— Hélas ! fit-il.

Et l'expression découragée de ses yeux noirs, agrandis par la fièvre, semblait dire : « Trop tard! »

Un instant, il se tut, comme s'il eût voulu se reposer, et rassemblant ses dernières forces, il appela :

— Eliane !

De suite, elle fut près de lui. Il lui prit la main :

— Mon père, dit-il, je vous présente ma femme.

Le duc, très correct, se leva du fauteuil où, auprès du lit, il était assis, et salua sa belle-fille.

Alors, pour la première fois, il la regarda.

Il fut frappé, moins de sa beauté, que de sa noblesse et de sa distinction.

Quelque accablé qu'il fût par la souffrance, Edilbert pénétra, sur le visage de son père, l'ex-

pression de surprise et d'admiration qui y passa, rapide. Elle le combla de joie.

— Mon père, dit-il, elle est digne en tous points d'être votre fille.

Le duc s'inclina sans répondre autrement. Il pouvait pardonner à son fils, mais à celle qui l'avait détourné de lui ?... Jamais !

Edilbert poursuivit d'un accent de prière humble :

— Votre fille, mon père, laissez-moi espérer qu'elle le deviendra, donnez à mon dernier jour cette consolation de ne pas la laisser sans soutien, sans appui....

— Edilbert, interrompit la jeune femme avec vivacité, je vous en prie, ne parlons pas de moi.

Mais lui, insistant :

— Si, parlons-en, c'est mon devoir final envers vous, Eliane, laissez-moi le remplir. Je sais votre délicatesse, et que vous ne voudriez pas me voir surprendre à l'émotion de mon père une promesse qui l'engagerait envers vous : mais, soyez tranquille, je ne la lui demanderai point, je me bornerai à lui adresser une seule et suprême requête, celle de veiller sur vous, fût-ce même de loin, et de vous prêter main forte contre les difficultés de cette vie où, hélas ! vous resterez toute seule.

Et le regard du jeune homme, si expressif qu'on eût dit que son âme allait fuir par ses yeux, s'attacha à celui de son père avec une poignante inquiétude. Le duc n'y résista point; se raidissant contre le trouble extrême qui lui coupait la respiration, il se tourna vers sa belle-fille :

— La marquise de Crussec-Champavoir pourra, dès aujourd'hui et en toute circonstance, compter sur moi, fit-il d'une voix brève, que martelait l'émotion.

Une lueur de profonde satisfaction vint éclairer le visage d'Edilbert ; il savait quel prix ces paroles avaient dans la bouche de son père.

Appeler Eliane par le nom et le titre auxquels son mariage lui donnait droit, c'était la reconnaître, enfin, pour sa bru, pour une Crussec-Champavoir, et, dès lors, Edilbert pouvait être en repos ; le duc n'aurait peut-être pas, pour elle, une affection paternelle, mais, au moins, si les circonstances le rendaient nécessaire, elle était assurée de son secours : il n'abandonnerait jamais celle qui portait son nom.

Le mourant se laissa aller à la paix de cette formelle promesse.

— Merci, merci, murmura-t-il d'une voix qui allait s'éteignant.

Puis il tendit à son père une main débile qui n'obéissait plus qu'à demi au commandement de l'intelligence, et, de l'autre, il prit celle de sa femme et l'attira toute vers lui.

— Chérie ! dit-il.

Elle se pencha pour l'embrasser.

— Eliane, reprit-il, lui désignant son père, aimez-le, écoutez-le comme je le ferais si Dieu me prêtait vie....

Et il ajouta, sans voir le geste d'orgueilleuse dénégation du duc :

— Si, un jour.... plus tard, il avait besoin de vous, de votre tendresse, de vos soins, ne les lui refusez pas !

— Soyez tranquille, fit la jeune femme.

— Remplacez-moi auprès de lui, poursuivit-il, haletant, et, quoi qu'il arrive, soyez pour lui une fille, une vraie, afin de réparer... réparer... ce que j'ai fait... vous savez... cette désobéissance... cette ingratitude...

Le malheureux étouffait.

— Promettez!.... Promettez!... fit-il encore.

— Je vous le jure, répondit Eliane.

Puis, ses yeux se fermant, la tête d'Edilbert retomba de côté, alourdie par un affaiblissement, sinistre précurseur, qu'un effort surhumain avait pu seul lui faire vaincre.

Le silence qui suivit ramena, près du lit, la sœur, qui s'en était encore éloignée.

— Il dort, fit-elle, cette émotion l'a fatigué ; sans doute, il va avoir un peu de repos. Madame, continua-t-elle, s'adressant à Eliane restée debout, allez vous asseoir un moment, vous ne résisterez pas à pareille fatigue !

Et comme la jeune femme, secouant la tête, regardait son mari, les yeux pleins de larmes qu'elle ne retenait plus, maintenant :

— Monsieur, dit la religieuse au duc, voici dix nuits aujourd'hui qu'elle ne s'est pas couchée, elle dort une heure dans un fauteuil, vers le matin, sans jamais quitter cette chambre, elle se tue, littéralement.

Le duc s'approcha de sa belle-fille, imposant silence à l'hostilité qu'il avait contre elle et que, durant tout le voyage, il avait attisé par des souvenirs amers, volontairement évoqués.

— Madame, lui dit-il, allez vous reposer, je suis là ; je ne le quitterai pas.

Elle leva sur lui ses beaux yeux éplorés.

— Monsieur, dit-elle, pardonnez-moi de ne pas vous obéir, je ne saurais m'éloigner !

— Au moindre symptôme alarmant, je vous appellerais, pourtant, fit observer le duc, offensé déjà de cette résistance.

— Oui, dit Eliane, mais ce serait toujours quelques heures, quelques minutes de sa chère vie que je n'aurais pas partagées, et il m'en reste si peu, hélas !

Ses larmes, silencieusement, roulèrent sur ses joues. Le duc n'insista pas, il fit quelques pas dans la chambre, la tête entre les mains. Lui aussi, la douleur le terrassait, mais, phénomène étrange, bien loin de le rapprocher de celle qui la partageait avec lui, elle l'en éloignait plutôt. Éperdu de chagrin, il cédait à cette tendance très humaine qui nous porte, dans le premier mouvement, à accuser quelqu'un de notre malheur ; comme si le sentiment de la rancune ou de la vengeance pouvait soulager notre cœur. Pour lui, le bouc émissaire, c'était Eliane.

Il n'aurait su dire pourquoi. S'il avait été dans un état d'esprit à se raisonner, il ne l'eût pas fait, mais, illogiquement, il la rendait responsable de la mort imminente de son fils. Elle le lui avait pris, elle le lui avait tué ; il ne sortait pas de là ; sans pitié pour son profond désespoir, sans justice pour son dévouement au bien-aimé malade.

Dans sa pensée, le duc l'avait toujours nommée : « l'intrigante ». A vrai dire, il avait été surpris agréablement en la trouvant si belle et de

si grand air ; c'était toujours quelque chose que son nom, s'il était porté par une roturière, ne le fût pas par une Gothon ; mais cette impression, pas plus que le spectacle de sa douleur, ne le prévenait en faveur d'Eliane.

C'était à son fils, et pour lui seul, qu'il avait promis de veiller sur la jeune femme ; il devait cette consolante sécurité à l'heure finale du malheureux qui, dans l'illusion d'une idée fixe, née de sa fièvre, se croyait tué par la malédiction échappée, un jour, à sa colère. Bien résolu à tenir strictement son serment, il faisait, dès aujourd'hui, taire sa rancune. Il lui semblait qu'on ne pouvait lui en demander davantage, et se jugeait déjà très généreux envers sa belle-fille.

Quelques instants s'étant passés, Eliane, qui avait repris sa place au chevet du mourant, se leva et vint au duc, assis près de la fenêtre :

— Monsieur, lui dit-elle, hésitant, je vous ai fait préparer un appartement.

— Je vous remercie, madame, répondit-il, je suis fâché de vous avoir donné cette peine ; pourtant, j'accepte votre hospitalité, afin de ne pas m'éloigner de mon fils.

— Monsieur, fit Eliane très fièrement, c'est chez lui que vous êtes.

M. de Crussec, surpris, leva la tête et la regarda; cette dignité lui plut, mais il n'en témoigna rien.

— Si vous voulez, pendant qu'Edilbert repose, qu'on vous conduise à votre chambre ? reprit Eliane, de suite adoucie.

Le duc y consentant, la jeune femme sonna le valet de chambre.

— Et puis, ajouta-t-elle, passant la main sur son front comme pour y ramener la notion des choses matérielles, — évidemment absente de son esprit, — après ce long voyage, vous avez certainement besoin de prendre quelque chose ; l'heure du dîner est proche, si vous voulez bien descendre, on vous servira.

— Mais vous, interrogea le duc, vous, madame ?

Elle secoua la tête, avec un triste sourire de refus, sans parler.

La religieuse intervint encore :

— Monsieur, elle ne mange plus rien, moins que son pauvre mari, peut-être ; si elle n'est pas plus raisonnable elle le suivra de près.

— Ah ! plût au Ciel ! exclama la jeune femme dans un cri du cœur.

Le duc n'y répondit pas, la prévention fermait son âme à toute commisération. Précédé par le

domestique, qui le mena d'abord dans un appartement confortable et élégant, il se rendit ensuite à la salle à manger. On lui présenta un dîner très correct, auquel il toucha à peine. Il agissait automatiquement, comme dans un rêve, écrasé par une douleur dont ne le protégeait pas son apparente sécheresse, masque trompeur qui avait, toute sa vie, caché un cœur sensible, des entraînements duquel il se méfiait tant, qu'il n'écoutait jamais sa voix.

Étranger dans cette maison, celle de son fils, il regardait autour de lui avec une sorte d'hébêtation et d'inconscience. Il voyait des choses chères et belles, un intérieur luxueux et d'un goût parfait où il reconnaissait le choix intelligent de son fils. Puis il remarquait l'ordonnance parfaite de la maison, qu'il lui fallait bien attribuer à sa belle-fille.

— Ces petites bourgeoises, fit-il avec un ricanement mental, c'est là leur fort, les capacités domestiques !

Et tout son fiel contre la pauvre Eliane lui remonta aux lèvres.

Il le fit taire, pourtant, en revenant près d'elle. Elle n'avait pas quitté son mari. A l'entrée de son beau-père, et à son geste interrogateur, elle répondit :

— Il dort toujours, il y a longtemps qu'il n'a été si calme.

Puis, regardant le duc.

— Soyez béni ! vous qui lui avez apporté cette sérénité, ce repos !

M. de Crussec, qui se sentait attendri, et ne voulait pas le paraître, se pencha sans rien dire sur le lit de son fils et écouta sa respiration ; elle était pressée, haletante ; il toucha sa main, il lui sembla qu'elle se refroidissait. Il se tourna alors vers la religieuse.

— Hélas ! fit celle-ci, avec un signe approuvant ses inquiétudes.

Les heures se passèrent. Eliane, immobile et blanche comme un marbre, n'avait pas quitté sa place. Elle tenait les doigts d'Edilbert et, de temps en temps, se penchait pour les baiser. Lui, ne bougeait pas ; il ne dormait plus, pourtant, par instant une faible pression répondait à celle d'Eliane.

La nuit était venue, tout à fait sombre, une lampe à l'abat-jour baissé laissait dans la chambre une demi-obscurité ; le duc, assis au pied du lit, de l'autre côté d'Eliane, regardait son enfant, avec un muet et profond désespoir ; la religieuse, dans un coin, égrenait son chapelet.

Tout à coup, du fond du grand lit, le bruit

sinistre d'un léger râle s'éleva... Le percevant, Eliane, d'un bond, fut sur pied.

— Ma sœur ! ma sœur ! fit-elle dans un cri qui déchirait le cœur, entendez-vous? entendez-vous ?

Et plus bas :

— C'est l'agonie ? dit-elle.

La religieuse inclina tristement la tête, elle s'en fut chercher le cierge béni, l'alluma, puis approchant la lampe, pour éclairer les traits du moribond, elle ouvrit son livre et commença les prières des agonisants.

Pendant ce temps, Eliane s'était jetée sur son mari et, éperdument, l'embrassait.

— Edilbert ! s'écriait-elle, Edilbert, c'est moi, ta femme, ton Eliane que tu aimais tant ! De grâce, un mot, un mot encore, un seul ! que je sache que tu me reconnais, que tu sais que je suis là, que je t'aime, que je t'aimerai toute ma vie, que je te serai éternellement fidèle...

Mais le mourant ne répondit point... la vision de la lumière ne frappait plus sa prunelle éteinte...

— Madame, fit la religieuse, il ne vous entend pas.

— Est-ce possible ! s'écria la jeune femme, tombant à genoux, est-ce possible ! Ce serait fini, déjà. Oh ! mon Dieu !

Et elle cacha son visage entre ses mains.

Le duc s'approcha alors :

— Edilbert, mon enfant, mon fils bien-aimé, réponds-moi, me reconnais-tu ?

Il se taisait toujours...

— Parle-moi, fit le duc avec autorité, parle-moi une fois encore, je le veux !

A cette objurgation passionnée, sous la puissance de cette volonté qui s'imposait à lui, les lèvres du mourant remuèrent, et son père lui ayant redemandé, avec force :

— Me reconnais-tu ?

Il fit un léger signe affirmatif ; et, d'une voix faible comme un souffle :

— Eliane, murmura-t-il, adieu !...

Et, incapable de mouvement, il avança vers elle sa bouche pour un dernier baiser.

Elle le lui donna fiévreusement, avec une passion et un désespoir qui résumaient sa vie entière, comme si elle l'eût abandonnée dans cette étreinte suprême !... Puis elle retomba à genoux, et d'une voix brisée, mais volontairement courageuse, elle répondit aux prières que disait la sœur.

La respiration d'Edilbert devenait plus rapide et plus faible, d'instant en instant... Les premières lueurs de l'aube matinale, maintenant,

glissaient à travers les rideaux et éclairaient la chambre d'un jour sinistre, montrant, dans toute sa pâleur mortelle, la belle tête régulière d'Edilbert. On voyait la vie se retirer peu à peu de ce corps épuisé par la maladie, mais, sans secousses cruelles, car la sérénité de son front n'était pas troublée. Soudainement une légère quinte de toux le prit... elle s'acheva dans un long soupir...

— Madame, dit la religieuse, faites votre sacrifice, votre mari n'est plus !...

Un cri lui répondit.

Eliane tombait évanouie dans les bras que, d'un mouvement naturel plutôt que réfléchi, son beau-père, la voyant vaciller, avait tendu pour la soutenir.

IV

Depuis l'instant où on l'avait emportée, inanimée, de la chambre de son mari mort, Eliane n'avait pas adressé la parole au duc, et lui-même n'avait pas cherché à la voir. Il avait aidé à la transporter dans la pièce voisine, puis il était revenu près de la couche de son premier-né, crier sa douleur en des sanglots qui n'avaient pas de témoin. Et lorsque la religieuse, laissant madame de Crussec aux mains de ses femmes, était revenue, il l'avait aidée dans les derniers soins...

Avec une énergie indomptable, qui étouffait la voix de son désespoir, il avait revêtu son fils de son uniforme, déjà étoilé de la croix des braves, et, maintenant qu'il reposait étendu sur son lit, beau de la majesté de la mort, et de la sérénité ineffable d'une fin chrétienne, il était

retombé à genoux, cachant ses larmes dans le fin drap brodé sur lequel Edilbert dormait son dernier sommeil.

Combien de temps il fut là, il n'aurait su le dire, lorsqu'un pas l'arracha à sa douloureuse torpeur ; il se releva et vit Eliane, pâle comme un marbre, les yeux meurtris faisant deux taches rouges dans son visage exsangue, les mains tremblantes, la démarche indécise, mais, dans le regard, l'autorité d'une volonté à laquelle tout son être obéissait, passif.

La voyant si jeune, si faible, brisée à jamais dans son amour et sa vie, un sentiment de pitié effleura le cœur blessé du duc ; il fit presque un mouvement pour aller vers elle, pour lui tendre une main qui, dans sa détresse profonde, lui eût été douce et secourable, pour lui dire, qu'en perdant son mari bien-aimé, elle n'avait pas perdu tout soutien en ce monde... Mais elle ne le regarda pas : elle vint s'agenouiller près de la couche funèbre, de l'autre côté, fit un grand signe de croix, cacha son visage entre ses mains, et l'on perçut bientôt le bruit de sanglots étouffés.

Au bout d'un instant, inquiète, la religieuse, redoutant le retour d'une crise comme la précédente, s'avança et, touchant Eliane à l'épaule :

— Madame, de grâce, ne restez point ici, c'est au-dessus de vos forces.

Et prenant le duc à témoin :

— Monsieur, aidez-moi à le lui faire comprendre.

M. de Crussec, alors, s'approcha de sa belle-fille ; mais elle, se relevant à son tour :

— Ne craignez rien, dit-elle avec un calme effrayant.

Et montrant le défunt d'un geste touchant :

— Je sais ce que je lui dois, il m'aurait voulue forte, je le serai.

Le duc, alors, s'éloigna. Quelle compassion devait-il avoir de cette femme ? Certes, elle était malheureuse, bien malheureuse, mais qu'avait-il à la plaindre ? Ne l'était-il pas davantage encore, lui, à qui elle avait pris et tué son enfant ?

Et sa haine, lui remontant au cœur, étouffa sa pitié.

Mais la nouvelle fatale s'était répandue et, bientôt, les amis, les compagnons d'armes d'Edilbert affluèrent. Tous, ils s'inclinaient devant le duc, serraient la main de la veuve, immobile, et venaient pleurer auprès de leur camarade. Ce furent ensuite les amies d'Eliane ; au milieu de sa pénible stupeur, le duc enten-

dit prononcer à voix basse les premiers noms de la noblesse française, et s'étonna de voir combien sa belle-fille y comptait de chaudes sympathies.

Deux journées se passèrent ainsi. Lorsque M. de Crussec avait voulu s'occuper de régler les pénibles questions des funérailles, les camarades d'Edilbert étaient intervenus :

— Nous nous chargeons de tout, avaient-ils dit.

Le duc savait qu'ils allaient consulter la jeune femme qui, malgré son chagrin, leur exprimait ses désirs avec une précision aidant à leur exécution. Lorsqu'on en vint à décider les détails de l'inhumation, M. de Crussec fit demander à Eliane un instant d'entretien. Elle ne quittait guère la chambre mortuaire, et ses amies, fidèlement, s'arrangeaient pour qu'à tour de rôle une au moins fût sans cesse avec elle. Elle comprit que son beau-père désirait lui parler seule, et le pria de descendre au salon.

Lorsqu'elle y entra, si pâle dans une robe noire, si digne et si touchante dans sa muette douleur réservée, immense, un frisson de sympathie passa encore sous l'épiderme du duc, mais sa rancune y mit fin de suite.

— Madame, dit-il à sa belle-fille d'une voix

brève où se sentait l'effort ; pardonnez-moi de vous arracher un instant à votre chagrin, une décision à prendre s'impose, et il convient que nous soyons d'accord. Mon fils a-t-il témoigné quelque intention particulière pour le lieu de son repos ?

— Pas à moi, monsieur, ni à d'autres, que je sache, du moins.

— A-t-il formulé ses dernières volontés ?

— Je l'ignore, monsieur.

— Je m'en informerai ; mais à défaut de dispositions écrites de sa part, je veux vous demander, madame, de reprendre au moins la dépouille mortelle de mon enfant. Je souhaite qu'il vienne dormir son suprême sommeil dans le caveau de ses aïeux, où sa mère l'a précédé, il y a tantôt vingt-cinq ans...

Et une émotion profonde lui coupant la voix, le duc, qui ne voulait pas la laisser voir, s'arrêta un instant.

Eliane écoutait, immobile, dans une pose de statue qui eût bien personnifié la douleur. Et, comme elle ne répondait pas, M. de Crussec, s'étant un peu repris, continua :

— M'accorderez-vous, madame, ce que je vous demande ?

Eliane fit un visible effort.

— Monsieur, dit-elle, j'ai promis à mon mari, devant vous, que tous vos désirs seraient des ordres pour moi.

— Je vous remercie, madame, reprit le duc froidement.

Puis il hésita un moment, partagé entre sa haine contre la jeune femme et sa compassion... Résistant à l'une et à l'autre, il n'écouta que la leçon des strictes convenances.

— Je ne vous pense pas de force, ajouta-t-il, à accompagner le corps de votre pauvre mari en Bretagne, pourtant, si vous teniez à le suivre jusqu'à Kervelez, je ne m'opposerai pas à ce que...

— J'aurais la force de le suivre jusqu'au bout du monde, interrompit fièrement Eliane, comprenant la réticence contenue dans cette phrase inachevée ; mais à mon tour, je vous remercie, monsieur, je n'irai pas à Kervelez ; mon bien-aimé Edilbert rentrera seul, sous le toit qu'il a quitté pour moi. Mon cœur et ma pensée l'accompagneront ; selon lui, qui, j'espère, me voit d'en haut, c'est assez.

— Comme il vous plaira, madame, répondit le duc, satisfait à la fois de la résolution d'Eliane qui lui épargnait l'humiliation de montrer, sous son toit, en un jour solennel où tout le monde

aurait les yeux sur lui, celle qu'il en avait si notoirement bannie, et comme blessé, pourtant, qu'elle refusât cette faveur, qu'il lui offrait comme une aumône.

Le soir, Hervé de Crussec arriva à Saint-Germain.

Son père, toujours correct, le présenta à sa belle-sœur :

— Madame... lui dit-il, le comte Hervé de Crussec-Champavoir.

La jeune femme leva les yeux, elle vit le beau visage doux et mâle à la fois d'Hervé, il lui rappela son Edilbert, auquel il ressemblait vaguement, et des larmes lui vinrent aux paupières.

Une sympathie subite était née en elle, elle avait rencontré le regard triste et profondément apitoyé du jeune homme, il l'avait touchée, elle eut la pensée de lui tendre la main, mais, devant le duc, elle n'osa, et répondit, par une inclination lente de sa tête fatiguée, à son respectueux salut.

— J'espère, dit-elle seulement, que vous voudrez bien considérer comme la vôtre cette maison où votre frère eût été si heureux de vous recevoir.

Hervé remercia, et ce fut tout.

Mais la sympathie qu'il avait éveillée en Eliane

avait été réciproque ; il avait été frappé de sa beauté, de sa distinction, et attendri, en même temps, par cette douleur résignée que tout révélait en elle, et dont elle trouvait la force de modérer les éclats.

Le duc, méfiant, s'aperçut de ce sentiment.

— Nous resterons ici, lui dit-il, lorsqu'ils furent seuls, jusqu'au jour des obsèques, la convenance le veut ainsi, — n'oublie pas, pourtant, que tu n'es plus chez ton frère, mais chez ma pire ennemie, celle qui m'a pris mon fils.

Hervé habitué de vieille date à respecter toutes les volontés de son père, et qui, malgré son désir très fraternel, n'avait osé rompre l'ostracisme dont le duc avait frappé Edilbert, ni le revoir depuis son mariage, Hervé acquiesça de la tête, sans répondre, mais pensa qu'une ennemie, frappée comme sa pauvre petite belle-sœur, si douce et si charmante, était plus à plaindre qu'à redouter !...

M. de Crussec, tout à son idée fixe de remporter, au moins, le corps de son enfant, y attachait une telle valeur, qu'elle tempérait passagèrement son désespoir : comme si, de ravoir la dépouille mortelle de celui qu'il avait chassé de sa demeure, eût été une victoire remportée contre le sort, et capable d'adoucir la ri-

gueur de ses coups. Dans ce but, il s'informa si Edilbert avait écrit ses dernières volontés.

Un notaire lui fit parvenir la copie d'un testament : l'officier n'y parlait point de sépulture, cet acte ne contenait qu'une clause par laquelle il laissait à sa femme, en toute propriété, la fortune entière qu'il tenait de sa mère :

— Cela devait être, dit seulement le duc lorsqu'il l'apprit.

Et à part lui ajouta avec une âpre ironie :

— Et je verrai les biens de la duchesse de Crussec-Champavoir servir, sans doute, à payer les dernières dettes d'un Brideux...

Mais de cela, il ne dit pas un mot à sa belle-fille, car il était gentilhomme.

Il ne la revit guère, du reste ; il sortit de chez elle derrière le corps de son fils, et n'y rentra point. En quittant l'église, il monta dans le train qui devait ramener en Bretagne la funèbre dépouille qu'il emmenait comme un de ces sanglants trophées, qu'on emporte après la défaite, et qui ne vous en sont que plus précieux.

Là-bas, il s'enferma dans sa douleur, farouche et rude comme il ne l'avait jamais été. Il n'en parlait à personne, on n'eût osé prononcer devant lui le nom d'Edilbert, mais Hervé, qui le connaissait bien, devinait les révoltes terribles

de cette âme altière, sous le chagrin qui l'accablait. Il devinait aussi que, plus il avait la pudeur de son désespoir et voulait, par orgueil, le cacher, plus il était grand, et de nature à l'abattre, s'il ne luttait contre lui ; et il ressentait, en plus de sa de sa propre peine, une profonde compassion pour le malheureux vieillard. Il ne le quittait pas, mais n'osait guère l'entretenir, craignant d'éveiller sa douleur ou de la faire éclater.

Un jour, pourtant, il dut rompre cette réserve : le notaire de famille était venu à Kervelez et redoutant, dans cette terreur que le duc inspirait à tout le monde, de s'adresser directement à lui, il avait prié son fils de lui servir d'intermédiaire.

Il était chargé d'un message du notaire d'Eliane. La jeune femme, par un acte légal, avait renoncé entièrement à la fortune que son mari lui avait généreusement léguée et qui, de ce chef, revenait de droit, maintenant, au duc de Crussec et à son fils. Elle faisait demander à son beau-père, malgré cet abandon total, la permission de conserver seulement les revenus échus, pour payer les derniers frais, et les cadeaux que son mari lui avait faits, ainsi que les objets lui ayant appartenu, non à cause de

leur valeur intrinsèque, mais comme souvenirs.

Lorsque le duc eut pris connaissance de cette communication :

—C'est bien, ce que fait cette personne, dit-il brièvement.

— Nous accepterons ? interrogea Hervé, déjà révolté de transgresser les dernières volontés de son frère, et de profiter de cette fortune qui, moralement, ne lui appartenait pas.

— Nous n'avons ni à accepter ni à refuser, fit le duc durement, madame de Crussec ne nous consulte pas, elle nous annonce un fait accompli, devant lequel il ne nous reste qu'à nous incliner. Renoncer à notre tour à la succession de ton frère ne serait pas la rendre à ta belle-sœur, mais la faire passer aux mains de parents éloignés. Non; Edilbert, dans l'aveuglement de sa folie, avait fait une faute, sa femme la répare, tout est bien ainsi. Il ne convient pas que le patrimoine des Crussec-Champavoir passe aux mains d'une Brideux. Seulement, ajouta-t-il, je ne veux pas la laisser sans ressources.

Et se tournant vers le notaire impassible :

— Maître Notel, vous vous chargerez d'arranger la chose, vous direz à la marquise de Crussec que j'apprécie la délicatesse de son procédé. Vous ajouterez que je tiens à ce qu'elle

garde tout ce qui appartenait en commun à mon fils et à elle : ses meubles, ses chevaux, ses voitures, etc., ainsi que tout ce qu'elle désire. Enfin, vous la prierez de fixer, elle-même, le taux de la pension que je lui servirai en échange de la fortune qu'elle a abandonnée.

Et sur ce, le duc, très digne, persuadé d'avoir rempli largement ses obligations envers sa belle-fille, quitta le notaire qui, sans risquer une observation, le salua obséquieusement.

Huit jours après, il venait rendre compte de son mandat. La marquise de Crussec refusait absolument toute pension, elle refusait aussi de conserver sa part de ce que, dans son langage technique, l'homme de loi appelait les acquêts de communauté, et y avait renoncé par un nouvel acte de procédure. Elle avait quitté la maison de Saint-Germain, n'emportant que ses affaires personnelles et celles de son mari. Les domestiques avaient été congédiés, le bail, résilié ; seuls, les meubles et les chevaux, les voitures, attendaient le bon plaisir de M. le duc.

— C'est bon, fit celui-ci impénétrable.

— Mais, intervint Hervé, croyez-vous, mon père, qu'Edilbert eût approuvé tout ceci, et que l'accepter n'est pas aller à l'encontre de ses désirs ?

— Celle qui y va, répondit M. de Crussec, c'est sa femme, je n'y puis rien et je n'ai rien à y voir.

— Mais quels seront ses moyens d'existence, à présent? dit encore Hervé.

— Cela, ce n'est pas mon affaire, fit le duc durement, lorsqu'on est trop fière pour accepter les cadeaux qui vous auraient assuré la vie matérielle, il faut être capable de se suffire.

V

Trois mois plus tard, c'était à Auteuil, un soir, vers sept heures. Dans une toute petite maison de la rue Erlanger, une femme âgée, à l'air doux et bon, interrompait de temps en temps son tricot pour écouter les bruits du dehors

— Comme elle tarde ! dit-elle, elle toujours si exacte ! lui serait-il arrivé quelque chose ?

Mais, bientôt, le timbre de la porte vient calmer son inquiétude, sur les pas de la bonne, qui est allée ouvrir, elle en entend un autre, vif et léger, qu'elle connaît bien, et, peu après, une femme entre dans l'appartement : elle est vêtue de noir et un grand voile la cache toute.

— Je suis en retard, tante, fait-elle, que deviez-vous penser ?

— J'étais un peu alarmée, ma chère Eliane, cela me coûte de te savoir seule, à ton âge, sur

le pavé de ce grand Paris, et pour des courses si lointaines, si multipliées ; j'ai toujours peur.

— De quoi, ma tante, fit la jeune femme avec amertume, que peut-il désormais m'arriver de fâcheux, à moi, personnellement ? que vaut ma vie en ce monde ? Un accident qui la mettrait en péril ne m'effraierait pas, allez !

— Eliane, d'ordinaire tu es plus résignée, plus courageuse...

— Vous avez raison, ma tante, je m'oublie, mais il y a des heures où le fardeau qui étouffe mon cœur est si lourd ! si lourd !

La jeune femme releva son voile, et le gracieux visage de celle qu'on nommait la jolie marquise de Crussec-Champavoir vint éclairer la pièce sombre d'un reflet de sa beauté. Car jolie, elle l'était toujours : la pâleur de son visage n'altérait en rien la correction des traits ; les yeux bleus, pour avoir versé tant de larmes, n'avaient rien perdu de leur pénétrante douceur et la bouche, pour avoir désappris la gaieté, n'en avait pas moins gardé le charme d'un sourire mélancolique, qui était particulièrement touchant.

— Si je suis en retard, reprit-elle, s'adressant à sa tante, madame Blavet, c'est qu'en revenant de Paris, j'ai voulu passer par le

couvent Notre-Dame et y embrasser Claire.

— Ah ! la chère petite ! comment va-t-elle ?

— A ravir, on nous la donnera dimanche. Si vous saviez comme elle est fraîche et gentille en ce moment, quel éclat ont ses dix-sept ans !

— Pauvre enfant ! c'est la vue de cette jeunesse en fleur, de ce printemps de la vie qui t'a attristée, te rappelant que telle tu étais, il y a bien peu de temps encore ?

— Peut-être, ma tante ; mais c'est surtout la pensée que, si le malheur n'était venu m'atteindre, la destinée de cette enfant eût pu être tout autre. L'année prochaine, nous la retirons de pension ; je n'eusse pas cherché à vous la reprendre, à vous qui avez été mieux qu'une mère, pour elle : une Providence ; mais vous me l'eussiez prêtée quelquefois. Edilbert, si bon pour elle, et qui l'aimait doublement, parce que, moi aussi je l'aimais, se fût occupé de son avenir. Charmante comme la voilà, nous l'eussions mariée, bien mariée en dépit de sa pauvreté, elle eût pu être heureuse, heureuse comme je l'étais, sans pourtant payer aussi cher sa félicité. Et maintenant quelle vie l'attend, hélas !

— Une bien modeste, Eliane, mais où elle peut quand même trouver le bonheur. Lorsqu'elle sera près de nous, elle égaiera la triste

maison qu'ont endeuillé mon malheur, puis le tien. L'âge sera venu où nous pourrons la faire émanciper et parachever cette œuvre de restitution qui n'a pas quitté ton esprit, n'est-ce pas?

— Oh non, fit Eliane, et la seule pensée qui m'ait rendu un peu pénible le retour, à la famille de Crussec, de la fortune qui me venait d'elle, c'est celle que, si j'avais gardé cet argent, bien à moi de par le don de mon bien-aimé mari, j'eusse pu acquitter, de suite, cette obligation sacrée. Mais ce n'est pas aux autres à payer les dettes de mon père ; je l'ai répondu à Edilbert lorsque, dès notre mariage, il a voulu parfaire, de son propre avoir, ce remboursement. Du reste, je n'ai plus longtemps à attendre et je suis sûre des intentions de Claire. Elle restera sans ressources, mais, au moins, pourra porter haut un nom sans reproche ; et c'est une richesse, celle-là, dont on ne sent bien le prix que lorsqu'on l'a perdue.

— Claire en aura une autre, bien mince il est vrai ; tu sais, Eliane, que mon petit avoir vous est destiné? Ce sera peu, pour deux, mais, cependant, vous mettra, au moins, à l'abri du pressant besoin. Je regrette que tu ne l'aies pas compris ou voulu comprendre, mon enfant, que tu te sois acharnée à travailler, alors que, res-

treignant très légèrement mes dépenses, j'eusse pu, grâce à la pension de retraite de mon mari, qui améliore ma situation, te garder, libre, auprès de moi.

— Comment pouvez-vous penser que je l'eusse souffert, ma tante, que j'eusse accepté de vous voir vous imposer, pour moi, la moindre privation, alors que, déjà, vous avez pris la charge de ma sœur ?

— C'eût été peu de cela, mon enfant, tandis que te voir, toi, la marquise de Crussec-Champavoir, donner des leçons et peindre des images !...

— Pas la marquise de Crussec-Champavoir, fit Eliane avec un triste sourire, celle-là n'est plus, vous le savez bien ; madame Camille, seule, lui survit, et elle, peut bien courir le cachet, solliciter de l'ouvrage dans les magasins, sans que personne ait à s'en offusquer. Non, je n'aurais pas consenti à descendre si bas le nom dont mon mari était si glorieux ; et la famille, qui m'a repoussée, naguère, pourrait, si elle s'inquiétait encore de moi, aujourd'hui, reconnaître que ce que j'avais cherché dans son alliance, ce n'était ni un titre, ni une fortune, ni une position enviable dans le monde, mais un homme que j'adorais.

— C'est ta fierté, cela, Eliane, fit madame Blavet, souriant mélancoliquement aussi.

— C'est peut-être mon orgueil, répondit la jeune femme, il y a des moments où je m'en crois un très grand.

— Toi, ma chère vaillante ! si douce, si résignée, si courageuse surtout ! qui accepte avec tant d'énergie et de soumission ce changement total d'existence !...

— Oh ! de cela, je n'ai guère de mérites. Si Edilbert avait vécu, il m'eût été bien égal d'être pauvre, de travailler ; j'en eusse été heureuse, plutôt. Tenez, ma tante, je me demande si Dieu, dans son infinie miséricorde, n'a pas permis notre ruine pour m'aider à supporter mon chagrin ? Si j'étais restée riche, oisive, toute à ma douleur, elle m'eût tuée ou rendue folle. L'obligation de suffire à ma vie matérielle m'a forcée à m'en distraire et m'a appris la résignation.

— Ma pauvre petite ! fit madame Blavet, émue jusqu'aux larmes.

Mais sans y prendre garde madame de Crussec continuait.

— Et un but a été rendu à ma vie brisée, une perspective ouverte à mon horizon fermé, le jour où, détournant un instant les yeux de mon

malheur, j'ai compris qu'au delà de la tombe qui a enfermé tous mes espoirs de ce monde, une tâche m'était restée : ma chère petite sœur.

Il y eut un instant de silence, pendant lequel on n'entendait que le bruit monotone des longues aiguilles à tricoter de madame Blavet, frappant l'une sur l'autre sous ses doigts actifs. Eliane reprit :

— A cette tâche, une autre eût pu s'ajouter, qui m'aurait peut-être été pénible, mais que le souvenir d'Edilbert m'aurait adoucie. Il m'a recommandé son père, je lui ai juré de le remplacer auprès de lui, autant que faire se pourrait...

—Tu n'auras pas cette peine, fit madame Blavet, subitement aigrie, le duc de Crussec ne se soucie ni de tes soins ni de ton affection. Quand je songe qu'il ne t'a pas même invitée aux obsèques de ton mari !

— Il m'a laissé, pourtant, la facilité d'y assister, ma tante ; j'eusse pu m'y rendre, mais je ne voulais pas entrer, à la faveur de la catastrophe qui a brisé mon cœur, dans cette maison dont la porte m'était restée fermée.

— Comme si l'on n'aurait pas dû, à cause de ce malheur même, te l'ouvrir désormais toute grande ?...

— Pourquoi, fit Eliane, ce n'eût pas été logique, il y a bien moins de raisons à présent qu'auparavant ?

— Et accepter cette fortune qui ne leur appartenait pas, en fin de compte !...

— Pour cela, il n'y a rien à leur reprocher, au contraire ; j'ai renoncé à la succession d'Edilbert sans les consulter ; ils ne pouvaient revenir sur une chose faite. Le duc m'a offert un revenu équivalent, il ne tenait qu'à moi de le prendre.

— Comme tu es généreuse, Eliane !

— Pas tant que cela, ma tante, j'essaie d'être juste, de juger les gens et les choses sans passion, comme si je n'étais pas en cause... j'essaie, je suis loin d'y arriver !

Et la jeune femme, entendant la pendule sonner la demie, quitta l'appartement, afin d'aller retirer ses vêtements de rue avant le dîner.

Tout était donc accompli. Avec un déchirement suprême et un courage héroïque, elle avait, depuis trois mois, brisé tous les liens qui l'attachaient au passé, et elle était venue se réfugier chez sa tante, pauvre oiseau, blessé à mort, heureux encore de trouver un nid pour abriter sa souffrance. Et là, énergiquement, elle avait, de suite, commencé sa nouvelle vie ; elle avait

cherché des leçons et en avait trouvé, quittant son nom pour ne porter que ceux reçus au baptême : Eliane Camille. Le second avait un vague air de nom propre qui servait bien son projet de disparaître entièrement du monde où elle avait vécu, et de rester introuvable, même pour ses plus intimes amis.

Cela, d'abord, avait paru impossible : M. et madame de Crussec comptaient, parmi leurs relations, des amitiés sincères qui n'eussent pas fait défaut à la pauvre petite veuve, même dans sa mauvaise fortune. Mais très fière, d'une juste et noble fierté, Eliane n'aurait pas voulu s'exposer à être un jour, pour quelques-unes, l'amie pauvre, celle dont on rougit, et dont l'intimité devient, en certaines circonstances, absolument importune ; ni à recevoir, d'autres, l'aumône déguisée d'une compassion apitoyée ou d'un service rendu. Et, bien qu'elle fût liée avec deux ou trois femmes d'élite, desquelles elle n'avait à redouter ni l'un ni l'autre de ces obstacles, elle craignait trop que le secret de sa retraite ne fût pas bien gardé, pour le confier à quelqu'un.

Elle avait donc quitté Saint-Germain, sans dire où elle allait, s'excusant près de ses relations les plus intimes.

« Je disparais de ce monde, avait-elle dit

pour tout adieu, oubliez-moi ou ne pensez à moi que comme quelqu'un qui n'est plus ; moi je me souviendrai toujours de vous et de vos preuves de sympathie. »

On avait protesté, on s'était défendu... Soit, on accorderait quelque temps à sa grande douleur, ainsi qu'elle le voulait, puis on reviendrait à elle, on ne pouvait se résigner à la perdre comme cela !...

Elle avait remercié, mais, dans sa jeune expérience, avait secrètement secoué la tête, en signe de doute ; car elle connaissait l'inconstance des sentiments humains. Et, de fait, les circonstances lui avaient donné raison, au bout d'un mois, nul se semblait plus songer à elle, personne n'avait tenté de retrouver sa trace !

Elle vivait donc à l'écart de tout, cherchant de préférence à donner ses leçons dans un monde qui n'était pas le sien, afin de n'être point exposée à rencontrer des visages de connaissance. Lorsque, par hasard, dans la rue, elle en apercevait quelqu'un, elle passait rapide sous le long voile noir qui cachait ses traits, la taille dissimulée par un châle inélégant, dont dépassait une très modeste jupe noire ; nul n'eût pu deviner, en cette femme au deuil austère, la jolie marquise de Crussec-Champavoir.

Elle avait été sincère en le disant à sa tante, elle ne souffrait pas de ce changement de situation, il passait inaperçu pour elle devant l'ineffable douleur de son cœur brisé. Celle-là occupait seule toutes ses facultés sensibles. Elle ne souffrait pas non plus de ses amitiés dénouées, de ses habitudes abandonnées, elle préférait avoir rompu avec tout son passé. Son affliction était si vive que, pour la supporter, il était nécessaire à sa jeune tête fatiguée d'en repousser, parfois, la pensée ; et tout ce qui venait lui rappeler son bonheur lui était particulièrement pénible.

Un jour, elle eut un retour très cruel du passé.

Parmi les camarades de régiment de M. de Crussec, un était particulièrement lié avec lui : le comte de Chasselot. A peu près de l'âge d'Edilbert, comme lui, capitaine, ils s'étaient connus à Saint-Cyr et retrouvés à Saint-Germain. Une amitié sincère les unissait, en même temps qu'une grande similitude de goûts et de sentiments, aussi Jacques de Chasselot était-il un des commensaux les plus fidèles des Crussec. S'il était très attaché au mari, il ne l'était pas moins à sa femme. Cette jeune et charmante créature si fine, si délicate, si jolie, être pétri de pureté et de tendresse, lui inspirait une admiration infinie. Il ne la lui cachait pas, et elle la sa-

vait trop respectueuse pour s'en offenser. Elle jouissait même, très sincèrement, de l'amitié fidèle et dévouée de ce beau et brave garçon, et la lui rendait bien.

Il était peut-être le seul homme, après son mari, qui lui inspirât cette confiance et cette sympathie qui la portaient vers lui. Un jour, rendant justice à ses mérites et à ses qualités, elle avait même dit à M. de Crussec :

— Ah ! celui-là, s'il savait n'être pas marié quand Claire aura vingt ans et qu'elle ait le bonheur de lui plaire, avec quelle sécurité je la lui donnerais !

Son mari, plaisantant, avait répondu :

— Vous lui faites donc l'honneur de le croire capable de cette folie : un mariage d'amour ?

— Oui, avait riposté Eliane sérieusement.

Et c'était, dans sa bouche, tout un éloge.

A la mort d'Edilbert, Jacques de Chasselot s'était montré, parmi tous, le plus désolé et le plus empressé des amis, et quand madame de Crussec avait quitté Saint-Germain, il avait été le plus récalcitrant à se soumettre à sa disparition complète.

— Oh ! lui avait-il dit, ne plus vous revoir, jamais, peut-être ! Je vous en prie, ne m'imposez pas cette épreuve ! Vous étiez, vous et Edil-

bert, mes deux meilleures affections, les deux seules sincères, peut-être, de ma vie d'orphelin ; n'est-ce pas assez d'en avoir perdu une, voulez-vous me priver de l'autre ?

Eliane avait été touchée, mais elle avait résisté. Non, rien, rien du cher passé ne devait la suivre dans sa retraite, rien, hors le souvenir !

Après deux mois, un soir, rentrant rue Erlanger, elle aperçut, sur l'étroit trottoir, un homme se promenant avec une lenteur d'attente. Lorsqu'il la vit, vivement, il s'avança vers elle et l'abordant :

— Ah ! madame, enfin je vous retrouve !

Elle recula, d'abord un peu surprise, puis très émue, parce qu'elle venait de reconnaître Jacques de Chasselot.

Elle n'essaya point, pourtant, de feindre ni de se dérober, mais avec son triste et doux sourire :

— C'est ainsi que vous respectez ma prière, monsieur de Chasselot, ou bien c'est le hasard que je dois accuser ? dit-elle.

— Le hasard n'a rien à voir là dedans, madame, fit franchement l'officier. Vous n'avez pas eu plutôt quitté Saint-Germain que je me suis mis en campagne pour connaître le lieu de votre retraite. Je ne voulais pas vous importu-

ner de ma présence, mais, au moins, savoir où je pourrais, un jour, retrouver votre si chère amitié. Vous vous étiez vraiment entourée d'un mystère complet, et toutes mes recherches ont été vaines ; lorsqu'hier, allant, avec une de mes tantes, au couvent Notre-Dame, voir sa fille, je me suis rappelé que mademoiselle votre sœur était là. J'en ai parlé à ma petite cousine, et j'ai su d'elle que vous viviez près d'une de vos parentes, à Auteuil même. Il ne m'a pas été difficile, alors, de me procurer votre adresse...

Eliane hésitait.

— Ah ! c'est par Claire que vous avez su... La chère petite n'aurait pas dû dire...

Mais M. de Chasselot l'interrompant :

— Quoi, fit-il, vous regrettez à ce point le succès de ma tentative de serrer votre main amie !... De vous affirmer que vous avez eu beau faire, beau dire, que je ne vous oublierai jamais et ne me consolerai pas de votre perte ? Qu'y a-t-il là qui puisse vous déplaire ? Ce n'est point une offense à votre deuil, c'est plutôt un hommage rendu à votre cher mort que ce souvenir, ces affections reportés de lui sur vous, et qui ne consentent pas à vous abandonner à votre solitaire douleur.

Visiblement émue, Eliane ne pouvait retenir

ses larmes ; elles vinrent mouiller, en deux larges taches, le crêpe de son voile, toujours abaissé.

— Non, dit-elle d'une voix très basse, cherchant à étouffer ses sanglots, je ne m'offense pas de votre fidélité ; elle ne m'étonne pas, non plus ; mais, voyez-vous, il vaut mieux, pour vous comme pour tous ceux mêlés à ma vie d'autrefois, que je ne sois plus. En sus de mon malheur, il y a eu, dans ma situation, un grand changement...

— Je le sais, fit M. de Chasselot vivement, je l'ai appris pour vous admirer davantage encore...

Mais Eliane, lui coupant la parole :

— Et dans ces conditions, poursuivit-elle, il m'est devenu impossible de continuer mes relations d'antan. J'ai mieux aimé disparaître tout d'un coup, et pour toujours. Le déchirement a été plus rude, mais, le sacrifice accompli, j'ai retrouvé la paix. Tout effort, qui chercherait à me relier au passé, m'exposerait à la perdre de nouveau, et m'imposerait le retour des tristesses, une fois pour toutes subies, je l'espérais

— Adieu, donc, madame, et pardon, fit Jacques, qui avait compris.

La saluant, il allait s'éloigner lorsqu'elle re-

THE PROPERTY OF THE NEW-YORK LIBRARY

leva la tête et vit, sur son fier et beau visage, deux larmes près de s'échapper des paupières.

— Quel ami je vais perdre là ! se dit-elle

Puis, subitement, la pensée de Claire lui revint. Celui-là était « capable de la folie d'un mariage d'amour ». Pourquoi le renvoyer ? Par orgueil, peut-être, pour s'éviter des souffrances d'amour-propre ? Avait-elle bien le droit de faire cela ? Et, même sans songer à l'établissement de sa sœur, de la priver, ainsi qu'elle-même, dans la vie, d'un dévouement d'homme sûr, désintéressé, fidèle, tel que seul pouvait le lui offrir celui que son mari avait aimé comme un frère ?...

Tout cela lui passa dans l'esprit avec une rapidité d'éclair, et, tendant sa main au jeune homme :

— Ne partez pas ainsi, lui dit-elle, entrez un instant chez ma tante, je lui présenterai volontiers le meilleur ami d'Edilbert ; puis, si vous le voulez, nous parlerons un peu de lui. Je croyais que je n'en aurais pas eu le courage, et il me semble, au contraire, à présent, que cela me fera du bien.

Jacques, soumis, la suivit, et fut présenté à madame Blavet. D'un coup d'œil, il embrassa le petit intérieur, irréprochablement tenu, mais

bien modeste, et son cœur se serra en pensant à toutes les privations matérielles que s'était volontairement imposées cette jeune femme, habituée aux raffinements du plus grand luxe.

Le souvenir de M. de Crussec fut évoqué, et fit presque tous les frais de l'entretien : M. de Chasselot essaya de parler à Eliane de ses anciennes connaissances, des changements survenus dans ce monde que, naguère, ils fréquentaient ensemble... mais il s'interrompit bientôt, voyant que la jeune veuve ne s'y intéressait pas. Elle avait dit le vrai mot :... rien ne lui était plus !

Au bout d'une demi-heure, il se leva. Elle le reconduisit.

— Adieu ? fit-il interrogativement, suspendu à ses lèvres.

— Non, répondit-elle tristement, Edilbert m'en eût voulu de vous éloigner. Au revoir ! mais vous seul, soyez discret...

VI

Pendant qu'Eliane arrangeait à Auteuil sa vie de labeur et de détachement absolu, et qu'elle trouvait, dans le devoir accompli, ce calme, récompense de la résignation, le duc de Crussec-Champavoir, seul avec son fils, dans son grand manoir, y menait une existence austère, ravagée par la douleur.

Et à cette douleur d'avoir perdu un fils bien-aimé s'ajoutait le remords.

Est-il permis de maudire son enfant ? Lui l'avait fait, sans scrupule, et Edilbert, frappé, avait quitté la vie persuadé qu'il succombait sous le poids de cet anathème, et que sa mort était le châtiment de sa désobéissance filiale. Le duc examinait sincèrement sa conscience, dans le silence des grands appartements mornes du château de Kervelez, dans la solitude

presque constante et volontaire de ses journées.

Quand il s'était refusé au mariage d'Edilbert, qui avait dicté sa conduite? l'orgueil, l'orgueil de son nom, rien d'autre. Là, il était dans son droit, il usait de son pouvoir de père. Quand son fils avait bravé sa volonté, il l'avait banni de sa présence. Là encore, il n'avait pas outrepassé les limites de la puissance paternelle, mais la malédiction?...

Puis, quand Edilbert, atteint mortellement, l'avait fait demander, ces jours et ces jours passés sans lui répondre! Jusqu'à ce qu'un nouvel appel, plus pressant, l'ait amené pour recevoir le dernier soupir de son premier né?...

Maintenant qu'il n'était plus, il repassait amèrement, dans sa pensée, les cinq années écoulées, pendant lesquelles Edilbert n'avait plus été un fils pour lui, et il déplorait ce temps perdu sans jouir de sa chère présence. Car il l'aimait profondément, son aîné, il était fier de sa belle prestance, de son intelligence élevée, de son cœur généreux; il était glorieux de sa carrière de soldat, de ce mérite, qu'avaient reconnu les grades et la croix, à un âge prématuré.

C'est peut-être parce qu'il lui était plus cher

que sa rébellion lui avait été plus sensible. Il avait voulu l'en punir, mais, appelant, pour venger ses rancunes, les foudres divines sur ce jeune front, il avait dépassé la mesure. Et il se demandait aujourd'hui, avec une angoisse qui lui faisait perler la sueur aux tempes, si Dieu, entendant son souhait de châtiment, n'avait pas voulu, à son tour, le punir de l'avoir formulé, ce Dieu qui a dit : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé ! » et si ce n'était pas pour le châtier qu'il lui avait repris son fils ?...

Lui, cause de la mort d'Edilbert !... Cette pensée le rendait fou. Ah ! s'il avait pu racheter le passé, comme il l'eût reprise, la parole imprudente et coupable ! Peut-être même — il en venait jusque-là dans sa détresse d'âme — n'eût-il plus fourni à Edilbert, par son opiniâtre résistance, matière à sa révolte. Il l'eût entendu, il eût discuté ses idées, et, s'il n'avait pu l'amener à résipiscence, il aurait donné, au moins, son consentement légal. Car, il le comprenait mieux à présent, ce n'était point en haine de lui que le marquis avait fait ses sommations ; au contraire, il aimait et respectait son père, et son cœur avait dû saigner de le molester de la sorte ; mais, imprudemment, il avait engagé sa parole,

et en de telles circonstances qu'il s'était trouvé dans la nécessité de tout sacrifier pour la tenir.

Son père, lui épargnant la triste obligation des formalités judiciaires et publiques, eût pu suffisamment le punir par sa disgrâce, par l'éloignement du toit paternel. Puis, plus tard, qui sait? rien d'irréparable ne s'étant passé entre eux, la porte eût pu en être rouverte à son repentir, il serait venu s'y asseoir avec sa belle jeune femme. Car, le duc en convenait maintenant, autant qu'il en pouvait juger, il ne lui manquait qu'un passé de famille pour être digne de son mari.

A la longue, la haine que lui avait vouée M. de Crussec s'émoussait un peu.

Et dans l'impuissance de son désespoir à réparer le passé, la pensée, rapide, traversait parfois l'esprit du duc, qu'un dédommagement possible était là, à sa portée, et que, d'en haut, Edilbert bénirait la main généreuse qui amènerait la jeune femme, sans appui, au foyer de ses pères.

Mais le duc la repoussait de suite. Non, cela, c'eût été au-dessus de ses forces. Si Edilbert avait vécu, oui, peut-être, mais lui mort, pourquoi ?

Et, pourtant, le souvenir des derniers moments de son fils le poursuivait, lui présentant avec tenacité la prière du mourant, et la promesse par laquelle il y avait répondu : « La marquise de Crussec-Champavoir pourra, dès aujourd'hui, et en toute circonstance, compter sur moi. »

Cet engagement, qui avait pris, des circonstances, une solennité importante, le tenait-il vraiment ?

Il ignorait où était la jeune femme, ce qu'elle faisait, quelles étaient ses ressources. Lui était-ce bien permis ?

C'était un matin de septembre, le duc, ruminant ces graves pensées qui, comme un ver rongeur, sapaient son énergie morale, se rendait à la sépulture de famille, chapelle située sur les confins du parc et du cimetière du village. Des parfums violents de fleurs vinrent jusqu'à lui, dès l'abord du monument funéraire et, lorsqu'il y pénétra, il vit, sur la dalle, une admirable couronne de roses, voilée d'un crêpe, où se lisait en lettres d'argent la date : 20 septembre.

Il tressaillit : 20 septembre, c'était l'anniversaire de la naissance d'Edilbert. Qui donc y avait songé, quand lui ne l'avait pas fait ?...

Une femme, sans doute, la sienne? Il n'est que les cœurs féminins pour la précision des souvenirs. Comment ces fleurs étaient venues là, le duc devina aisément que c'était par l'entremise du curé de Kervelez, mais il pensa qu'il avait privé sa belle-fille de cette dernière consolation des veuves, de venir prier sur la tombe du bien-aimé et y entretenir le culte pieux du souvenir. De cela, il se trouva plus cruel que de tout le reste.

— Pourtant, murmura-t-il, je ne lui ferai pas l'injure de croire qu'elle ne l'aimait pas !...

Et, pour la première fois, de ses lèvres closes par l'amertume, sortit, s'adressant à Eliane, ce mot de pitié :

— Pauvre petite !

Quelques jours encore se passèrent.

Un soir qu'il était en tête à tête avec son fils Hervé, le duc lui dit à brûle-pourpoint :

— Tu sais que la moitié de la fortune d'Edilbert t'est revenue, j'avais dit à mon homme d'affaires d'en réserver tous les revenus, que je comptais servir à sa femme, mais puisqu'elle les a refusés, il est juste que tu en aies ta part ; tu la réclameras à M. Notel, qui vient demain régler les comptes du trimestre.

— Merci, mon père, dit seulement Hervé, je n'en veux point.

Le duc ne répondit rien, mais ses joues se colorèrent brusquement, il n'avait jamais reçu d'aussi dure leçon que celle, qu'indirectement son fils venait de lui donner.

Le lendemain, il partait pour Saint-Germain. Il fut d'abord chez le notaire qui avait été celui de son fils.

— Monsieur, lui dit-il sans ambages, vous savez certainement où se trouve en ce moment la marquise de Crussec-Champavoir, veuillez me l'apprendre.

Le notaire hésita un instant.

— Monsieur le duc, fit-il enfin, je connais, en effet, le domicile actuel de madame la marquise, seulement elle m'a fait promettre de ne le révéler à qui que ce soit.

— Même à moi ? dit le duc fronçant déjà son terrible sourcil.

Évitant de répondre à cette difficile question l'homme de loi ajouta :

— Mais je puis lui faire parvenir toute communication :

— Je tiens à correspondre directement avec elle, affirma le duc.

Me Blunet se tut, bien embarrassé. Sans en avoir cure M. de Crussec continua :

—Eh bien, monsieur, cette adresse, je l'attends ?

— Mais, monsieur, essaya d'objecter le notaire...

— Si vous la connaisssez, vous, son homme d'affaires, je ne vois pas pourquoi, moi, son beau-père, à qui son mari a légué le soin de veiller sur elle, je ne serais pas digne de la même confiance.

Me Blunet n'hésita plus.

Madame la marquise de Crussec est chez sa tante, madame Blavet, à Auteuil, rue Erlanger, no 1... dit-il.

— Très bien, fit le duc, je vous remercie. Et ses ressources financières, quelles sont-elles, le savez-vous ?

— Nulles, monsieur, ou à peu près. Madame Blavet a une petite fortune, dont la part principale consiste dans la pension de retraite qui, après la mort de son mari, a continué à lui être servie. Madame la marquise de Crussec, ne voulant pas lui être à charge, donne des leçons.

— Des leçons, interrompit le duc, subitement irrité, des leçons ! Il ne manquait plus que cela ? C'est sans doute pour me blesser qu'elle a inventé cette insanité ?

— Non, monsieur le duc, fit le notaire très calme, c'est pour vivre.

— Pour vivre? que n'a-t-elle accepté la pension que je lui offrais, au lieu d'aller traîner mon nom dans les salles d'étude.

— Votre nom, monsieur le duc, elle ne le porte plus; elle n'est connue désormais que sous celui de madame Camille.

— Ah! dit M. de Crussec, partagé entre des sentiments divers, ce nom dont elle n'était pas digne, elle en fait donc fi à présent, qu'elle le quitte?

— Je crois plutôt qu'elle le respecte, monsieur, et n'a pas voulu l'associer à sa demi-misère, répondit le notaire, rendu très ferme par l'excellence de la cause qu'il défendait.

Ces mots laissèrent le duc soucieux. Quelle femme était-ce donc que sa bru, qui renonçait à la fortune, aux honneurs de ce monde, à tout ce qui pouvait adoucir la rigueur de son sort, se condamnait au travail et à la pauvreté, pour ne rien devoir à la famille qui l'avait repoussée?... Où avait-elle puisé cette fierté, qu'il croyait, jusqu'à présent, l'apanage des femmes de race, cette délicatesse de sentiments et ce courage?

Alors, repassa dans sa mémoire l'élégante silhouette d'Eliane, telle qu'il l'avait vue aux jours de deuil, beau lis au cœur brisé, mais toujours debout, et rien ne l'étonna plus.

Une satisfaction lui vint même de pouvoir absoudre, sous un point, Edilbert de sa mésalliance.

— Je comprends qu'il l'ait aimée, murmura-t-il.

Et tout haut :

— Monsieur, dit-il au notaire, encore une fois, je vous remercie.

Puis il s'en fut.

Deux heures plus tard il était à Paris. Il avait trop pratiqué la capitale pour ne pas savoir que c'est la ville du monde où, avec de l'argent, il est le plus facile de se renseigner. Au bout de quelques jours, il avait, sur « madame Camille », les informations les plus détaillées. Il savait sa vie de retraite, de renoncement, de labeur, pleine de réserve, de dignité. Il savait qu'elle avait brisé toutes ses amitiés, rompu avec toutes ses habitudes. Il savait les leçons qu'elle donnait, les travaux de peinture dont elle prenait le temps sur ses nuits, souvent. Il apprenait qu'elle était en passe, utilisant ce qui était autrefois pour elle un art d'agrément, de faire, à son pseudonyme, une véritable réputation. Et il acquérait aussi la certitude que, dans toutes ses relations d'art ou d'enseignement, son incognito était fidèlement gardé, et sa personnalité profondément respectée.

Alors, suffisamment édifié sur tout ce qui concernait sa belle-fille, il reprit le chemin de Kervelez.

Dès le lendemain, il lui écrivit ; il ne voulait pas la revoir, mais il tenait à lui faire accepter cette pension qu'elle avait refusée aux hommes d'affaires, ses mandataires, et jugeait que le meilleur moyen d'y parvenir était, malgré ses répugnances, de condescendre à une démarche personnelle.

« Madame, disait sa lettre, lorsque j'ai connu le retour que vous nous faisiez de la fortune que mon fils vous avait léguée, j'ai témoigné le désir qu'une rente viagère vînt vous apporter au moins l'équivalent des revenus de cette fortune. Ce désir, mue par un sentiment qui m'est inconnu, vous n'avez pas voulu vous y rendre. Si je n'ai pas déjà protesté, c'est que j'ignorais votre situation pécuniaire. Je l'apprends aujourd'hui, j'apprends que vos uniques ressources, votre seul travail vous les donne. — Je ne souffrirai pas plus longtemps cet état de choses. Mon pauvre Edilbert m'a chargé de veiller sur vous, c'est à ce titre sacré que je prends la liberté de m'immiscer dans vos affaires privées. Je vous prie donc de quitter, dès à présent, le

nom d'emprunt sous lequel vous avez caché votre détresse, et de reprendre, dans le monde, le rang qui appartient à la marquise de Crussec-Champavoir. Vous pourrez louer un appartement à Paris ou ailleurs, selon qu'il vous plaira, vous retrouverez dans un garde-meuble, — dont mon homme d'affaires vous donnera l'adresse, — tout le mobilier que vous aviez laissé à Saint-Germain. Vos voitures et les chevaux de votre mari sont à Kervelez, à votre disposition ; je vous les enverrai dès que vous en témoignerez le désir. Enfin, d'ici quelques jours, un pli vous sera remis, contenant le premier trimestre de la pension que je vous *dois*. Mon fils l'eût acceptée, je compte que vous ferez de même. »

Cette lettre partie, le duc respira plus librement ; il lui semblait qu'il avait fait à son devoir et à sa promesse une grande concession en se mettant ainsi en rapports directs avec sa belle-fille :

La réponse ne se fit point attendre.

« Monsieur le duc, écrivait Eliane, je vous remercie infiniment de votre sollicitude pour moi, mais je ne puis accepter vos généreuses

propositions. Je ne reprendrai pas, dans le monde, la place que j'y ai occupée. Sans mon bien-aimé mari, elle n'est plus la mienne ; celle que j'ai maintenant convient mieux à mon deuil, à ma situation ; je puis m'y suffire, c'est l'essentiel, et je ne désire rien au delà. Épargnez-moi donc, je vous prie, la tristesse de refuser l'envoi que vous m'annoncez et veuillez être assuré de ma respectueuse reconnaissance. »

Cette lettre irrita le duc. A lui, devant qui tout pliait, ce refus, une exception, parut presqu'une offense. Croyait-elle donc, la jeune femme, qu'il était homme, alors qu'elle travaillait pour vivre, à jouir d'une fortune qui lui avait été destinée ? Sans doute, elle voulait bien lui prouver ainsi, qu'épousant Edilbert, elle n'avait recherché ni le rang ni l'opulence ? Le duc n'en doutait plus, mais il trouvait que c'était bien cher payer cette affirmation, de la pauvreté, du travail quotidien, du renoncement de toute une vie, et que c'était là de l'orgueil. De quelle argile était donc pétrie cette petite femme au regard d'ange, à la volonté de fer, à l'intrépide courage, à l'indomptable fierté ?...

Et à mesure que la résistance d'Eliane s'accentuait, le duc voyait plus clairement se dessiner,

devant lui, son devoir tout tracé de ne point abandonner à elle-même celle qui lui avait été solennellement confiée, et d'assurer au moins sa vie matérielle.

Mais comment y parvenir ?

VII

— Ah! l'orgueilleuse! répétait le duc, songeant à Eliane.

Il ne pouvait en détacher sa pensée: à la contrariété vive que lui avait, de prime abord, causé son refus, succédait peu à peu, amené par la réflexion, un sentiment d'involontaire approbation. Il reconnaissait en sa belle-fille quelques-unes des tendances qui, chez lui, étaient poussées à l'extrême, et il admirait l'antithèse de ces énergies avec la nature de cette femme, frêle comme un souffle, douce comme un enfant.

Lorsqu'il s'abandonnait trop à la séduction de ce souvenir, il essayait, pour réagir contre elle, de s'introduire dans l'âme des méfiances, des soupçons. Belle comme elle l'était, elle pouvait être aimée; qui sait? elle attendait peut-être la

fin de son deuil pour se remarier, recommencer une nouvelle vie, et, dans ce but, se dégageait d'avance de toute obligation envers la mémoire et la famille de son mari ?

La raison lui montra l'inanité de ces suppositions. Un homme, qui eût voulu épouser Eliane en secondes noces, ne l'eût pas laissée déchoir. Dans cette perspective, elle-même n'aurait pas arrangé sa vie, cherché des leçons et du travail. Et puis, surtout, la douleur qui stigmatisait son beau front n'était pas vaine, pas de celles qui permettent l'oubli ; et ses grands yeux purs, si sincères, encore voilés de larmes, ne mentaient point !...

Petit à petit, le duc en vint à peupler, par l'imagination, la solitude des grands appartements sombres et l'antique manoir de son gracieux fantôme. Sa tristesse douce ne détonnerait point dans le deuil de leur silence ; sa fine et charmante tête pourrait passer près des vieux portraits de famille, sans que les chevaliers poudrés, et les jolies femmes des siècles et des cours passés, aient à s'indigner : par sa beauté, elle méritait d'être des leurs, par ses sentiments, aussi.

Et dans cette vieille maison, depuis vingt-cinq ans privée du charme familial de la présence d'une femme, quelle douceur désapprise que

celle d'une jeune et charmante créature qui, à défaut de la gaieté de sa jeunesse, apporterait les délicatesses exquises, les pitiés attendries, les reconnaissances touchantes de son cœur blessé ?

Et qu'Edilbert serait heureux, si, d'en haut, il pouvait la voir là, à cette place qui lui avait été d'abord refusée !...

Mais non, c'était un songe creux, impossible à réaliser !...

Et le duc secouait cette idée qui s'emparait de lui avec une ténacité et une puissance presque magnétiques.

Il fallait bien l'aider, pourtant, cette orgueilleuse ? Comment ? Ce n'était point aisé... Faire acheter secrètement ses tableaux, ses images ?... c'était l'encourager dans la résistance Prier sa tante d'accepter ce qu'elle refusait ?...

La bonne dame, sans doute, n'y eût pas consenti. Quel moyen employer ?...

Le duc cherchait et ne trouvait pas.

Un matin, il reprit le chemin de Paris.

Il se fit conduire tout droit à Auteuil. Au numéro 1... il sonna.

— Madame la marquise de Crussec-Champavoir, demanda-t-il.

La bonne ouvrit de grand yeux surpris.

— Ce n'est pas ici, monsieur.

— Pardon, fit-il, se reprenant : madame Camille ?

— Madame n'est pas encore rentrée, monsieur.

Au même instant, Eliane arrivait à la porte, toute mouillée sous une pluie abominable, à la main un carton à dessin, ses chaussures pleines de boue, en toute sa personne cette empreinte ineffable de celui qui peine, qui travaille, qui lutte pour la vie. Mais, sur son beau visage, son inaltérable vaillance.

Lorsqu'elle reconnut son beau-père, elle devint pâle d'émotion. Sans parler, elle l'introduisit. Sa tante, justement, était au salon avec une visite.

— Si vous voulez prendre la peine de monter chez moi, dit-elle.

Et par un petit escalier tournant, très raide, elle conduisit le duc de Crussec dans un appartement du premier étage, bien éclairé, où elle avait groupé, avec art, quelques épaves de sa splendeur passée et qui, par ses études accrochées au mur, la toile commencée, et la grande table — où attendaient le vélin des aquarelles, et l'ivoirine des images, — disait clairement sa destination d'atelier.

Il n'y avait pas de fauteuil, dans cette pièce ;

seule, une chaise élégante que, jadis, Eliane avait brodée pour Edilbert. Elle l'offrit à M. de Crussec et prit place en face de lui, sur un escabeau de bois.

Le duc s'était assis sans rien dire ; toute son attention était concentrée sur une admirable esquisse d'Edilbert, esquisse que commençait à reproduire la toile posée un peu plus loin, sur un chevalet... Et dans ce portrait, ébauché de mémoire par Eliane, M. de Crussec retrouvait son fils, si vivant, si lui-même, que l'évocation de cette chère image, au moment solennel où, seul, il savait toucher, l'émouvait lui, l'homme fort, le cœur de chêne, presque jusqu'aux larmes.

Enfin il parla, les yeux fixés sur les traits de son enfant.

— Madame, dit-il à Eliane, je suis venu vous chercher.

Elle, spontanément, se rappelant le mot d'Edilbert : « Si un jour vos soins lui étaient nécessaires, remplacez-moi près de lui », répondit :

— Monsieur, si vous avez besoin de moi, je suis prête à vous suivre.

Le duc se tut, touché par la générosité de cette réponse. Il avait repoussé cette enfant, il l'avait méprisée, mortifiée de mille sortes et, au pre-

mier mot sorti de ses lèvres, pour lui demander quelque secours, croyait-elle, sans savoir lequel, d'avance, elle acceptait, elle promettait sa jeunesse, son dévouement, son affection même, peut-être...

— Madame, fit enfin le duc, loyal, je n'ai pas besoin de vous, au sens propre du mot. Seulement, vous avez refusé de moi l'aide matérielle nécessaire à traverser la vie, je viens vous offrir aujourd'hui ce que vous ne refuserez plus, j'espère, n'ayant aucune raison pour cela : de prendre sous mon toit, pour toujours, la place réservée à la femme d'Edilbert.

Eliane, à son tour, resta silencieuse, saisie par cette proposition inatttendue. La joie n'entrait pour rien en sa stupeur ; le seul sentiment de satisfaction qui lui vint à l'esprit eût pu se traduire par ces mots : « Qu'Edilbert eût été content ! » Tous les autres, c'était de l'anxiété, de l'épouvante, même ! Quitter la retraite paisible où elle était venue cacher sa blessure saignante ; abandonner sa bonne tante, qui s'était montrée si charitable à l'accueillir ; laisser derrière elle sa jeune sœur, pour aller vivre près de ce vieillard altier, duquel elle ne connaissait que des choses faites pour l'effrayer sur la nature des rapports avec lui...

Oui, mais d'un autre côté, voir le pardon accordé à Edilbert mourant, sanctionné, en quelque sorte, par sa rentrée en grâce auprès de son beau-père ; reprendre sa vie, sa position d'autrefois ; être pour toujours à l'abri des difficultés matérielles de l'existence ; retrouver ses amitiés abandonnées ; jouir de cette réhabilitation qui atteignait aussi bien la mémoire de son mari qu'elle-même...

Elle ferma les yeux dans la sensation du vertige que lui causait, en l'esprit, le tournoiement de tant de pensées diverses.

— Vous hésitez, je le comprends, madame, fit le duc avec amertume, je ne me suis jamais montré à vous sous un jour assez avantageux pour vous donner confiance. Je ne veux pas influencer votre résolution, mais je tiens à ce que vous sachiez que c'est à ma *belle-fille* que j'ouvrirai les portes de Kervelez, et qu'elle y sera entourée de tous les égards qui lui sont dus, en cette qualité. Ce n'est pas, j'insiste sur ce point, l'aumône d'une hospitalité que je lui offre, je lui rends la place qui lui appartient dans ma famille et dans ma maison.

Si le duc eût ajouté : « dans mes affections » la jeune femme, de suite, eût dit oui. Mais le rude vieillard n'en était point encore là ! Eliane,

pourtant, eut l'intuition que la minute qui allait suivre était décisive, que son beau-père avait dû faire un immense effort sur lui-même pour en arriver à cette proposition, que la refuser, c'était se l'aliéner pour jamais, que même, demander à réfléchir, c'était l'offenser. Il fallait se décider immédiatement, le couteau sur la gorge, c'était oui ou non, pour toujours.

— Monsieur, commença-t-elle, je suis infiniment touchée de votre bonté pour moi, elle dépasse tout ce que je pouvais en attendre, pourtant, je ne sais si je dois accepter...

— Vous craignez peut-être d'aliéner votre liberté ? reprit le duc, avec une ironie qui se cachait mal sous la froideur apparente de ses paroles, sur ce point, je veux aussi vous rassurer. Il ne tiendra qu'à vous, le jour où il vous plaira de me quitter, de le faire...

— Oh ! ma liberté, dit douloureusement Eliane, qu'en ferais-je ?... Non, je n'y pensais pas, mais...

— Mais ? reprit le duc, impitoyable.

— Eh bien, fit Eliane résolument, je préfère vous le dire sincèrement, monsieur : je crains que ma présence sous votre toit, — que vous acceptez d'avance dans un sentiment de générosité dont je vous suis extrêmement reconnaissante, — je

crains que ma présence, dis-je, à moi que vous n'avez, hélas ! nulle raison d'aimer, ne vous devienne importune et désagréable.

— Et c'est là tout, madame? fit le duc.

— Presque, répondit Eliane franchement; il m'en coûtera un peu de quitter ma tante, ma sœur, mais leur vie était arrangée en dehors de la mienne et, dans la situation présente, je leur suis plutôt une charge. Hélas ! j'en suis une pour tout le monde, désormais ; seulement, monsieur, pardonnez-moi de vous le dire, il me serait encore plus dur d'en être une pour vous que pour elles.

Et malgré son courage, elle fondit en larmes.

Cette fois, le duc fut désarmé : il venait d'achever de pénétrer cette âme droite et fière.

— Madame, fit-il plus doucement, vous avez perdu un mari qui vous était bien cher ; moi, j'ai perdu un fils, malgré tout tendrement aimé, votre douleur, unie à la mienne, peut m'aider à en supporter le cruel fardeau. Le terme de ma vie ne saurait plus être bien éloigné, ce sera une consolation pour mes dernières années d'avoir près de moi la veuve d'Edilbert, et de faire, pour elle, ce que j'eusse été si heureux de faire pour lui.

A ce mot, qu'elle attendait, mais qu'elle

n'espérait pas, les indécisions d'Eliane prirent fin. Elle voyait clairement ouverte devant elle la route que lui indiquait le devoir : aller remplacer Edilbert près de son vieux père.

— Monsieur, fit-elle, ce que vous venez de me dire lève mes dernières hésitations ; si je puis, non seulement ne pas vous être un gênant fardeau, mais encore, par mon attachement et mon dévouement profonds, apporter quelque douceur à votre vie éprouvée, je vous répète mes premières paroles : je suis prête à vous suivre.

— Je vous remercie, madame, fit le duc gravement.

— Ce n'est pas à vous de le faire, monsieur, c'est à moi, et mieux que par des paroles, répondit Eliane, intimement remuée de l'émotion que, maintenant, son beau-père cachait mal.

Et après quelques dispositions prises en commun, M. de Crussec quitta la jeune femme, emportant la promesse que, d'ici huit jours, elle viendrait le retrouver à Kervelez.

Lui-même en reprit de suite la route, moins triste qu'au départ. La résolution prise le soulageait d'un grand poids, cette fois, il se sentait justement en règle avec sa conscience et la

mémoire de son fils. Pourtant, il lui en coûtait d'annoncer autour de lui le fait, désormais accompli. Son orgueil se rebellait devant la notoriété de cette concession, qui lui coûtait.

Le jour de son retour, il ne dit rien à Hervé, mais, le lendemain, il donna ordre d'ouvrir les appartements de l'aile gauche de la vaste demeure et, après le déjeuner, au salon, où son fils l'avait suivi...

— J'ai vu hier ta belle-sœur, lui dit-il.

— Ah ! fit Hervé surpris, mais n'osant interroger cette douleur muette qu'il savait si susceptible.

— Je lui ai offert de vivre auprès de moi, elle a accepté.

— Ah ! exclama encore Hervé, presque malgré lui, c'est bien, c'est beau, mon père, ce que vous avez fait là.

Mais le duc, comme offensé de cet éloge ;

— Mes enfants, dit-il durement, n'ont ni à me blâmer ni à m'approuver.

VIII

Malgré toutes les assurances que son beau-père lui avait données, ce ne fut pas sans un profond serrement de cœur qu'Eliane quitta Auteuil, à destination de la Bretagne. Tout bien considéré, elle ne regrettait pas sa décision : comme elle l'avait dit au duc, la vie de sa sœur, liée à celle de sa tante depuis leur catastrophe, était assurée en dehors d'elle. Elle était venue s'y mêler, sans y rien ajouter ; s'en retirant, rien n'y était changé. En reprenant dans le monde son ancien rang, elle pouvait, au contraire, comme par le passé, redevenir utile à l'avenir de la jeune fille ; bien que décidée, d'avance, à n'imposer sa famille au duc, en aucune façon. Pour elle-même, le labeur étant inutile, son existence serait plus facile ; elle ignorerait désormais les privations, les humi-

liations déguisées des positions précaires et subalternes, qu'elle avait déjà éprouvées. — Mais, nonobstant tout cela, elle avait peur !

Son beau-père était un homme terrible ; il lui semblait favorable aujourd'hui, l'aurait-il toujours à gré ? Saurait-elle remplir envers lui ce difficile devoir filial dont, en mémoire de son cher mari, elle avait accepté la tâche ?

Au fur et à mesure qu'elle avançait dans son chemin, peu à peu ses appréhensions disparurent de sa pensée devant le souvenir de son mort bien-aimé. Ah ! s'il avait fait cette route avec elle ! Si le duc, ayant pardonné plus tôt, il l'avait amenée lui-même au donjon paternel, quelle joie ! Et elle se plut, laissant les rênes à son imagination, à se figurer Edilbert près d'elle, sur les coussins de ce wagon, à se retracer les paroles qu'il eût dites, les sentiments qu'il eût eus... Ce rêve la tint bercée jusqu'à B***, gare la plus voisine de Kervelez ; elle s'en éveilla comme en sursaut, entendant crier le nom de la station, et la réalité où elle se retrouva lui semblant plus cruelle après ce mirage, elle descendit, navrée du wagon.

A Kervelez, tout était prêt pour son arrivée ; le duc avait été lui-même voir si les appartements destinés à sa bru étaient arrangés comme

il le voulait. Il avait mis à sa disposition toute la partie de l'aile gauche du château située au levant : c'était un salon, puis une chambre avec son cabinet de toilette, et, dans la tourelle d'angle, qui y correspondait, une pièce circulaire et sobrement meublée pouvait servir d'atelier ou de cabinet de travail. Le château remontait au XVIIe siècle, l'ameublement du temps, grâce à d'habiles restaurations, y avait été conservé intact et ce manoir en gardait un cachet ancien, tout spécial, un peu sévère, assurément, mais qui avait fort grand air.

Le duc, ayant veillé minutieusement à ce que tout le confort possible fût apporté à l'installation d'Eliane, commanda les chevaux pour aller la chercher à la gare.

Là, une pensée secrète le rendit perplexe. Il devinait, — car, bien que refoulées, toutes les délicatesses dormaient au fond de son cœur, — l'impression douloureuse que ressentirait la jeune femme, arrivant seule dans ce domaine, où son mari eût été si heureux de l'amener, et il en avait pitié. Il sentait le bien que lui eût fait une main amie à serrer à la descente du train, mais il jugeait que sa dignité ne lui permettait pas d'aller au-devant d'elle. Hervé le tira d'embarras.

— La marquise Edilbert arrive à quatre heures, lui dit-il.

Le jeune homme hésita un moment.

— Vous irez la chercher, mon père ? demanda-t-il.

— Non, fit celui-ci sèchement, pourquoi irais-je, n'est-ce pas bien assez de la recevoir ?

— Mais moi, mon père, si j'y allais ?

— Comme tu voudras.

— Bien, dit le jeune homme ; alors, si vous ne me désapprouvez pas, j'irai l'attendre à la gare.

— Soit ; mais, tu sais, pas d'effusion ; je la reçois, je l'accueillerai avec tous les égards qui lui sont dus, mais je n'entends point, entre elle et nous, d'intimité.

— Vous serez obéi, comme toujours, mon père, répondit Hervé, qui, tout bas, pensa :

« Pauvre enfant ! qu'est-elle venue faire ici, alors ! »

Lorsque, mettant le pied sur le quai, Eliane reconnut son beau-frère, une sensation d'apaisement doux se fit en elle, et pendant qu'il la saluait avec une très grande déférence, elle lui tendit la main :

— Je vous remercie d'être venu, lui dit-elle.

Ils montèrent en voiture, elle dominait mal

son émotion et Hervé la respectait. Ils échangèrent à peine quelques paroles pendant le trajet. A un moment, lorsque les fières tourelles du château commencèrent à émerger des sapins qui les environnaient, le jeune homme, les lui montrant, lui dit simplement :

— Kervelez.

Alors son trouble augmenta tellement que, Hervé, touché de sa douleur et de ses vaillants efforts pour la contenir, lui dit :

— Ah ! s'il n'avait tenu qu'à moi, croyez-le bien, il y a six ans que vous eussiez fait ce voyage, et à deux, alors.

— Merci, dit Éliane d'une voix étouffée, mais ne me parlez plus de ce passé, vous me feriez perdre tout le courage dont, en ce moment, j'ai tant besoin. Puis, il y en a une partie, qu'à dater de ce jour je veux oublier... comme les autres l'ont fait.

On était arrivé dans la cour d'honneur, enserrée dans un demi-cercle de bâtiments qui se terminait seulement un peu avant le château, laissant un large chemin de ronde, bordé de pelouse étroites, l'entourer.

Le landau s'arrêta devant le haut perron. Hervé, donnant la main à sa belle-sœur, l'aida à le gravir. Dans le vestibule, — grand comme un

255546B

hall, au fond duquel se dressait le majestueux escalier de pierre, à repos, avec sa rampe en fer forgé et poli, qui se détachait, blanche, sur le fond sombre des tapisseries couvrant les murailles, — un domestique attendait. Précédant les arrivants, il leur fit traverser un premier salon, puis, s'arrêtant à une porte qui y ouvrait, eut une seconde d'hésitation.

— Annoncez madame la marquise de Creussec-Champavoir, lui dit Hervé, y répondant.

D'une voix sonore, le domestique jeta ce nom qui résonna longuement dans l'immense pièce, grand salon du château de Kervelez. Rarement habité, il gardait, malgré le royal feu qui brûlait dans l'âtre, une atmosphère glaciale, dont le froid pénétra Eliane jusqu'au cœur. Son beau-père avait voulu la recevoir avec la solennité que, naturellement il apportait aux actes importants de la vie. Debout devant la cheminée, il la regarda venir, traverser le long appartement, en passant devant la file des admirables fauteuils Louis XIII, garnis de tapisseries anciennes, rangés en bataille ; elle avançait, tremblante, toute intimidée par cet accueil, si différent de celui qu'elle avait rêvé, sinon espéré. Lorsqu'elle ne fut plus qu'à quelques pas, le duc s'approcha d'elle.

— Madame, lui dit-il gravement, que la femme d'Edilbert soit la bienvenue à mon foyer.

— Et vous, monsieur, riposta Eliane, soyez béni de m'y avoir appelée, en mémoire de lui.

Hervé, qui connaissait bien son père, lut sur sa physionomie que l'à-propos de cette réponse l'avait satisfait; mais la pauvre jeune femme était trop troublée pour deviner cette impression à travers la réserve presque farouche de son beau-père, et, comme il restait sans lui parler, elle-même demeurait debout, muette et immobile.

— Veuillez vous asseoir, lui dit pourtant le duc, lui désignant un fauteuil et en prenant un autre en face d'elle.

Très simplement, alors, elle releva son grand voile : ses cheveux, dérangés par la route, s'échappaient frisés et rebelles du blanc bandeau des veuves, et formait à son visage un charmant cadre doré : M. de Crussec, toujours silencieux, la considéra un instant, et une nuance de pitié, devant ce frais visage, à jamais endeuillé, lui passa dans le regard.

Son émotion, du reste, était intense, et sa respiration précipitée en était un témoignage, échappant à sa volonté. Au bout de quelques

instants, il fit un violent effort et s'adressant à Eliane :

— Votre voyage a dû vous fatiguer ?

— Non, monsieur, répondit la jeune femme, je vous remercie.

— Vous désirez peut-être monter à votre appartement ?

— Je m'y rendrai volontiers, monsieur, fit Eliane ; mais, auparavant, ajouta-t-elle en regardant le jour qui baissait déjà, et en hésitant beaucoup, si ce n'était pas trop loin, j'aurais bien voulu, avant que la nuit vînt... aller... sur la tombe d'Edilbert...

— Je vous y conduirai moi-même, madame, répondit le duc, subitement adouci par cette délicate pensée ; vous avez raison, c'est à lui qu'appartient votre première visite à Kervelez.

Et, sonnant :

— Le phaéton et les chevaux bais, vivement ! fit-il au domestique, empressé à accourir. C'est à deux pas, continua-t-il s'adressant à Eliane, mais les allées du parc sont très abîmées par les pluies d'automne.

— Je ne crains pas la boue, fit-elle avec un triste sourire, et je regrette, monsieur, que vous preniez la peine de faire atteler pour moi.

Mais le duc, d'un geste, lui fit signe que ce

n'était pas une peine et elle se tut de nouveau, ses yeux pleins de larmes obstinément fixés sur la flamme capricieuse du grand feu clair.

Peu après, elle avait pris place à côté de M. de Crussec, qui conduisait lui-même son phaéton supérieurement attelé, et traversait le grand parc de Kervelez, au trot rapide des chevaux de sang.

Arrivé aux confins de la propriété et du champ de repos qui entourait l'église du village, le duc s'arrêta devant une chapelle de granit de style ogival ; il descendit et, tendant la main à Eliane, pour l'aider à en faire autant :

— C'est ici, dit-il.

Elle entra, le précédant : au fond, un autel paré de plantes de serre et d'admirables chrysanthèmes se dressait, et sur les dalles, sur les murailles, de nombreuses inscriptions s'imprimaient. La jeune femme les parcourut avec une hâte douloureuse, enfin ses yeux tombèrent sur des lettres nouvellement gravées d'or.

EDILBERT, marquis DE CRUSSEC-CHAMPAVOIR,
Décédé le 24 avril 1890.

Elle tomba à genoux sur la dalle qui renfermait son unique amour de ce monde, le rêve de

sa jeunesse, l'élu de son cœur, le compagnon de sa vie. Là, elle oublia tout, et le duc qui la regardait, et sa situation délicate dans cette famille et cette maison qui s'ouvraient seulement aujourd'hui pour elle, et fut uniquement à son désespoir d'amante et d'épouse, ayant perdu celui qu'elle adorait. Elle sanglota tout haut, les pleurs ruisselèrent sur la pierre glacée où, bientôt, elle avait laissé tomber son front brisé, dans un prosternement angoissé, comme si elle eût voulu, à travers ce marbre, sentir encore l'étreinte du bien-aimé, et lui donner un dernier baiser.

Un long instant se passa ainsi, dont, dans la plénitude de sa désolation, elle ne fut pas consciente.

Tout à coup le duc, remué jusqu'au fond des entrailles par cette scène déchirante, s'approcha d'elle, et, lui touchant le bras :

— Mon enfant, lui dit-il d'un ton qu'elle ne lui connaissait pas, c'est assez, venez.

Elle se dressa en sursaut, le présent lui revint à l'esprit, elle avait tellement la pudeur de sa douleur qu'elle eut presque honte de s'y être abandonnée ainsi devant témoins.

— Oh ! monsieur, dit-elle, pardon !

Il ne lui répondit pas, mais il la regarda et, dans l'acier, terrible d'ordinaire, de ses pru-

nelles, elle vit passer un nuage d'attendrissement, mouillé d'une larme, qui, pour la première fois, lui donna à penser que, peut-être, sa tâche auprès de ce vieillard, si frappé, lui aussi, ne serait pas si dure qu'elle l'avait craint.

On revint au château. Eliane, alors, monta dans ses appartements ; son installation, si complète, lui fit plaisir. Elle allait donc avoir un petit *home* à elle dans ce castel, grand comme un monde, où elle se perdait. Et la pensée que son beau-père lui avait ménagé cette satisfaction, qu'il l'avait casée, non comme une passante, reçue par charité, mais comme la femme de son fils, lui fut très douce aussi, et la rassura encore sur cet avenir qui, jusqu'à présent, l'avait tant effrayée.

Elle s'était informée de l'heure du dîner. Au premier coup de cloche, elle descendit au salon. Elle avait baigné d'eau fraîche son visage brûlé par les larmes et imposé silence à sa douleur. Elle trouva son beau-père à sa place ordinaire, le dos à la cheminée. Pour passer à la salle à manger, cérémonieusement, il lui offrit le bras. La table était mise dans un immense appartement, frère jumeau de celui du salon, entièrement tendu de drap rouge, lambrissé de vieux chêne, et éclairé par des torchères de fer forgé.

Les buffets débordaient de vaisselle plate, de faïences et de porcelaines anciennes et rares. Eliane embrassa d'un rapide coup d'œil cet ensemble grandiose. Le maître d'hôtel se tenait derrière la chaise destinée au duc, et les deux valets de pied, très corrects, de l'autre côté de la table.

Le duc conduisit sa belle-fille au couvert mis en face du sien.

— Madame, fit-il, voilà votre place, désormais.

Elle remercia, aussi bien que son trouble le lui permit. A elle, peu importait, maintenant, hélas, mais Edilbert eût été si heureux !

Hervé se plaça à un des bouts de la table carrée, et le repas commença.

Pendant toute sa durée, le duc observa Eliane ; elle était parfaitement à l'aise au milieu de ce luxe, princier, pourtant, et y semblait même accoutumée. Cela plut infiniment à M. de Crussec, il eût été très mortifié que sa belle-fille eût les manières et les étonnements d'une petite bourgeoise provinciale.

— « Comme Edilbert l'avait déjà formée », pensa-t-il.

Et croyant reconnaître en elle l'empreinte de son fils, elle lui en devint plus sympathique.

Au salon, après le dîner, lorsqu'on apporta le café, le duc se retourna vers le comte, qui coupait une revue dans un coin de l'immense appartement.

— Hervé, lui dit-il, sers donc le café.

— Tout de suite, fit celui-ci, achevant la dernière page de son livre.

Eliane se leva vivement.

— Si vous me permettiez de le faire ? dit-elle.

— Volontiers, madame, répondit le duc très poliment, vous êtes des nôtres, maintenant, et ceci rentre dans vos attributions.

Eliane se retira de bonne heure, elle sentait que les habitudes de la maison avaient été suspendues pour elle et, tout en n'osant pas demander qu'on les reprît, elle souffrait de cette contrainte ; puis elle avait hâte de se retrouver seule, de laisser couler ses larmes qui, depuis si longtemps retenues, l'étouffaient.

Le lendemain, fidèle aux habitudes matinales, depuis quelques mois devenues les siennes, elle rangeait, dans les appartements qui lui avaient été assignés, quelques objets familiers qu'elle avait apportés, lorsqu'on vint la prévenir que le duc, désirant lui parler, lui faisait demander de la recevoir.

Elle répondit qu'elle l'attendait et vint s'asseoir dans le salon qui précédait sa chambre à coucher.

— Madame, lui dit M. de Crussec, entrant, pardonnez-moi de vous déranger, il nous reste à régler quelques questions de détail.

Eliane s'inclina.

— Il convient, poursuivit-il, que vous ayez une femme de chambre, je vous prie de vous en procurer une.

— Je ne voudrais pas vous imposer cette charge, monsieur, répartit Eliane, votre nombreux personnel domestique suffira parfaitement au peu de service dont j'ai besoin.

— Du tout, madame, fit le duc impérativement; en venant ici, vous avez repris votre rang, vous devez le tenir; j'espère donc que vous voudrez bien vous rendre à mon désir.

— Certainement, monsieur, dit Eliane, fort embarrassée en songeant aux gages de cette fille qu'elle ne pourrait pas payer sans avoir recours à sa tante.

Car, si elle était venue à Kervelez avec un peu d'argent, lui restant de ses mois de travail, elle savait que, pour se procurer celui nécessaire à son entretien personnel, elle rencontrerait mille difficultés. « Madame Camille »

comptait bien peindre et vendre encore, par l'entremise de madame Blavet, des images et des éventails, mais cela n'était guère payé... puis il faudrait se cacher du duc...

Mais celui-ci la tira d'anxiété avec son laconisme accoutumé. Marchant vers un bonheur-du-jour, placé entre les fenêtres, il l'ouvrit, appela Eliane, et lui montra, dans un tiroir, une liasse de billets de banque et des rouleaux d'or.

— Voilà, lui dit-il, le premier trimestre de la pension que, je l'espère, *maintenant*, ajouta-t il, appuyant sur le mot, vous ne me ferez plus l'injure de refuser.

L'hésitation d'Eliane fut brève, elle comprit qu'une non-acceptation blesserait le vieillard.

— Monsieur, dit-elle, j'accepte ce don de votre générosité, mais, vraiment, vous faites trop pour moi.

— Il n'y a là aucune générosité, madame, répondit le duc, ombrageux ; cet argent est à vous, il vous est dû : vous pensez bien que les Crussec-Champavoir n'acceptent de cadeau de personne.

— Il ne s'agissait, monsieur, que d'une restitution, releva Eliane.

— Ne parlons plus de cela, interrompit le

duc ; j'entends, pour le présent, que vos revenus ne soient pas diminués et, pour l'avenir, je verrai ce qu'il me reste à faire. — Il doit y avoir, dans ce tiroir, continua-t-il sur un autre ton, douze mille francs pour les trois mois qui commencent, plus les arrérages depuis la mort d'Edilbert.

— Monsieur, s'écria Eliane surprise, que voulez vous que je fasse d'une pareille somme !

— Ce que vous en faisiez naguère, madame.

— Mais naguère nous étions deux, puis j'avais une maison à moi, des obligations de mille sortes. Ici, où je suis défrayée de presque tout, ce revenu est infiniment au-dessus de mes besoins. Il est même de la plus stricte équité que j'en laisse une bonne part, pour indemniser votre budget des frais supplémentaires qu'entraînera ma présence ici.

— Je n'ai pas l'habitude de faire payer mon hospitalité, madame, dit le duc très durement.

Eliane se tut, saisie ; on ne savait vraiment par où prendre cet irascible vieillard, et même les objections qu'imposait la délicatesse l'offensaient ! Elle eut un instant de détresse morale très vive.

M. de Crussec la lut sur son clair visage, et, d'une voix plus douce :

— N'insistez pas, madame, lui dit-il, il en sera comme je viens de vous le dire, vos revenus paieront votre femme de chambre, votre entretien personnel, vos voyages. Ils vous serviront (et cela j'y tiens) à vous accorder tout ce qui pourra vous distraire. Vous les emploierez aussi pour vos bonnes œuvres. Toutes les dames de Crussec ont été charitables, je veux que vous ne dérogiez point. Puis, ajouta-t-il hésitant, si vous avez quelque obligation de famille, quelque aide à apporter à une personne chère, n'ayez aucun scrupule de disposer de cet argent, il est bien à vous.

A travers les paroles brèves et sèches du duc, Eliane, par une intuition subite, perçut son intention de lui faire la vie douce et agréable. Elle reconnut aussi, dans cette façon détournée de lui donner la facilité d'aider sa sœur, une délicatesse de procédés qui la toucha, et trouvant dans son cœur la meilleure réponse à faire :

— Au nom d'Edilbert, je vous remercie, monsieur.

IX

Les premiers temps, Eliane vécut dans une réserve extrême, ne descendant strictement que pour les repas ; puis le duc lui demanda de passer la soirée avec lui. Elle y consentit et, dès le lendemain, on la vit, sitôt le dîner, assise près de la lampe, avec un ouvrage de broderie auquel elle travaillait assidument, tandis que M. de Crussec et son fils faisaient une partie de tric-trac.

A quelques jours de là, ce dernier s'absenta. On était en plein hiver, alors, le duc avait résolu, à cause de son deuil, de ne point s'installer dans son hôtel du faubourg Saint-Germain, ainsi qu'il le faisait chaque année, et il était tout naturel que le jeune homme, trouvant justement sévère cette retraite, la quittât pour quelque temps. Le soir de son départ pour Paris, revenu

dans le petit salon, son père prit son journal, en même temps qu'Eliane, sa broderie, mais il le parcourait d'un œil si visiblement distrait, que la jeune femme se hasarda à lui dire :

— Vous plairait-il, monsieur, que j'essayasse de remplacer votre fils, et d'être votre partenaire, pour une partie de tric-trac?

— Vous connaissez ce jeu ? fit le duc, agréablement surpris.

— Bien peu, mais j'y jouais quelquefois avec Edilbert.

Et, très simplement, elle fut chercher la table.

Elle était plus habile qu'elle ne l'avait dit, et le duc prit un très grand plaisir à la partie. Elle le remarqua et, le lendemain, elle apporta encore, sans le consulter, le jeu devant lui. Il sourit silencieusement, d'un de ces sourires rares qui illuminaient sa belle tête de vieillard.

Mais, vers le milieu de la soirée :

— Mon enfant, lui dit-il très doucement, est-ce que je n'abuse pas de vous, de votre condescendance ?

Elle leva vers lui son bel œil bleu clair, si sincère.

— Oh ! fit-elle d'un accent vibrant, ne le croyez pas, je suis si heureuse lorsque...

Elle s'arrêta, n'osant formuler sa pensée, mais lui, la devinant et y répondant :

— J'étais si seul autrefois lorsque Hervé s'en allait !

Eliane comprit le sous-entendu de ces paroles, elle comprit que l'orgueil du duc se refusait encore à le lui dire, mais que sa présence lui était douce, et elle en ressentit la première joie qui, depuis son deuil, ait atteint son cœur.

M. de Crussec sortait souvent en voiture ; c'était une de ses distractions. Il aimait beaucoup les chevaux, en avait de superbes, et se plaisait à les conduire lui-même. Un jour de janvier où une belle gelée faisait le ciel sans nuages, et où le soleil rendait la température supportable, il demanda à sa belle-fille si elle voulait l'accompagner dans une promenade en phaéton. Elle répondit affirmativement et, prompte à s'habiller, fut prête au bout de quelques instants. La voiture était là, le duc l'y fit monter près de lui et, avec des précautions infinies, l'enveloppa de la grande couverture de renard bleu, puis il toucha ses chevaux, qui partirent de leur brillante allure.

Les premiers instants de cette promenade furent silencieux, bientôt le duc nomma à sa belle-fille divers villages qu'on découvrait au

loin, lui montra plusieurs habitations de son voisinage.

— Ah ! disait Elianc, sincèrement intéressée, c'est ici X*** dont Edilbert m'a parlé si souvent ?

— Et voilà les arbres du parc de Meurtrix, le château des Julianne.

— Est-ce que la douairière vit encore ?

— Toujours, vous la connaissiez ?

— Non, mais nous voyions bien fréquemment son second fils ; sa femme était une de mes bonnes amies.

— Il vous sera facile de la retrouver, elle vient chaque été à Meurtrix.

— Je le sais, dit Eliane, et j'aurais plaisir à la rencontrer, mais je n'irai pas au-devant d'elle, je ne veux plus voir personne.

— Vous avez tort, dit le duc très doucement, et j'espère vous faire revenir de cette résolution, vous n'êtes pas à l'âge où l'on peut se vouer à la solitude pour toute la vie ; et puisque vous avez repris votre rang, il est juste que vous repreniez vos relations, qui sont, d'après ce que j'ai pu en juger, fort bien choisies.

La promenade s'acheva dans une intimité plus grande qu'elle n'avait commencé. Descendant de voiture, M. de Crussec dit à Eliane ;

— Si vous n'avez pas eu froid, et si cette course au grand air vous a fait du bien, je vous proposerais volontiers de m'accompagner chaque fois que je sortirai, et que le temps le permettra ?

— J'accepterais avec reconnaissance, fit Eliane, mais je ne voudrais pas m'imposer.

— Ne pensez-vous pas, répartit le duc, avec un ton adouci, qui lui devenait familier, qu'il m'est agréable d'avoir une compagne, après tant d'années d'isolement ?

Eliane ne répondit pas, elle connaissait le duc maintenant, et savait qu'il ne fallait pas le faire; mais elle le regarda longuement, de ses grands yeux tendres et compatissants, auxquels répondit un demi-sourire de sa bouche hautaine ; ils en étaient arrivés à se comprendre sans paroles. Désormais, le duc ne sortit plus une fois sans faire prévenir sa belle-fille, et elle-même ne manqua jamais de l'accompagner.

Malgré tout, il lui restait de grands loisirs ; elle les employait surtout à peindre. Le portrait de son mari, dont M. de Crussec avait vu l'esquisse dans son atelier d'Auteuil, avançait rapidement. Le duc n'ayant point, depuis le premier jour de son arrivée, pénétré dans l'appartement d'Eliane, ne le savait pas, et la jeune

femme ne lui en disait rien. Lorsque son travail fut fini, elle lutta deux jours, car il lui était cher, et il lui coûtait de s'en séparer, mais ayant pris, du portrait, une esquisse détaillée, qui lui permettrait de le reproduire pour elle, elle le fit secrètement porter, par un domestique, dans le cabinet de son beau-père.

Ce portrait était merveilleusement réussi ; non seulement madame de Crussec avait un grand talent, mais son cœur avait guidé son pinceau, et la ressemblance était absolument frappante.

Lorsque, un peu après le déjeuner, le duc, suivant son habitude, se retira chez lui et, qu'en entrant, il vit, en pleine lumière, posée sur le canapé, la grande toile représentant son fils aîné, si fidèlement qu'on eut cru le voir revivre, il éprouva une émotion poignante, qui l'abattit sur un fauteuil, cachant, entre ses mains, des larmes ruisselantes.

Une grande douceur y succéda : quel souvenir que celui-là ! quelle consolation d'avoir l'image si vraie de l'être adoré et perdu !

Il sonna et, reprenant son ton impératif, demanda au domestique :

— Cette toile, qui l'a fait apporter ?

— Madame la marquise, monsieur le duc.

— Priez-la de venir un instant.

Presque aussitôt, un coup discret annonça Eliane.

Le duc alla lui ouvrir, il lui prit la main et l'amena devant le portrait; alors, toute son émotion lui revint, mais, chose étrange, il ne chercha point à le cacher.

— Ma fille ! dit-il à Eliane.

Et appuyant ses lèvres, pour la première fois, sur son beau front d'enfant :

— Merci ! ajouta-t-il.

Elle, payée du sacrifice qu'elle avait fait en se séparant de son cher travail, murmura très bas :

— Oh ! mon père !

Mais elle n'osa le dire tout haut...

Le duc, un peu plus calme, cherchant à affermir sa voix mal assurée, reprit, en désignant le portrait :

— Mais vous vous en privez, vous l'aviez commencé pour vous, là-bas, à Auteuil, et vous devez y tenir, il est tellement frappant, tellement vivant ! Je ne voudrais pas vous imposer cette séparation.

— Je suis heureuse de vous l'offrir, répondit Eliane, j'en ai gardé l'esquisse, je le recommencerai pour moi.

Puis, avec son tact affiné, voyant le duc toujours très remué, sans rien ajouter, elle lui fit un léger et charmant signe d'adieu, et s'en fut.

Au dîner, elle eut une nouvelle surprise : elle était descendue tard et n'avait échangé, avec le duc, de paroles que pour s'excuser, avant d'aller à table. Là, avec une intention marquée, son premier mot fut :

— Eliane, ma fille, vous plairait-il de venir demain à Rennes avec moi ?

Elle, balbutiante et émue, toute rouge, car il l'appelait toujours « Madame » répondit :

— Très volontiers, monsieur.

— Ma fille, reprit le duc avec son grand air, charmant lorsque, comme à ce moment, un peu de douceur venait en tempérer l'autorité, je vous ai donné l'exemple : c'est « mon père » qu'il faut me dire désormais.

L'intimité allait ainsi, croissant, favorisée, en quelque sorte, par l'absence d'Hervé, qui laissait le duc plus seul. Bientôt, cet homme austère, si rebelle à toute expansion, encouragé inconsciemment par le charme d'Eliane, son invariable douceur, son ingéniosité à atténuer, pour lui, la portée des choses pénibles, ou seulement difficiles, en vint à lui conter toutes ses affaires.

Un jour, il entra dans son atelier, où il avait pris l'habitude de venir passer une heure, chaque après-midi, pendant qu'elle travaillait, refaisant le portrait d'Edilbert ; il avait le front tout soucieux.

— Figurez-vous, dit-il, que ma femme de charge me quitte ? Elle se prétend trop âgée, trouve la besogne au-dessus de ses forces, et veut se retirer. C'est, pour moi, un immense ennui, elle était là du temps de la duchesse et, depuis que j'ai eu le malheur de la perdre, mène ma maison. Je vais la remplacer, bien entendu, mais par qui ? Le choix n'est pas aisé, d'abord, puis mettre la nouvelle au courant ?... Je prévois un tas de complications fort désagréables.

— Si vous me permettiez de vous aider à les surmonter, mon père, répondit Eliane, toujours résolue, je n'ai pas une bien grande expérience, mais je pourrais, au moins, vous éviter un peu de peine.

Le duc accepta et, le lendemain, toutes les clefs furent remises à Eliane. Elle eut fort à faire, la tâche était lourde, malaisée, délicate. Dans cette maison, montée sur un pied princier, et où manquait, depuis vingt-cinq ans, l'œil compétent d'une femme, bien des abus s'étaient produits,

bien des choses restaient en souffrance, bien d'autres étaient mal faites. Avec sa patience, sa douceur, sa volonté, madame de Crussec sut triompher peu à peu de toutes les difficultés, et sans éclat, sans bruit, imposer les réformes nécessaires, organiser plus strictement les différents services, ordonner cet intérieur, en un mot, avec toute la perfection possible dans une matière qui en comporte si peu. La nouvelle femme de charge, formée par ses soins, lui resta absolument sujette ; elle garda l'habitude des premiers jours, de venir prendre ses ordres, et Eliane, elle-même, la maintint, certaine d'assurer ainsi une meilleure tenue à la lourde maison de son beau-père.

Elle en devint peu à peu, insensiblement, et sans l'avoir cherché ni voulu, la véritable maîtresse. Le duc voyait cela le plus volontiers du monde : il avait souvent souffert, sans possibilité d'y remédier, de sentir tout son personnel privé de direction, et il était charmé qu'il en ait à présent une si douce, si ferme, si sage.

Maintenant, tout était bien, la lingerie, la cuisine, les communs, le service : Eliane, sans en avoir l'air, avait l'œil à tout ; et comme si elle était sévère, elle était juste, et surtout bonne à l'excès, on lui obéissait strictement et avec plaisir.

— Vous êtes une fée, lui dit un jour son beau-père, jamais Kervelez n'a marché comme depuis que vous vous en mêlez et vous me faites faire, pourtant, de notables économies : ce seront nos pauvres qui en profiteront, n'est-ce pas ?

Elle sourit, joyeuse de cette satisfaction, heureuse autant qu'elle pouvait l'être, avec le deuil éternel qu'elle avait au cœur ; ayant la conscience d'accomplir le dernier vœu de son mari mourant, et de remplir, près de son père, la mission dont il l'avait chargée. Et à chaque nouveau témoignage que le duc lui donnait de son affection, toujours rapprochée, par le souvenir, de celui qu'elle avait perdu, elle murmurait, les larmes aux yeux :

— Edilbert, êtes-vous content ?

X

Ce fut seulement au mois de juin que revint Hervé, après que le Grand Prix eut dispersé les Parisiens. Il ignorait absolument les changements qui, pendant ces six mois d'absence s'étaient accomplis à Kervelez et, dès l'arrivée, salua sa belle-sœur d'un cérémonieux : « Madame, j'ai l'honneur de vous présenter mes hommages », dont son père lui avait imposé l'habitude. Elle eut un très vague sourire, mais répondit de même, puis quitta le salon, avec sa discrétion accoutumée, laissant le père et le fils aux premiers épanchements du revoir.

Ce dernier, parcourant le grand château, y trouvait un aspect inaccoutumé ; il y avait des plantes vertes, superbes, dans le vestibule, quelques fleurs de serre dans le petit salon, et, sur une table à ouvrage, près de la fenêtre, un bouquet de roses.

— Quelle bonne idée d'avoir mis là ces feuillages, fit, les lui montrant, Hervé à son père, derrière lequel il montait le somptueux escalier de pierre.

— C'est une idée d'Eliane, repartit le duc, j'ai même fait commander encore quelques palmiers, car il lui en manque, dit-elle, et les serres ont été vraiment trop négligées ces dernières années.

Hervé ne répondit pas, mais la surprise naquit en lui. Elle grandit encore lorsque, un peu avant le dîner, Eliane étant avec lui et son père, sur la terrasse, devant le château, un valet de chambre vint dire :

— Madame Dorothée désire prendre les ordres de madame la marquise.

— J'y vais, fit Eliane, très simplement, se levant et accomplissant, semblait-il justement, un fait journalier.

Hervé, interrogateur, se tourna vers son père.

— Madame Dorothée ?

— C'est la nouvelle femme de charge.

— Que veut-elle à madame de Crussec ?...

— Tu l'as entendu : prendre ses ordres ; c'est Eliane qui dirige la maison, à présent.

Hervé, se rappelant combien son père avait en horreur les interrogations, retint une question qui, pourtant, lui brûlait les lèvres.

Eliane revint presque aussitôt, de son pas agile et si léger qu'il n'eût pas éveillé l'attention d'un oiseau. Elle s'était, comme toujours, habillée pour le dîner, car elle savait que son beau-père tenait à l'étiquette, et aimait qu'elle fût bien mise. Ce jour-là, elle portait, à la mode anglaise, une parure de batiste blanche unie, au col et aux manches de sa robe noire ; et cette antithèse de deux nuances heurtées, si fatale à certains teints, mettait en relief la pureté inouïe du sien. Sa santé se rétablissant peu à peu après la terrible secousse, ses joues étaient redevenues fraîches et rosées, et elle avait repris le léger embonpoint perdu. Elle venait vers les deux hommes du bout de la terrasse, ensoleillée à cette heure, les lumineux rayons poudraient d'or sa chevelure, elle était d'une beauté si réelle, si éclatante, qu'Hervé, en étant frappé, ne sut retenir un cri d'admiration :

— Qu'elle est jolie ! dit-il.

Aussitôt, il le regretta, mais, à son grand étonnement, son père ajouta :

— Ravissante ! et si bien douée sous tous rapports !

A table, il constata que la jeune femme, appelée « Eliane » par le duc, le nommait « mon père ». Cela gêna beaucoup son cérémonieux

« madame », mais il n'osa pourtant s'en départir.

Le soir, ils retournèrent tous sur la terrasse, à la faveur d'une belle et chaude soirée.

— Hervé, dit tout à coup M. de Crussec, demande à ta belle-sœur la permission de lui donner son petit nom fraternellement.

— Madame, fit Hervé sans hésiter, voulez-vous me l'accorder ?

— Mon père s'en est chargé, répondit gracieusement la jeune femme, et j'en suis très heureuse.

Alors commença à Kervelez une vie charmante d'intimité et d'affection. Hervé, autorisé par son père, se laissa aller au courant sympathique qui l'attirait vers Eliane, et elle fut bientôt traitée par lui en sœur, et en sœur chérie. Il la disputait au duc, maintenant, pour les promenades en voiture, pour les grandes courses matinales à pied, par la rosée, dans les allées du parc. Il l'emmenait aussi, quelquefois, dans une jolie barque avec laquelle il descendait la rivière, et les jours de pluie, lorsqu'elle restait un peu longtemps chez elle, il avait pris l'habitude de venir, comme son père, la voir peindre dans son atelier.

Il avait avec elle une étrange similitude de

goûts, de tendances, de sentiments : comme elle, c'était un intellectuel, un doux, un tendre. La liberté de son âge, les facilités de toute sorte que lui donnait la grande fortune de sa mère, — dont, depuis sa majorité, il était le maître pour sa part, — les tentations de la vie parisienne, qu'il menait plusieurs mois chaque année, avaient respecté son heureux naturel, qu'une éducation chrétienne, sévère et forte, n'avait pas peu contribué à sauvegarder. Les enseignements de son siècle avaient échoué contre le fonds de bonté, de générosité et de droiture qui était en lui ; et il avait gardé, à travers l'existence, la foi, la pureté, l'enthousiasme de son cœur de vingt ans, et une fraîcheur d'impressions, bien rare chez un homme de cet âge.

Physiquement, il était séduisant : sa stature était haute, puissante et fière ; ses dents blanches étincelaient dans un fréquent sourire, qui relevait la longue moustache fauve, et il avait des yeux charmants, des yeux de femme, très noirs, très doux, voilant, sous de longs cils, la caresse du regard.

Une parfaite distinction, le goût et l'habitude du monde, une intelligence vive et bien cultivée, une instruction très complète, une habileté particulière à tous les sports, venaient ajouter à

ses avantages personnels. Et il avait encore cette naturelle gaieté qui n'exclut pas le sérieux dans les choses importantes, mais sait le rendre aimable.

Sa nature, très simple, avait été préservée par un heureux bon sens de toutes les complications modernes ; il voyait la vie sous son véritable jour, l'acceptait sans la discuter, ce qui est le seul moyen d'en tirer le meilleur parti possible, et peut-être, aussi, le secret du bonheur.

Aussi il était heureux, l'avenir ne le préoccupait pas, il se laissait vivre sans l'interroger. Et c'était une des causes qui avaient, jusqu'à ce jour, retardé son mariage : il n'y avait pas encore formellement pensé. A trente-deux ans, il ne comptait, dans son passé, aucun attachement sérieux, n'ayant point rencontré encore de femme susceptible de lui en inspirer un de ce genre. Il n'en prenait pas souci : son existence, telle qu'elle était, suffisait à combler ses vœux.

Seule, un peu d'expansion lui manquait, avec son père, qu'il respectait, aimait, mais craignait. Eliane était venue combler cette lacune, et il s'abandonnait avec un plaisir conscient, très grand, au charme de cette intimité de femme, parfaitement pure, et dont il avait, jusqu'alors, ignoré la douceur.

Au fur et à mesure qu'il connaissait mieux sa belle-sœur, il l'appréciait davantage, et trouvant chaque jour entre elle et lui de nouvelles affinités, l'affectionnait de plus en plus. Elle lui inspirait, en outre, par sa douce résignation, une tendre et immense pitié qu'il traduisait en mille attentions délicates, habiles à gagner le cœur d'Eliane.

Du reste c'était à qui, du duc ou de son fils, ménagerait à la jeune femme les surprises les plus agréables : un livre nouveau, un bibelot à la mode, une fleur rare... Elle était leur enfant gâtée, en même temps que la joie de leur austère demeure, la douceur de leur foyer, et la paisible dominatrice qui savait y maintenir l'ordre, et leur y assurer le confort et toutes les jouissances d'une vie familiale.

Elle, restait toujours la même, éternellement triste, mais d'une de ces douleurs muettes et résignées qui ne s'imposent pas. Chaque jour, après la messe, elle accomplissait son quotidien pèlerinage au tombeau du bien-aimé. Si elle pleurait, c'était là, car, toute la journée, elle était calme, souriante, appartenant aux autres, s'oubliant elle-même, dépensant ainsi cette provision de force, de courage, de dévouement et de soumission, qu'elle avait faite, le matin, au pied de l'autel.

Avec les beaux jours, les voisins de campagne de Kervelez étaient revenus. Ils avaient fait au duc leur obligatoire et habituelle visite d'arrivée, et, ayant trouvé, sous son toit, sa belle-fille, attirés par son charme, y étaient revenus. Car, dès la première fois, le duc avait fait appeler Eliane, elle en avait conclu qu'il désirait qu'elle fût là, au moins quand il venait des femmes, et, sans se faire prier, descendait lorsqu'on annonçait des visiteuses. Pour les hommes, elle attendait qu'on la prévînt, à moins, pourtant, qu'on ne la demandât spécialement.

Au salon, elle plaisait encore plus au duc que partout ailleurs, sachant si bien accueillir leurs hôtes, avec tant de dignité, de convenance, de politesse ; les faire causer agréablement. M. de Crussec en était littéralement très fier.

Il se surprenait bien quelquefois encore à dire tout bas :

— Une Brideux, est-ce possible ?

Mais la pensée que cette éducation irréprochable, cette distinction parfaite, étaient l'œuvre de son fils, expliquait tout pour lui, et le faisait jouir davantage encore des mérites d'Eliane.

La première année du deuil étant écoulée, le duc s'était cru dans l'obligation, pour Hervé et son avenir, de revenir à ses habitudes de fas-

tueuse hospitalité. La salle à manger de Kervelez s'était rouverte plusieurs fois déjà. M. de Crussec avait fait comprendre à sa belle-fille que c'était à elle de présider ces déjeuners, ces dîners, et, bien qu'il lui en coûtât de renoncer déjà à une retraite qui lui était chère, elle s'était soumise, toujours douce, toujours souriante. Les jours de gala comme les autres, dans ses vêtements de deuil, non éclaircis, mais plus élégants, elle s'était assise, en face de son beau-père, à la grande table, servie, sur ses ordres, avec un luxe plus moderne que jadis, et d'un goût exquis.

Là encore, elle tenait sa place à merveille, tout le monde, aux environs de Kervelez, l'admirait et, chose plus rare, tout le monde l'aimait.

Au milieu de cela son cœur tendre et fidèle n'oubliait pas sa bonne tante Blavet ni sa chère petite sœur. Toutes les semaines, elle leur écrivait, les faisant vivre de sa vie, par les récits qu'elle leur en contait. Grâce aux libéralités du duc et à l'autorisation qu'il lui en avait formellement donnée, elle pouvait envoyer à sa tante, mais surtout à sa petite Claire, de jolis cadeaux ; et, par les soins de la grande sœur, le trousseau et la garde-robe de la jeune fille se montaient, pour être complets à sa sortie de pension, maintenant prochaine.

Eliane, afin de jouir un peu de la chère enfant, avait souhaité aller passer à Auteuil le temps de ses vacances de Pâques, mais Hervé était absent alors, comment quitter son beau-père quand il lui avait témoigné clairement combien sa présence lui était précieuse? Elle avait donc ajourné ses projets. Maintenant, son beau-frère revenu, elle pensait à les réaliser sans tarder davantage. Les dix-huit ans de Claire étaient sonnés depuis deux mois; déjà, les démarches nécessaires à son émancipation avaient été faites; les dernières formalités restaient à remplir, puis on pourrait parachever cette œuvre de restitution dont Eliane, depuis plus de huit ans, n'avait pas détaché sa pensée, et dans l'esprit de laquelle elle avait élevé sa jeune sœur. Elle tenait à aller terminer toutes ces affaires, avait hâte d'avoir les mains nettes, et de sentir la mémoire de son père à l'abri de tout reproche.

Elle annonça donc au duc son intention d'absence.

— C'est trop juste, répondit-il, et je n'ai pas le droit de vous retenir, mais je vous en prie, ne vous attardez pas trop, que ferais-je maintenant sans vous?

Eliane quitta avec une certaine peine Kervelez où, peu à peu, son devoir filial lui avait

attaché le cœur, mais fut bientôt toute à la joie de revoir son excellente tante et Claire, sa chère petite Claire, le rayon de soleil de sa vie. Elle jouit pleinement de cette réunion, de cette vie de famille, car les bonnes religieuses, plus tolérantes en ces derniers mois d'une éducation terminée, avaient permis à mademoiselle Brideux de passer deux ou trois jours avec sa sœur. Certes, c'était aussi une vie de famille qu'Eliane menait chez son beau-père, mais, malgré tout, ce n'était pas les siens qu'elle retrouvait là-bas, les liens du sang l'en laissaient étrangère, tandis que l'humble maison de sa tante prenait, à ses yeux, les charmes de ce foyer paternel, pour elle détruit, et dont rien ne remplace les mystérieuses et invincibles attirances.

Les premiers jours donnés à l'affection, à la joie de se revoir, Eliane, que son devoir rappelait à Kervelez, s'était occupée des affaires. Elles ne souffrirent aucune difficulté, sinon aucun retard. Claire fut déclarée émancipée et, peu après, sa fortune, jusqu'alors intacte, avec ses revenus, fut, par elle, joyeusement, sans autre arrière-pensée que l'orgueil de la tâche accomplie, aliénée d'un trait de plume, et les derniers créanciers de M. Brideux complètement désintéressés.

Cette œuvre de restitution accomplie entièrement, l'homme de loi, qui s'était occupé avec beaucoup de dévouement des orphelines, fit appeler Eliane en son étude, et lui annonça que, tout étant payé, il restait à sa sœur, grâce aux intérêts accumulés, quinze mille francs.

Madame de Crussec en témoigna sa satisfaction : c'était, pour l'enfant, une première assurance contre la misère ; plus, même, la possibilité, aidée par une partie de la rente d'Eliane, d'avance économisée, d'avoir la dot réglementaire pour pouvoir épouser un officier. Et alors la jeune femme pensait à M. de Chasselot, dont quelques rares et brefs messages, sur des cartes, ne lui laissaient pas mettre en doute la fidélité d'attachement.

Bien entendu, elle ne le dit point et le notaire poursuivit :

— Il serait juste, madame, puisque vous avez aussi, naguère, aliéné votre fortune, dans le même but que mademoiselle votre sœur, que vous partageassiez avec elle le reliquat de ce compte.

— Oh ! non, monsieur, répondit-elle vivement, elle, sa vie commence, et la mienne finit. Elle a plus besoin que moi de cet argent, d'autant que mon beau-père me sert une pension bien au delà de mes nécessités présentes.

Et le soir, sous la lampe, lorsqu'Eliane raconta à Claire, à qui son couvent, pour une journée encore, avait donné la liberté, ce qui leur restait de leur immense fortune :

— Est-ce possible ? dit l'enfant rieuse, mais nous sommes riches, alors.

Puis elle ajouta :

— Et c'est si bon, surtout, de ne plus rien devoir à personne !

Eliane sourit d'un sourire d'orgueilleux bonheur : l'âme de cette petite était bien, comme elle l'avait voulue, pareille à la sienne. Elle ne l'en aimait que plus ; il fallait la quitter, pourtant. Plusieurs fois, elle avait écrit au duc qui, exact à lui répondre, lui parlait bien du vide de son absence, mais ne la rappelait pas ; tandis qu'Hervé, plus sincère et plus explicite, lui disait simplement :

« Si c'est possible, ne vous attardez pas trop ; mon père, sans vous, est comme une âme en peine, et je ne vaux pas beaucoup mieux ! »

Elle avait montré la lettre à Claire.

— Mais c'est un esclavage ! s'était écriée la jeune fille jalouse, ils t'ont tout le temps, eux, et nous, si peu !

— C'est un devoir, lui avait répondu Eliane doucement, et une obligation de reconnaissance aussi.

Puis elle l'avait consolée par une promesse. On était en juillet, bientôt Claire quittait le couvent pour toujours. Au mois de septembre, elle, Eliane, reviendrait et emmènerait sa petite sœur faire un gentil voyage. Puis elle la ramènerait à Auteuil, et lui organiserait sa nouvelle vie. Elle ne voulait pas exposer sa jeunesse au terrible écueil des leçons au cachet, bien que la jeune fille, ses examens passés, fût prête pour l'enseignement. Non, elle avait de quoi vivre auprès de sa tante, avec le revenu de ces quinze mille francs, et les suppléments qu'enverrait Eliane ; seulement, pour ne pas perdre l'habitude du travail, qui pourrait redevenir nécessaire (que sait-on de l'avenir?) Claire cultiveverait son joli talent de peintre. Elle ferait des images, des écrans, des éventails, des aquarelles que lui prendrait la maison où naguère « Madame Camille » trouvait de l'ouvrage, et cela lui fournirait une petite somme complémentaire, d'autant plus agréable qu'elle aurait cette inexprimable saveur de l'argent gagné.

Et sur tous ces projets, Eliane s'arracha des bras de sa petite sœur, de sa vieille tante et, après trois semaines, reprit le chemin de la Bretagne.

XI

Le retour de madame de Crussec à Kervelez y fut une véritable fête.

— Enfin ! s'écria Hervé, la faisant descendre de voiture.

Son père, qui l'avait suivi sur le perron, le reprit :

— Chut ! dit-il, souriant, nous n'avons pas le droit d'être si égoïstes.

Puis, embrassant Eliane :

— Chère enfant, fit-il, comme vous nous avez manqué !

Le lendemain, la jeune femme était rentrée dans toutes ses habitudes, et la vie recommençait, agréable et douce, comme avant son absence.

A peu de jours de là, vint une visite qui remua profondément Eliane : c'était son amie Julianne.

Elle ne l'avait pas revue depuis les tristes jours de son deuil, et sa présence, les lui rappelant plus vivement que jamais, lui causa une insurmontable émotion.

Madame de Julianne, pleine de cœur, mais très jeune et assez étourdie, mêla quelques larmes compatissantes à celles qu'Eliane, malgré toute sa volonté, n'avait su retenir puis, subitement, lui dit :

— Ma pauvre Eliane, vous ne doutez pas combien la pensée de votre malheur m'est restée présente, ni combien j'y prends part, mais laissez-moi, aujourd'hui, être tout à la joie de vous revoir, et de vous retrouver ici, où votre place était marquée.

Eliane fit un violent effort et reprit son empire sur elle-même. Elle avait compris qu'avec les amis, et avec les meilleurs, il ne faut pas pourtant toujours pleurer !... Et, essuyant ses yeux rougis :

— Pardonnez-moi, Jeanne, si, vous voyant, je n'ai pu imposer silence à mon trouble, mais soyez sûre que, pour moi aussi, c'est toute une douceur de vous retrouver.

— Et nous nous verrons souvent, continua madame de Julianne, je suis chez ma belle-mère, à deux pas d'ici, pour tout l'été. Je sais

déjà que vous vous promenez en voiture presque chaque jour, j'espère que vous prendrez Meurtrix pour but?

D'un geste, Eliane l'arrêta :

— Ne me demandez pas cela, dit-elle, je n'en suis point encore là, je n'ai pas fait une visite depuis quinze mois, et je n'ai pas le courage de commencer.

— Oh ! voir une amie, ce n'est pas une visite, fit madame de Julianne, visiblement contrariée.

— Non, mais si j'allais chez vous, je serais entraînée ailleurs. Il y a aux environs tant de gens aimables, si prévenants pour moi ! N'insistez donc pas, je vous en prie.

Déjà, madame de Julianne en avait pris son parti.

— Je viendrai deux fois pour une, alors, dit-elle, monsieur de Crussec vous me le permettez ?

A quelque temps de là, la jeune femme reparut.

— Devinez qui nous avons à Meurtrix ? fit-elle. Vous ne trouverez pas, autant vous le dire de suite : Jacques de Chasselot, vous savez, votre ami de Saint-Germain ? Depuis votre départ, il s'est rattaché à nous, vous lui manquiez tant ! et, faute de grives, on prend des merles. Si bien que

nous sommes très intimes, et mon mari a demandé à sa mère qu'il vienne nous retrouver chez elle.

Comme Eliane ne répondait pas, madame de Julianne, toujours verbeuse, continua :

— Il désire même beaucoup vous voir, et il m'a chargée de solliciter de vous l'autorisation de venir ici.

— Qu'il vienne, répondit madame de Crussec, j'aurai, moi aussi, grand plaisir à lui serrer la main, et je ne doute pas de l'accueil que fera mon beau-père à un ami d'Edilbert.

Le lendemain, Jacques de Chasselot se présenta à Kervelez ; il demanda la marquise. On l'introduisit dans le grand salon où, bientôt, Eliane vint le rejoindre, comme toujours simple, naturelle, charmante, avec la joie sincère de revoir ce fidèle ami, sur lequel elle fondait, pour l'avenir de sa sœur, un secret espoir ; mais avec, aussi, dans les yeux, une larme amenée par des souvenirs que sa présence évoquait particulièrement.

Lui, était très ému :

— Madame, lui dit-il, sautant par-dessus les banalités d'usage, que je suis heureux de vous revoir, *ici !*... Je ne puis me rappeler, sans un violent serrement de cœur, certain soir d'au-

omne, à Auteuil. Que j'ai souffert ce jour-là !...

— Plus que moi, assurément, répondit Eliane, cette vie ne m'était pas pénible, entre les deux chères affections qui l'illuminaient et, au retour, me faisaient oublier les difficultés et les tristesses que j'avais pu trouver au dehors. Après un coup comme celui qui m'a frappée, c'est si peu de out le reste, si vous saviez !...

—Je ne le sais pas, mais je le devine ; pourtant, il est, après l'inévitable apaisement de la première douleur, des privations qui peuvent la rendre plus amère, comme des consolations qui peuvent l'adoucir.

— Je ne suis guère sensible aux privations, plus aux consolations : c'en est pour moi une très puissante que de remplacer Edilbert près de son père. C'est un devoir dont je ne connais que la douceur.

— Et vous comptez lui consacrer toute votre vie ?

— Tant qu'il le voudra, je resterai auprès de mon beau-père, plus tard, lorsqu'il ne sera plus, je retournerai chez ma tante, si, elle, est encore de ce monde, près de ma sœur si, alors, elle a besoin de moi.

Et comme Jacques, rêveur, ne répondait pas, Éliane, poursuivant son projet secret, continua :

— Elle sera peut-être mariée, d'ici là, elle vient d'avoir dix huit ans, vous ne vous imaginez pas ce qu'elle est charmante ? Je la connais jusqu'au fond de l'âme, et je puis affirmer que celui qui l'épouse rasera heureux. Il faudra qu'il soit désintéressé, par exemple, car elle n'aura qu'une bien modeste fortune, mais,— vous l'avais-je dit ? — nos affaires sont finies, tout... est payé, et il lui reste un petit avoir... la dot réglementaire, elle pourra épouser un officier...

Mais Jacques ne l'écoutait pas, elle en eut l'intuition et parla d'autre chose, puis fit demander son beau-père et son beau-frère, pour leur présenter l'ami d'Edilbert.

Encouragé par ces messieurs, l'officier revint plusieurs fois, tantôt seul, tantôt avec les Julianne, et, ces jours-là, le mari accaparait Hervé, la jeune femme, sous prétexte qu'elle adorait les fleurs, entraînait le duc, toujours courtois, dans les jardins, Jacques et Eliane restaient seuls.

Un dîner réunit à Kervelez les hôtes de Meurtrix avec quelques autres voisins, ce fut encore, pour M. de Chasselot, une occasion de se rapprocher d'Eliane. Elle s'y prêtait volontiers, parlait souvent et adroitement de sa sœur et, une fois, que, lui montrant son portrait, Jacques s'écria : « Comme elle vous ressemble ! » elle

fut contente, parce qu'elle se rappelait que, naguère, il la trouvait jolie.

Toute à son but mystérieux, elle ne pensait pas aux suppositions que pouvait faire éclore son intimité avec le jeune homme, elle se considérait si en dehors de la vie !

Pourtant, parfois, le duc arrêtait sur elle et sur le capitaine, son regard soucieux, mais elle ne le voyait pas.

Un jour, seul avec son fils, M. de Crussec lui dit :

— Je crois que M. de Chasselot aime Eliane.

— Eliane !

Et Hervé sursauta.

Eliane ! était-il possible ?... Il est vrai qu'elle était charmante; pour lui-même, elle représentait la compagne idéale, celle qu'on aime jusqu'à la folie, et qui, en échange, vous donne le plus doux des bonheurs, fait de cette tendresse qui prolonge la passion, de cette juste fierté que donnent les mérites de la femme aimée et de cette sécurité qui résulte de ses soins à vous rendre heureux. Cent fois, devant sa beauté, devant la manifestation de quelqu'une de ses rares et précieuses qualités, il s'était dit : « Comme je comprends Edilbert ! Quelle félicité a dû être la sienne, et combien on doit aimer une femme telle que celle-là! »

Mais, pour lui, elle était sacrée ; il n'eût même

pas permis à l'aile d'un de ses rêves de l'effleurer. Et ce sentiment l'avait tenu, devant l'indéniable séduction d'Eliane, dans les strictes limites d'une sincère affection fraternelle.

Sacrée pour lui, inconsciemment, il la jugeait devoir l'être aussi pour les autres. D'un mot, son père dissipait cette illusion.

Il ne dit rien, mais cela lui fit un mal affreux : l'effet d'une profanation, d'un sacrilège, d'une offense, aussi, à la mémoire de son frère qui, à ses yeux, nimbait ce beau front d'une auréole le rendant inaccessible. Et, secrètement, dans l'injustice d'une sensation qui ne se raisonne pas, il en voulut un peu à Eliane de déchoir, par la passion qu'elle avait inspirée — et que, maintenant, les yeux ouverts, il ne mettait plus en doute, — du piédestal, du trône, presque, qu'il lui avait élevé dans sa pensée.

Au bout de quelques jours, la poste apporta à Eliane une longue enveloppe cachetée, où elle reconnut l'écriture de M. Chasselot.

— Tiens, fit-elle, je l'ai vu hier, que peut-il avoir à me dire ?

Sa surprise s'accrut devant les nombreuses pages de la lettre, et devint intense à la lecture des premières lignes.

Jacques, enfin, lui ouvrait son cœur : depuis

toujours, il l'aimait; jusqu'à la mort de son mari, non seulement il avait imposé silence à son amour, mais encore, il s'était refusé à en reconnaître la vraie nature. Le jour qui l'avait faite libre, un espoir avait surgi en lui, et éclairé d'une lumière de vérité ce sentiment qui, dans son être intime, primait tous les autres. Jusqu'à présent, il en avait gardé le secret, n'osant le dévoiler à celle qui en était l'objet: aujourd'hui, il apprenait que d'autres compétitions allaient surgir autour du bonheur qui était le but unique de sa vie. Alors il avait tenu à ce que Eliane connût son tendre et respectueux amour. Certes, il ne voulait pas la presser, écarter de son front les crêpes de veuve, avant qu'eût sonné l'heure où elle avait résolu de les quitter... Il était à elle, pour toujours, quoi qu'il arrivât et il ne lui demandait que de disposer de lui, lorsqu'elle le jugerait bon.

Il ajoutait qu'il ne croyait point offenser la mémoire d'un ami en offrant, à celle qu'il avait laissée si isolée, la protection et la tendresse d'un cœur dévoué.

— Mon Dieu! fit Eliane achevant cette lettre, et moi qui espérais!... Comme je me suis trompée!

Son rêve évanoui mouilla d'une larme furtive

ses beaux yeux bleus. A elle, elle ne songea point, sinon pour s'étonner qu'on pût encore l'aimer. Elle s'était mise, par la pensée, à l'écart de ce monde, elle ne se sentait plus jeune, avait oublié sa beauté. La mort du bien-aimé l'avait couchée dans une tombe morale, et elle s'étonnait qu'on vînt l'y chercher, elle qui avait fait abstraction de son moi intime et ne vivait plus pour elle-même, mais seulement pour ceux qu'elle aimait.

Sans une hésitation, elle se dirigea vers sa table et d'une main ferme écrivit :

« Mon ami, votre affection m'a toujours été douce, pourquoi me causer le chagrin de lui donner la seule forme dans laquelle je ne puisse l'autoriser ni vous la rendre ?... Je vous en prie, revenez d'une illusion et d'une erreur. Je ne suis plus de ce monde, l'espoir seul m'y soutient de la réunion promise, un jour, là-haut, avec mon unique amour. La vie est finie pour moi, elle s'ouvre pour vous. N'en fermez pas la porte à cause d'une chimère. Prenez le bonheur qui, tôt ou tard, s'offrira à vous, et faites en sorte que je puisse encore, sans arrière-pensée ni scrupule, avoir la joie de vous appeler mon ami. »

Eliane cacheta sa lettre et sonna sa femme de chambre.

Le facteur était passé.

— Ce sera pour demain, fit-elle.

Elle se remit à ses occupations ordinaires et, dans l'après-midi, elle sortit pour aller, au village, voir ses pauvres.

Madame de Julianne arriva presque aussitôt son départ. Confidente de M. de Chasselot, elle venait à la rescousse, après la lettre, et pour connaître, aussi, l'impression qu'elle avait causée. Sachant que le duc était là, elle entra, et ne lui cacha pas sa déconvenue de ne point trouver Eliane. Puis, toujours étourdie et pénétrée, en plus, de son sujet, elle ajouta :

— Alors elle fait des courses de charité ; elle est peut-être allée aussi sur la tombe de son mari. Quel air avait-elle ?

— Mais, son air de tous les jours, fit M. de Crussec intrigué ; pourquoi ?

— C'est que ..

Et, après une hésitation, l'écervelée continua :

— Il faudra bien que vous le sachiez un jour, autant vous le dire de suite : Eliane a reçu, ce matin, une demande en mariage.

— De M. de Chasselot ? interrogea le duc, qui

avait pâli, mais dont pas un muscle de l'impassible visage ne remuait :

— Oui, comment avez-vous pu deviner ?

Sans répondre, M. de Crussec reprit, sévère :

— C'est bien tôt.

— Oh ! il n'est pas pressé, seulement il a su que le colonel de Rosier devait rechercher Eliane, alors, vous comprenez, il a voulu se mettre sur les rangs.

— C'est trop juste, fit le duc ironique.

— Eliane ne vous a rien dit ?

— Rien, absolument, et je ne puis vous renseigner sur ses intentions, car je les ignore.

Puis, délibérément, le duc changea de sujet.

Lorsque Eliane revint, il ne lui dit rien, mais le soir, contre son habitude, il remonta de bonne heure chez lui, où l'on eût pu l'entendre marcher jusque fort avant dans la nuit.

Une profonde tristesse le hantait : il allait donc la perdre, celle qui, en quelques mois, était devenue sa fille chérie. Il allait voir occuper, dans ce jeune cœur et cette jeune vie, la place de son fils, de son Edilbert, auquel lui, avait fait, en son âme, un tombeau éternel. Qu'est-ce que la durée des amours et des serments de ce monde ? Quelles larmes ne sont

vite séchées par l'oubli, et de quelle fragilité sont les sentiments humains?

Car, avec ce pessimisme des gens qui ont beaucoup souffert, le duc ne doutait pas de la réponse d'Eliane, et son observation personnelle, la lui ayant montrée si amicale avec M. de Chasselot, corroborait ses craintes. Sans doute, elle attendrait encore un peu, elle avait trop le sentiment des convenances pour ne pas le faire, mais elle donnerait, dès aujourd'hui, l'espérance, que, seule, on sollicitait. Peut-être lui cacherait-elle la résolution qui devait la séparer pour toujours de la famille de Crussec, et il lui semblait qu'il ne pourrait la revoir, la supporter sous son toit, sachant ce secret entre eux. Il lui prenait alors, à son endroit, une sorte de colère. Ce mari qu'elle avait épousé envers et contre tous, et que,—on ne pouvait le nier,—elle avait passionnément aimé, si tôt l'oublier? Que sont donc ces faibles cœurs de femme, qui ne savent pas supporter la douleur? A qui il faut le bonheur, à tout prix, se disait le duc, et qui lui sacrifient la fidélité de leurs sentiments et de leurs promesses.

Un retour sur lui-même le ramenait vingt-cinq ans en arrière alors que, lui aussi, avait perdu la compagne qu'il adorait, et à la mé-

moire de laquelle, noblement, sans une défaillance,—bien qu'à lui, comme à tant d'autres, la vie ait pu offrir le mirage d'un recommencement, — il avait su rester strictement fidèle.

Ce qu'il avait fait, d'autres ne pouvaient-ils le faire aussi? Si cette jeune femme avait cherché une position, après la quasi misère à laquelle, par fierté, elle s'était condamnée, elle eût eu une excuse; mais ne lui avait-il pas ouvert sa maison, puis ses bras et son cœur?... Après lui, Hervé ne serait-il pas là pour veiller sur elle? Elle n'était plus une isolée..... Alors?.....

Alors elle voulait retrouver les joies passées d'une légitime tendresse, d'une douce intimité.....

Le lendemain matin, comme étouffé par le poids des pensées intimes qui le torturaient, il s'en ouvrit brièvement à Hervé.

— Tu sais, lui dit-il, je ne m'étais pas trompé, M. de Chasselot demande Eliane en mariage.

— Déjà! fit Hervé, fronçant le sourcil, et qu'a-t-elle répondu?

— Je ne sais, répondit le duc.

Ils n'ajoutèrent rien, et ni l'un ni l'autre ne parla à Eliane de *cette chose*; mais leur préoccupation resta visible.

A la fin de l'après-midi, Hervé partit dîner chez un de leurs voisins, et M. de Crussec sortit en voiture.

Il était environ quatre heures : une brise assez forte, venant de la mer, atténuait la température ; le train rapide des chevaux en décuplait l'intensité. Ce vent frais au visage, après une nuit presque d'insomnie, fit du bien au duc. Il sentit, sous son influence, ses idées se dégager plus lucides et plus nettes de la sorte de brume qui les enveloppait, et leur donnait la puissance ténébreuse d'une obsession de cauchemar. Il put alors penser aux secondes noces d'Eliane plus sainement et plus justement que la veille.

— C'est bien tentant, à son âge, pensa-t-il, de retrouver la douceur d'une affection partagée ! il faut tant de courage pour vivre seul toute une longue vie !... Mais comment ne me parle-t-elle pas de ses projets ? sans doute, il lui en coûte de me les apprendre, elle redoute peut-être mes reproches, et de se montrer, envers moi, ingrate et cruelle... Cette crainte, qui lui ferme la bouche aujourd'hui, peut aussi influencer sa conduite, lui faire ajourner l'exécution d'une promesse, d'une décision formellement prise, pourtant ?.....

Qu'Eliane retardât son convol uniquement parce qu'elle craignait sa désapprobation et sa peine, attendant d'elle-même le courage de braver l'une et l'autre ou bien, du temps, quelque circonstance qui vînt l'en affranchir, cela, il ne pouvait le souffrir. A la pensée qu'on se cachait de lui et, surtout, qu'on le ménageait, son orgueil se cabra. Tant qu'Eliane était restée près de lui de son plein gré, sans la réticence secrète de la moindre contrainte, il en avait été heureux ; mais que, désormais, elle n'y fût retenue que par un sacrifice fait au devoir ou à la pitié, cela suffisait pour que sa présence lui devînt odieuse.

— Je lui rendrai sa liberté, qu'elle croit avoir perdue, murmura-t-il, je veux qu'aucune obligation ne l'enchaîne ; dès ce soir je la délierai de toutes celles qu'elle s'imagine avoir envers moi.

Presque toute la soirée se passa sans que le duc eût la force de le faire ; il était, avec Eliane, sur la terrasse, étendu en son grand fauteuil d'osier, causant peu et suivant du regard, dans la nuit très claire, les nuages capricieux de la fumée de son cigare.

— Mon père, dit la jeune femme tout à coup, l'air fraîchit beaucoup, si nous rentrions ?

Le duc se leva pour la suivre et, mélancoliquement, songea :

— Qui aura désormais pour moi ces soins délicats ?

Revenu dans le salon, la pendule sonnait dix heures, moment habituel où l'on se séparait... Il fallait pourtant qu'il parlât !...

— Eliane, fit-il s'asseyant, j'ai à vous dire quelque chose qui me coûte, mais dont je dois pourtant vous entretenir ; une indiscrétion de madame de Julianne m'a appris que M. de Chasselot vous demandait en mariage.

— C'est vrai, mon père, fit Eliane, très calme.

— Je ne sais quelle sera votre décision, je ne veux pas l'influencer ; à vous de la prendre en toute liberté de conscience ; mais je ne veux pas non plus qu'elle soit entravée par les devoirs que vous pouvez vous croire envers moi. Certes, votre présence m'est douce, votre affection m'est chère, mais je ne dois pas entrer en ligne de compte quand il s'agit de votre avenir. Il ne faudrait pas sacrifier à une tête blanchie, aux portes de la tombe, peut-être, les espérances d'une jeune vie. Sachez-le donc bien, Eliane : vous êtes libre, absolument libre et pouvez, sans crainte d'être envers moi ingrate ou parjure, disposer de vous-même.

La jeune femme écoutait, saisie :

— Quoi, fit-elle enfin, les yeux pleins de larmes, vous avez pu penser, un instant, un seul, que j'accepterais ?

Le duc comprit ce qu'il y avait, dans ce reproche, de fidélité, d'amour, de renoncement absolu et, très ému lui-même :

— J'ai craint de vous perdre, ma fille, fit-il en lui tendant la main.

Hervé rentrait à ce même moment.

— Eh bien, lui dit son père, presque joyeusement, lui montrant Eliane, elle refuse...

— Parbleu ! fit le jeune homme épanoui, je le savais bien !

Et Eliane, touchée de cette belle confiance, qui l'honorait :

— Merci ! répondit-elle.

XII

La vie accoutumée reprit à Kervelez plus unie, plus intime que jamais. La proposition de Jacques de Chasselot avait été une pierre de touche qui avait permis à toute la famille de Crussec de se connaître mieux et de s'apprécier définitivement. Le jeune officier avait quitté Meurtrix, et madame de Julianne, ayant parlé à Eliane de sa décision, celle-ci lui avait répondu si nettement que son parti était irrévocable, qu'elle n'avait plus osé y revenir et, dans son zèle amical, avait même fait prévenir le colonel de Rosier que toute tentative serait inutile, que madame de Crussec ne se remarierait pas.

La paix semblait donc être revenue pour Eliane... Mais il était écrit qu'il ne lui serait pas encore permis d'en jouir.

Un matin, elle était au salon avec son beau-père et Hervé, lorsqu'on lui apporta un télégramme. Elle devint toute pâle.

— Ma sœur ! fit-elle.

Elle le décacheta promptement et l'ayant parcouru, s'affaissa sur un fauteuil, défaillante. Hervé ramassa la dépêche qui avait glissé à terre et lut à haute voix.

« Tante mourante, apoplexie, arrive ».

C'était signé : « CLAIRE ».

Eliane, avec sa force de volonté habituelle, était revenue à elle, les larmes ruisselaient sur ses joues, mais elle était calme.

— Mon père, dit-elle, je vais partir de suite, si vous voulez bien qu'on me conduise à la gare.

— Assurément, fit le duc, le premier train est à... ? Vite, Hervé, regarde.

Il n'y avait plus qu'une petite heure et cinq kilomètres à faire.

— Pressez-vous, dit Hervé, il faut être prête dans vingt-cinq minutes.

— Je le serai, répondit Eliane.

— Ma fille, dit le duc affectueux, vous laisserons-nous vous en aller seule, comme cela ?

— Oui, mon père, fit la jeune femme résolue,

merci, c'est mieux ainsi. J'ai passé des moments plus cruels encore, et j'y ai bien résisté. Tout ce que je demande, c'est de revoir ma pauvre tante, ajouta-t-elle, éclatant en sanglots et sortant de l'appartement.

Son beau-frère la conduisit à la gare, l'installa en wagon...

Quelques heures plus tard elle sonnait à la petite maison d'Auteuil. Dès qu'on lui ouvrit, elle aperçut, dans l'ombre de l'étroit corridor, une grande forme svelte, c'était Claire, qui tomba dans ses bras en pleurant.

— C'est fini, dit-elle.

— Oh ! ma pauvre petite ! et tu étais seule !...

— Ça, ce n'est rien, reprit la vaillante enfant, mais si j'avais pu la sauver !...

Alors recommencèrent, pour Eliane, ces jours cruels que, pour la troisième fois, elle traversait : les douloureuses veillées auprès d'un mort chéri, les importantes affaires à régler, la cérémonie funèbre avec toute son angoisse, son horreur.....

Elle n'avait pas averti son beau-père de sa date ; le lendemain, elle avait jeté un mot à la poste, pour le prévenir que le malheur qu'elle redoutait était accompli. Il lui avait répondu

télégraphiquement, demandant le jour du service; elle ne voulut pas le lui faire connaître. Elle savait qu'il serait venu, avec Hervé, pour elle; mais elle se rappelait son éloignement, sa haine d'autrefois pour tous les siens; elle eut la délicatesse suprême de ne pas lui imposer la souffrance d'amour-propre d'y être, en public, mêlé. Elle suivit donc, avec sa sœur, le cercueil de la pauvre femme, accompagnée de quelques parents d'un degré si éloigné qu'elles ne les connaissaient ni l'une ni l'autre. Quelques amis fidèles de leur digne tante, quelques compagnes de Claire se joignirent à elles, et un prêtre les escorta, leur parlant de résignation et de courage.

Du reste, peu importait à Eliane : pour elle, le décor, le « qu'en dira-t-on », la galerie, n'existait pas. Elle était toute à sa douleur, que traversait, comme un glaive, un cuisant souci :

— Qu'allait-elle faire ?...

Dans le bref délai fixé, le testament avait été ouvert, madame Blavet léguait à ses nièces tout ce qu'elle possédait. Le lendemain du service, le notaire, qui leur avait déjà été si dévoué, vint causer avec Eliane, et elle sut que cette succession atteignait près de soixante mille francs.

— Et quinze qui lui restent, pensa-t-elle tout haut, devant sa sœur, elle a de quoi vivre.

— Eliane, fit alors la jeune fille épouvantée, tu vas me laisser seule, retourner là-bas, me remettre au couvent, peut-être ?... Oh ! je t'en supplie, ne m'abandonne pas !...

— Sois tranquille, fit la jeune femme les yeux pleins de larmes, à la pensée de ce que cette promesse allait lui coûter, je ne te quitterai plus.

Le soir même, elle écrivait au duc la lettre suivante :

« Mon cher père,

» J'ai le cœur brisé en prenant la plume... Vous savez combien je vous suis reconnaissante de m'avoir appelée près de vous, vous savez aussi, puisque c'est votre main attentive qui me l'a préparé, que j'y ai rencontré le seul bonheur possible pour moi ici-bas, et vous ne doutez point, je veux le croire, du profond attachement que je vous ai voué. J'espérais être entrée sous votre toit pour ne plus le quitter, à moins que votre volonté ne vînt m'en éloigner, et avoir assurées cette paix et cette douceur que je trouve à vos côtés. Dieu en a décidé autrement ! La mort de ma bonne tante m'impose de nou-

veaux devoirs que, vivante, elle eût remplis à ma place. Ma sœur a dix-huit ans, elle devait sortir de pension dans quelques jours, je ne puis l'abandonner. Remettrais-je au couvent cette enfant, que n'y attirent ni ses goûts ni ses désirs ? Priverais-je cette innocence de l'expansion due à son âge, et moi, sa seule parente désormais, lui refuserais-je cette part de bonheur que réclame sa jeunesse et qu'elle trouvera, j'espère, dans mon affection et la vie auprès de moi ? En un mot, mon père, ne me dois-je point à ma sœur, avant tout ?

» Je suis sûre que, si je vous consultais, vous l'honneur, la justice et la générosité mêmes, me répondriez que c'est là mon devoir. C'est pourquoi lorsque, dans quelques jours, je retournerai à Kervelez, ce sera, mon père, pour vous dire adieu... Pas un adieu éternel, je vous supplie de me garder, dans votre cœur et à votre foyer, la place que je souffre tant de quitter ! J'espère la reprendre un jour, quand, avec l'aide de Dieu, j'aurai trouvé à marier Claire. En attendant, plusieurs fois par an, si vous le permettez, je rendrai, pour quelques jours, ma petite sœur à ses excellentes maîtresses, et j'irai retrouver, sous votre toit, la chère vie dont la privation me sera si pénible.

» Dites-moi, je vous prie, mon père, bien vite, car j'ai l'âme angoissée, que vous ne m'accusez pas, que vous me comprenez, m'approuvez et ne me retirez pas votre affection.

» Votre fille respectueuse.

» ELIANE ».

Lorsque le duc reçut cette lettre, une peine profonde se répandit sur ses traits. Cette fois, Eliane était bien perdue pour lui. Il ne la blâmait pas ; sa décision, il l'avait prévue et la redoutait, mais en attendait tous les jours l'expression. Elle ne le surprit donc point, si elle l'attrista jusqu'aux fibres les plus intimes de son être. Elle avait raison, la jeune femme, si elle l'eût consulté, il lui eût répondu, car il ne transigeait point avec sa conscience : « Oui, c'est bien là votre devoir ». Lui, pouvait se passer d'elle, mais cette enfant, sa sœur, non. Tout en rendant justice à Eliane, l'amertume que les déceptions et les épreuves de la vie avaient amassée en lui monta à ses lèvres.

Quel malheureux destin le poursuivait et enlevait ainsi, l'un après l'autre, à sa tendresse, tous ceux auxquels il s'attachait ! D'abord la

mort lui prenait une épouse passionnément aimée. Il se donnait alors tout entier à ses enfants. D'eux, Edilbert, l'aîné, avait peut-être sa prédilection, il était glorieux de cet enfant, qui unissait à la douceur et à l'affectuosité de sa mère, sa virilité à lui, sa résolution, sa fierté et son courage. Une inclination du jeune homme le séparait de lui, et le choc de leurs deux volontés, pareilles, entraînait une rébellion coupable qui privait M. de Crussec du fils préféré, jusqu'à ce que la tombe vînt le lui ravir tout à fait.

Après lui, et en souvenir de lui, il s'attachait à sa femme, d'autant plus fort qu'il avait désappris la douceur des affections féminines. Après l'avoir méconnue, il avait trouvé en elle toutes les qualités, tous les charmes, tous les mérites qu'il pouvait désirer dans une bru, il bénissait la mémoire de son fils, qui la lui avait donnée telle, et, fermant les yeux sur les surprises possibles de l'avenir, s'endormait dans la sécurité paisible d'avoir, désormais, auprès de lui et, pour toujours, sans doute, une fille chérie.

Et voilà qu'une catastrophe inattendue venait encore l'éloigner de lui !...

En vain la nature humaine, dans l'essence même de laquelle est un irrésistible besoin de

se raccrocher, au milieu des périls, à toutes les planches de salut, lui murmurait-elle les espoirs que lui donnaient Eliane, il les repoussait, n'en voulait pas.

— Oui, disait-il avec cette ironie suprême qui jaillissait comme un venin de toutes ses blessures, je la reverrai : huit jours par an, en deux fois ! Elle reviendra après le mariage de sa sœur !... Mais elle ne pourra pas marier cette fille sans fortune, d'un père sans honneur, et la voilà liée à elle pour son existence ! Ou bien, si un jour, par miracle, elle trouve quelque honnête homme à qui la confier, il sera bien temps pour moi !... je ne serai sans doute plus alors.

» Ah ! concluait-il, pourquoi aimer qui que ce soit au monde, pourquoi s'attacher, se donner, sinon pour souffrir ?... Pourquoi ce besoin d'affection auquel on cède malgré tout ? Une expérience cruelle n'en a pas préservé mes cheveux blancs, je la paie aujourd'hui : J'aurais dû ne jamais voir Eliane ; j'avais Hervé, c'était assez.

Bien entendu, le duc, aussi indifférent en apparence que, sous sa hautaine dignité, il était sensible, ne laissait rien voir des sentiments qui l'agitaient ; il dit seulement à son fils :

— J'ai reçu une lettre d'Eliane, elle nous quitte et va vivre avec sa sœur, que la mort de madame Blavet isole absolument.

— Ah ! fit Hervé, tout attristé, c'est bien dommage, elle est si bonne, si charmante, la vie avec elle nous était si agréable !

— Oui, répondit le duc d'un air dégagé, comme toi je regrette ce qui arrive, mais, que veux-tu, c'était prévu, il fallait nous y attendre, aujourd'hui il faut nous y résigner.

— A moins que... hasarda Hervé.

Mais il n'osa achever et son père n'osa pas davantage l'interroger, cet « à moins que » lui avait déjà traversé l'esprit, et il l'avait repoussé comme une tentation malsaine.

A moins que !...

Kervelez était si grand ! Quelle place y aurait tenu cette enfant, la sœur d'Eliane ? Elle ne pouvait manquer de partager ses sentiments ; comme elle, elle serait discrète, réservée, modeste. Quel embarras causerait cette orpheline sans ressource à laquelle on offrirait un asile ? Puis, la haute sauvegarde de la famille de Crussec, sous laquelle, en quelque sorte, elle serait placée, relèverait, aux yeux du monde, son honorabilité. Eliane, sur sa pension, excédant de beaucoup ses besoins, pourrait, en quelques

années, lui économiser un modeste avoir qui, joint à l'héritage de sa tante,—dont le duc ignorait encore la valeur, — lui constituerait une petite dot. Et alors il serait permis de songer à lui faire épouser quelque brave garçon sans ambition. Certes, ce serait là une bonne action !...

Et surtout, surtout, elle ramènerait à Kervelez, pour toujours, la chère créature qui avait su y rendre sa présence indispensable !...

Le duc se révoltait contre ces suggestions de son affection pour Eliane et, afin de les mieux vaincre, il les raillait.

— Kervelez, asile des Brideux ruinés !

Non seulement madame de Crussec lui manquait dans l'ordre des choses morales, mais dans celui des choses matérielles, son absence était un désastre.

Le duc avait reçu quelques amis, et le déjeuner lui avait paru absolument manqué, en comparaison de ceux qu'ordonnait Eliane.

Sans cesse surgissaient des difficultés entre les domestiques, qui n'étaient plus suffisamment dirigés ; le service s'en ressentait, cela mettait M. de Crussec d'une humeur massacrante. Celle d'Hervé n'était pas meilleure : il se plaignait de la négligence de la lingère, des menus du chef, de l'insuffisance de la femme de charge, bien

affairée pourtant ! Et dans le grand vestibule, jusqu'aux beaux palmiers, négligés, penchaient leur tête comme pour pleurer l'absence d'Eliane.

Lorsqu'une difficulté de ménage le venait ennuyer, le duc était plus tenté encore de rappeler Eliane et sa sœur.

— Si elle était là ! pensait-il.

Puis il se voyait plus vieux, Hervé marié et parti (devant habiter une terre qui lui venait de sa mère), et lui la proie de domestiques qui l'ennuieraient, le fatigueraient, le grugeraient, sans avoir soin de lui.

Toutes ces hésitations lui avaient fait suspendre trois ou quatre jours sa réponse à Eliane.

Bientôt il en eut honte. Vieillissait-il tellement que sa volonté s'anéantît, qu'il ne sût plus faire tête à l'orage et au malheur ?... Son existence était-elle inféodée à celle de cette jeune femme, et la tâche d'hospitaliser tous les Brideux lui était-elle imposée ?

Cette rebellion contre ses intimes et secrètes tendances lui mit la plume aux doigts. Sa lettre fut brève :

« Ma chère Eliane,

» Votre résolution me peine beaucoup, pourtant je m'y attendais. Je ne puis vous désap-

prouver, il faut aller d'abord vers ceux à qui nous sommes indispensables. Ne craignez rien, vous resterez ma chère fille, et lorsqu'il vous sera possible de venir à Kervelez, vous y apporterez toujours la joie à votre père affectionné. »

Après cette lettre, le duc se sentit l'esprit satisfait, il était content de lui. Mais, deux jours plus tard, la tentation revint, plus puissante. Hervé était allé dîner dans le voisinage, et, s'asseyant seul à sa table déserte, M. de Crussec eut un serrement de cœur qui ramena le souvenir d'Eliane.

Oh ! la charmeuse, la douce charmeuse qui ignorait son propre pouvoir et que, même un père, ne pouvait oublier ! Et le duc évoqua par la pensée cette jolie tête blonde, aux lignes si pures, à l'expression angélique, et cette voix claire, au timbre charmant, qui était d'autant mieux une musique pour l'oreille, qu'elle ne prêtait jamais son accent qu'à des choses obligeantes ou agréables.

— Je m'ennuie, convint enfin M. de Crussec, je m'ennuie de cette enfant, je souffre de son absence.

Et au bout d'un instant il ajouta :

— Pourquoi souffrir?... il ne tient qu'à moi de la revoir, n'est-ce pas assez que de porter les douleurs contre lesquelles on est impuissant?

Il résista quinze jours encore et, un matin, Eliane déjeunait avec sa sœur, maintenant sortie de pension, dans la petite maison d'Auteuil, lorsqu'on lui remit la lettre suivante :

« Ma chère fille,

» J'ai réfléchi, un peu longuement, peut-être ; votre éloignement me coûte ; si, à vous aussi, il pèse, pourquoi rester séparés? Je vous offre de revenir prendre votre place à Kervelez, et d'y amener votre sœur. Elle partagera notre vie de famille et sera traitée comme doit l'être celle qui vous est si chère...»

Eliane eut un cri de joie sincère : ses deux devoirs réunis, lui permettant de les accomplir l'un et l'autre! Son retour près de ce vieillard qu'elle avait appris à deviner, plutôt qu'à connaître, et qu'elle aimait profondément! La sécurité de sa vie retrouvée !..... car elle l'avait perdue : si jeune, dans l'existence, ayant à soutenir une autre enfant, elle vacillait, sans le secours moral, le soutien maternel, que lui avait été sa tante, et commençait à connaître toutes

les difficultés qu'amènent réunis : l'isolement, la jeunesse, et la beauté.

Elle télégraphia à son beau-père.

« Que vous êtes bon ! Du fond de l'âme, merci, j'accepte. »

XIII

Quinze jours plus tard, temps qui avait été strictement nécessaire à Eliane pour mettre ordre à toutes ses affaires, elle arrivait à Kervelez, accompagnée de sa sœur, par le dernier train du soir.

Il était dix heures passées, le duc les attendait au salon, avec Hervé. Ils virent, derrière madame de Crussec, une personne à peu près de sa taille, plus svelte qu'elle encore et, comme elle, vêtue de noir et voilée de crêpe... Ils aperçurent, sous le sombre tissu, une mèche blonde qui s'échappait, et ce fut tout ce qu'ils distinguèrent de Claire Brideux.

Le duc embrassa Eliane, puis, s'adressant à la jeune fille :

— Soyez la bienvenue, mademoiselle, nous aimons beaucoup votre sœur, cela vous assure de l'accueil que vous trouverez ici.

— Je vous en remercie, monsieur, — répondit, sans embarras, mais non sans émotion, une voix claire absolument du même timbre que celle de madame de Crussec, — et je vous remercie, surtout, de n'avoir séparé ma sœur ni de vous ni de moi.

Ces quelques mots échangés, les voyageuses montèrent dans leur appartement ; le duc avait dévolu à mademoiselle Brideux une chambre touchant à celle de la marquise, et y communiquant.

Ce fut seulement le lendemain matin que MM. de Crussec firent la connaissance de Claire. Lorsqu'elle entra, après sa sœur, dans le salon, un peu avant le déjeuner, le duc, aussi bien qu'Hervé, eut un mouvement de surprise profonde.

Claire était de la grandeur d'Eliane, elle avait son teint merveilleux, ses beaux yeux bleus, tendres et profonds, ses abondants cheveux blonds, ses traits fins et réguliers, ses petites dents blanches, si bien rangées dans la bouche étroite et, sur son front, la même dignité, la même distinction, la même pureté frappantes. Comme elle vêtue de noir, elle lui était aussi semblable que possible et il était rare de voir une telle ressemblance. Un peu plus mince,

pourtant, dans sa taille bien prise, mais dont le buste n'avait pas atteint tout son développement, Claire était absolument Eliane, mais Eliane dix ans plus jeune, Eliane avant d'avoir souffert, avant d'avoir pleuré, dans le premier épanouissement de sa souveraine beauté.

Le duc, ébloui, ne put retenir son premier cri :

— Comme elle vous ressemble, ma fille !

— Oui, fit celle-ci doucement, on le trouve généralement ainsi, et, à moi, elle me rappelle ma jeunesse...

— Mademoiselle, dit le duc à Claire, vous êtes, physiquement, le vrai portrait de votre sœur ; le meilleur souhait que je puisse vous faire est de lui être, moralement, non moins pareille.

— Je n'y parviendrai sans doute jamais, monsieur, répondit très simplement la jeune fille, mais ce ne sera point de ma faute, car tous mes efforts tendent vers ce but.

Cette réponse plut au duc : la « petite Brideux », très réservée, mais ni sotte ni embarrassée, gagnait déjà sa cause. Il continua à l'observer et remarqua volontiers qu'elle était tout aussi bien élevée que sa sœur. Il prit plaisir à l'interroger : elle rougissait à chaque question, et regardait

Eliane comme pour prendre le mot d'ordre dans ses yeux, mais répondait avec une parfaite convenance.

— Quelles étaient vos amies préférées, là-bas, au couvent ? lui demanda M. de Crussec.

— Celle que j'aimais le plus était Simone de Château-Lussieu.

— Des Château-Lussieu, de l'Oise ? fit le duc, un peu étonné.

— Je le crois, dit Eliane, ils ont une terre près de Compiègne, n'est-ce pas, Claire ?

— Oui, répondit la jeune fille, tu le sais bien, j'avais dû y aller l'année... l'année de ton deuil.

— Vous étiez si liée avec cette jeune personne qu'elle vous attirait ainsi ?

— Oh oui ! fit Claire ingénument, madame de Château-Lussieu est tellement bonne pour moi ! Elle disputait toujours à ma tante mes jours de sortie et, une fois sur deux, j'allais dîner chez elle avec Simone ; on nous reconduisait ensemble.

— L'autre fois vous passiez la soirée à Auteuil ?

— Non, j'allais chez mon autre amie, Marthe de Poisins.

Et pour la faire connaître, Claire ajouta :

— C'est la cousine de M. de Chasselot, qui était l'ami d'Edilbert.

Eliane sourit et, à son tour, se colora un peu.

— Et c'est là tout, fit encore le duc, que ce dialogue amusait, — en dehors de ces demoiselles, pas d'intimes?

— Oh! si, dit Claire, bien d'autres: Mauricette de Sidoine, Jeanne de Ramur, Aliette de Paras...

— La fille de la princesse? interrompi M. de Crussec.

— Oui, monsieur, j'ai passé chez elle une partie de mes vacances de Pâques et il était convenu que si... si nous étions restées à Auteuil, poursuivit Claire rougissant davantage, lorsque Eliane serait revenue ici, j'aurais été à tour de rôle chez l'une, puis l'autre de mes amies.

Ainsi ces familles, qui étaient presque toutes connues du duc, et des premières parmi la noblesse française, n'eussent pas hésité à accueillir l'enfant qu'il eût, lui, repoussée? Cette sanction donnée à sa conduite actuelle lui fi plaisir. Néanmoins, il resta un peu surpris de la liaison de Claire avec toutes ces jeunes filles, d'une position si différente de la sienne, et qui la recherchaient avec tant d'empressement.

— Ce sont des ensorceleuses, ces petites Brideux, pensa-t-il.

Et un bon sourire écarta sa grande moustache blanche.

La favorable impression que, du premier moment, Claire avait produite sur M. de Crussec, ne fit que s'accentuer. En disant qu'elle s'efforçait d'imiter Eliane, la jeune fille avait été absolument sincère : elle adorait sa sœur, reconnaissait tous ses mérites et, les exaltant même, dans l'ardeur de sa tendresse, elle en avait fait le type de la perfection féminine. Cherchant à s'en rapprocher, elle était, sous la main intelligente de madame de Crussec, une pâte molle que celle-ci pouvait pétrir à sa guise ; et par ses conseils et ses exemples, elle travaillait à en faire une femme accomplie.

Claire avait dans le cœur, dans l'âme, le germe de toutes les qualités de sa sœur. Eliane, les voyant chaque jour éclore, aidait à leur développement et, sans précisément s'en rendre compte, faisait la jeune fille de plus en plus semblable à elle-même.

Comme telle, elle ne pouvait manquer de plaire au duc. Ce qu'il appréciait beaucoup en elle, c'était la manifestation de ce tact délicat qu'Eliane possédait au suprême degré. Vivant

sous son toit, Claire avait appris de sa sœur à ne pas s'imposer à lui :

Après le déjeuner, parfois, elle restait un peu au salon, avec madame de Crussec, parfois, toute seule, elle remontait.

Le duc, par bienséance, avait cru d'abord devoir la retenir :

— Vous nous quittez, mon enfant?

Elle, regardant sa sœur :

— J'ai une version allemande à finir, disait-elle souriant.

Car Eliane avait tenu à ce que Claire, pour occuper ses nombreux loisirs, continuât au moins l'étude des langues étrangères et des arts d'agrément. Elle promettait, du reste, d'avoir, en peinture, un talent égal à celui de madame de Crussec.

Lorsque le duc et Hervé sortaient en voiture ils avaient coutume de demander Eliane. La première fois, M. de Crussec invita Claire à les accompagner ; sur l'avis de sa sœur, elle accepta, mais la seconde fois elle refusa, et Eliane y fut seule.

Cette discrétion était particulièrement agréable au duc, et Claire fit si vite des progrès dans sa faveur que, lorsque Eliane, retenue, ne pouvait sortir avec lui, à plusieurs reprises il désira emmener la jeune fille toute seule.

Au fur et à mesure qu'elle se sentait mieux appréciée, Claire, plus en confiance, se révélait sous son vrai jour : elle était enfant à l'excès ; avec sa sœur, le charme était entré à Kervelez, mais, avec elle, c'était la gaîté, la vraie et franche gaîté. Eliane lui avait bien recommandé d'être sérieuse, c'était plus fort qu'elle parfois ; la moindre des choses, un oiseau, un chien, un incident banal la faisait éclater en des fusées de rire argentin qui réveillaient les vieux échos de Kervelez déshabitués de pareille chose.

Fait étrange, cela n'offensait pas l'austère M. de Crussec. Quand Eliane, avec son autorité d'aînée, imposait silence à sa sœur, il la reprenait :

— Laissez-la donc, laissez-la rire. Hélas ! on a si peu de temps pour le faire, en ce monde !

Cette belle jeunesse semblait réjouir ses yeux et rafraîchir sa pensée.

Mais les expansions de Claire, souvent inconscientes, du reste, et qui échappaient à sa volonté, étaient pour la plus stricte intimité. Venait-il un visiteur, elle s'observait rigoureusement et devenait la plus sérieuse et la plus réservée des jeunes filles : Sa sœur l'avait voulu ainsi.

— Tu n'es pas chez toi ni chez moi, lui avait-elle dit, ne l'oublie pas. Ne te mets point en avant, ne t'impose jamais, et ne te fais remarquer d'aucune façon.

Claire se conformait à cette sage leçon.

Lorsqu'il avait fallu, la première fois, présenter la jeune fille aux nombreux et assidus visiteurs qui, depuis la présence de madame de Crussec, fréquentaient Kervelez, le duc avait fait un peu la grimace. Malgré lui, ce nom de Brideux lui coûtait à prononcer, mais Eliane avait tout sauvé.

— Ma sœur, avait-elle dit simplement.

On avait compris et, dans cet entourage rigoriste de province, qui ignore les tolérances parisiennes, on eût pu s'étonner, montrer quelque dédain, il n'en fut rien : par sa beauté, Claire eut tous les hommes pour elle, par sa modestie et sa grâce, toutes les femmes. Il y avait plusieurs jeunes filles, dans ce petit noyau; de suite, elles se lièrent avec elle, et leurs mères l'invitèrent à quelques après-midi. Eliane avait d'abord refusé, mais son beau-père ne l'avait pas entendu ainsi :

— Cette enfant n'a pas les mêmes raisons que vous pour vivre dans la retraite, dit-il, on la conduira rejoindre ces demoiselles.

Peu à peu, Eliane, entraînée par son rôle de mère de famille, alla la rechercher après ces journées d'intimité, passées entre jeunes filles. C'était ce que son beau-père désirait ; il invita, à son tour, les nouvelles amies de Claire à venir à Kervelez, ce fut, avant l'hiver et l'heure des départs pour la ville, une série de réunions *blanches*, comme disait le duc en riant, et ces demoiselles les multipliaient d'autant plus volontiers qu'elles avaient, pour Claire, un véritable engouement.

— Ah ! ces ensorceleuses ! murmurait parfois le duc.

Mais, secrètement, il était satisfait.

Au milieu de cette générale sympathie, le sentiment d'Hervé était tout spécial et un peu compliqué.

Dès l'abord, Claire l'avait ébloui ; non seulement il avait été séduit par sa beauté, mais, surtout, par sa ressemblance avec sa sœur. En un instant très court, mais décisif, et dont il ne pouvait effacer l'impression, elle lui avait révélé une Eliane libre, accessible aux désirs et aux espérances, une Eliane rajeunie, adorable dans sa candeur, son ignorance de la vie, l'innocence de ses dix-huit ans, une Eliane, enfin, qu'on pouvait aimer sans sacrilège.

La réflexion l'avait vite arrêté sur cette pente fatale ; l'aimer, elle, une Brideux ! Il ne le fallait pas, à tout prix. Et il résolut de couper les ailes de sa chimère, épouvanté à la seule pensée des difficultés, des malheurs, même, que, prenant un corps, elle entraînerait.

Pour lui, Claire, comme sa sœur, devait être sacrée. Son père, l'attirant sous leur toit, n'avait peut-être pas, non plus qu'Eliane, songé au danger qu'il y introduisait ; ou bien, lui, comme elle, avait eu foi en son honneur. Il ne tromperait pas leur confiance ; un éblouissement du premier instant, un rêve non consenti d'une heure n'ont pas la résistance des sentiments invincibles. Claire avait beau être jolie, Claire avait beau réunir toutes les séductions de la grâce et de l'esprit, Claire avait beau être... une Eliane, il se le jura, il n'aimerait pas Claire !

Hélas ! le temps affaiblissait chaque jour ses résolutions, car chaque jour, connaissant mieux l'exquise enfant, il découvrait en elle quelque qualité qui l'attachait davantage à elle.

Sa beauté, il était armé contre elle : le premier choc avait été violent et l'avait un instant vaincu ; il s'était relevé et, maintenant, l'effet primordial subi, il ne la craignait plus. Mais sa

douceur, la douceur d'Eliane, mais son infinie bonté, sa charité d'âme pour les pauvres, les déshérités de ce monde, les souffrants, de quelque mal qu'ils fussent atteints ; son intelligence cultivée, sérieuse ; et l'antithèse de son esprit juvénil, vif, gai, charmant !...

Contre tous ces attraits, il se sentait faible, faible, et de plus en plus envahi par le sentiment qu'il repoussait de toutes les forces de sa volonté.

Il essaya successivement diverses façons de le combattre. D'abord, il avait traité Claire avec une extrême réserve, une sorte de cérémonie affectée. Cela cadrait mal avec la simplicité excessive de la jeune fille, avec l'amicale et presque paternelle manière du duc à son endroit. Puis, cela donnait une importance inquiétante à celle que l'on traitait absolument en enfant. Hervé en revint vite à une sorte de camaraderie, qui ne lui coûtait pas, qu'autorisait l'enjouement naturel de Claire, et qui ne laissait place à aucune arrière-pensée.

Mademoiselle Brideux s'en accommodait à merveille : ses façons d'être, avec Hervé, étaient absolument convenables et naturelles. Sa sœur, arrivant à Kervelez, lui avait fait nombre de recommandations sur la tenue qu'elle devait

avoir avec celui-ci, celui-là, en telle ou telle circonstance ; à propos d'Hervé, elle ne lui avait rien dit du tout. Elle ne voulait pas, par des conseils, attirer son attention sur le jeune homme, ni lui enjoindre d'être réservée avec lui, parce que cela eût pu faire naître, dans sa jeune tête, des idées qui n'y devaient pas entrer. Elle ne voulait pas, non plus, lui imposer une ligne de conduite qu'elle eût suivie, sans doute, mais qui eût pu trahir l'effort, la leçon fraîchement apprise, et nuire à cette entente toute simple, toute cordiale, sans aucune réticence qui était, pour le bonheur de tous, nécessaire entre les jeunes gens. Eliane s'en rapporta donc à la précoce sagesse de Claire pour trouver la juste mesure, et n'eut pas à s'en repentir, car, presque de suite, elle en prit le ton.

Ce n'était pas qu'Hervé ne plût beaucoup à la jeune fille : il lui rappelait Edilbert, et son beau-frère avait été, à ses yeux, comme sa sœur l'était toujours, l'incarnation de la perfection. Puis, elle le trouvait bon, généreux, se sentait, malgré les plaisanteries qu'il se permettait quelquefois, approuvée par lui et, sans que, dans son innocence, elle pensât plus loin, cela lui semblait très doux.

Eliane, qui lui connaissait ce sentiment, ne s'en inquiétait pas : son beau-frère était fait pour attirer la sympathie, il était naturel que celle de Claire allât à lui. Quant à supposer qu'Hervé s'éprenne de sa sœur, elle n'y avait jamais songé. Le passé lui avait assez démontré ce que cela coûte d'épouser une Brideux, lui paraissait-il, pour qu'il fût d'avance guéri de tenter l'aventure. Puis, de quatorze années au moins plus âgé que Claire, sérieux, habitué aux élégances parisiennes, aux fines et exquises patriciennes qui ont le secret de toutes les séductions, il ne lui était pas venu à l'esprit que, jamais, Hervé pût faire attention à sa sœur, une enfant, par rapport à lui.

Le duc, non plus, n'avait pas senti le péril. Pour lui, Claire était une petite fille, charmante, il est vrai, mais une petite fille, une pensionnaire. Lorsqu'on avance vers le terme de la vie, la notion de la valeur des années se trouble un peu dans notre entendement. Ne voulant pas souvent se croire à la dernière période de l'existence, on prolonge celles qui précèdent, pour l'involontaire illusion d'en sentir une plus longue devant soi. A trente ans, dix-huit ans, c'est la jeunesse ; à soixante, on trouve que c'est encore l'enfance...

Telle était l'impression de M. de Crussec, il ne se serait pás imaginé qu'Hervé pût aimer cette petite, et il partageait l'absolue sécurité d'Eliane.

Pourtant, auprès d'eux, le danger, comme le serpent, dormait caché sous les fleurs.....

XIV

Lorsque l'hiver commença, tous les voisins de Kervelez, suivant l'usage, émigrèrent pour Paris ou les grandes villes de Bretagne et la solitude y redevint complète.

— Ma fille, dit un jour le duc à Eliane, tenez-vous à retourner à Paris cet hiver ?

— Moi, fit-elle, surprise. Ah ! grand Dieu non, au contraire !

— Je vais vous dire, reprit M. de Crussec, c'est qu'il m'en coûte un peu, avec la blessure que j'ai au cœur, si saignante encore, de me retrouver dans ce tourbillon parisien où, malgré moi, avec les excellents amis, les très nombreuses relations que j'ai là-bas, je serai entraîné. Ici, j'ai pu me résoudre à revoir quelques personnes, je le devais à Hervé, dont je n'ai pas le droit d'enterrer la jeunesse, mais c'était

encore dans une quasi intimité. A Paris, ce sera le monde, le vrai monde, avec ses obligations, ses réceptions, ses plaisirs, et je ne me sens pas encore le courage d'y faire figure. D'autant mieux que je ne suis pas nécessaire là-bas, Hervé peut y aller seul, comme l'année dernière. Pourtant, s'il vous en coûtait trop de passer ce second hiver à la campagne, je me ferais une légère violence et, pour vous être agréable, je partirais avec plus de résolution.

— J'aime bien mieux rester à Kervelez, répondit Eliane sincèrement ; qu'irais-je faire à Paris, moi, avec le deuil que je porte ? sinon souffrir de tous les obstacles que la vie quotidienne mettrait nécessairement à la retraite qui, désormais, m'est chère.

— Mais votre jeune sœur, cette enfant, va s'ennuyer ?

— D'abord, mon père, permettez, fit Eliane, elle ne peut être en cause : vous l'avez accueillie chez vous, elle n'a qu'à suivre et accepter votre loi avec reconnaissance, n'importe où elle la retiendra ou la conduira. Mais, puisque vous êtes assez bon pour vous préoccuper d'elle, je puis vous rassurer : Claire ne s'ennuiera pas plus, ici, cet hiver, qu'elle ne s'ennuiera jamais nulle part, avec son caractère et son goût pour le

travail et l'étude. Au printemps, je la conduirai passer quelques jours chez ses plus intimes amies et à son couvent, cela suffira grandement à son ambition.

Il fut donc décidé qu'on resterait tout l'hiver à Kervelez, à l'exception d'Hervé qui devait, comme l'année précédente, aller s'installer quelques mois à Paris, en garçon. Il projeta, du moins, de le faire ainsi, mais, tout bas, se demanda s'il en aurait le courage ; bien qu'il constatât que ce serait peut-être là le moyen sûr de guérir une passion dont il se refusait encore à reconnaître l'existence, mais dont l'aube le bouleversait déjà.

Ce moyen, il voulut en essayer de suite et, profitant des grandes chasses d'automne, fit coup sur coup quelques voyages. Il n'y prit aucun plaisir, et, presque malgré lui, dupe volontaire de prétextes oiseux, il revint plusieurs fois : changer un cheval, en entraîner un autre, quitte à repartir ensuite, sur un effort plus violent de sa volonté.

Pendant ces déplacements, Claire était un peu triste, il lui manquait quelque chose, et, à chaque repas qui, d'ordinaire, la réunissait à Hervé, une déception secrète venait l'assombrir. Elle se rendait bien compte qu'elle lui était

causée par l'absence du jeune homme, mais, logiquement, ne s'en étonnait pas ; gai, causeur, il animait tous leurs moments d'intimité : il était naturel que, sans lui, ils lui parussent mornes.

Les froids étaient arrivés, très vifs cette année-là. Hervé, que le jour de l'an avait ramené près de son père, profita de la température pour renoncer à ses chasses à courre.

— Elles ne sont plus possibles de ce temps-là, disait-il.

Et pourtant, tous les matins, il allait galoper deux ou trois heures dans la forêt voisine.

Les étangs du parc de Kervelez étaient fortement gelés.

— Vous ne patinez pas, Eliane ? demanda un jour le jeune homme.

— J'ai patiné, mon ami, répondit sa belle-sœur, comme j'ai monté à cheval... tout cela est passé pour moi !

— Je n'en vois pas bien la raison. Les exercices du corps ne sont pas de ces plaisirs qu'exclue le deuil, et ils sont toujours salutaires. J'ai très envie de patiner, pour ma part, et je serais charmé que vous me tinssiez compagnie.

— Pourquoi pas? fit le duc, intervenant,— car ilr echerchait toujours, pour sa belle-fille, les dis-

tractions compatibles avec sa triste situation, — je trouve qu'Hervé a une excellente idée, et que vous devriez vous remettre avec lui au patin, Eliane. Cela occuperait un peu ces longues journées d'hiver, vous forcerait à sortir, à vous donner du mouvement, ce qui vous ferait du bien. Avez-vous des patins, faut-il en faire venir ?

— Je dois en posséder au fond de quelque caisse, mais je ne sais si je pourrais encore me tenir dessus.

— Bah ! vous essaierez, dit Hervé, et je vous aiderai.

— Non, vraiment, reprit Eliane, ce n'est pas la peine.

— Et cette jeune fille, fit le duc, en montrant Claire, pourrait être de la partie ; je suis sûr, qu'elle, cela l'amuserait beaucoup, n'est-ce pas, mon enfant ?

Mademoiselle Brideux sourit et regarda sa sœur.

— Oh oui, cela m'amuserait, mais seulement si cela n'ennuyait pas Eliane.

— Vous n'avez point encore patiné, mademoiselle ? dit Hervé.

— Jamais, monsieur.

— Le noviciat est rude, je vous en préviens ; il faut vous attendre à quelques bonnes chutes ;

mais, lorsqu'on sait se diriger, c'est si agréable de fendre l'air glacé avec une vitesse vertigineuse, qui donne la sensation d'être porté par lui, comme si l'on avait des ailes.

— Allons, c'est convenu, dit le duc, à demain les essais ; pour le premier jour, Eliane prêtera ses patins à sa sœur, et Hervé va télégraphier à Paris pour en demander d'autres. Tu pourrais même porter ladépêche cette après-midi, mon fils, on les aurait ainsi plus vite ; avec la température, pas de délai possible, le dégel guette toujours les patineurs.

Le lendemain, par un beau soleil qui se réverbérait dans la glace unie des étangs, tout le monde était réuni auprès du plus grand. Le duc avait fait apporter des sièges et installer un brasero, auquel il se chauffait. Hervé, habile patineur s'il en fut, faisait des courses prolongées, puis se livrait à ce qu'on pourrait appeler les tours de force du métier : sauts d'obstacles, dessins et noms écrits avec la pointe du patin, etc...

— Le vôtre, Eliane, pouvez-vous lire ? celui de mademoiselle Claire, ah ! mon C n'est pas assez majuscule !

Eliane avait chaussé ses patins et essayait de se tenir en équilibre, elle fléchissait souvent, et

cela la faisait rire, d'un rire enfantin, depuis bien longtemps oublié !

Bientôt Hervé vint au-devant d'elle, lui prit la main, et ils partirent tous deux, légers, souples, élégants, dans une course gracieuse.

Les yeux de Claire, restée auprès de M. de Crussec, brillaient de désir.

— Comme cela vous tente ! fit le duc.

— Oh ! oui ! répondit-elle sincèrement.

Les promeneurs revinrent.

— Vous savez, mon père, qu'Eliane patine à ravir ? dit Hervé.

— Je le vois, répondit le duc.

— Je suis bien essoufflée, fit la jeune femme, j'ai perdu l'habitude de ce genre d'exercice.

Puis, s'asseyant et délaçant son patin :

— Allons, Claire, à ton tour, mais sois prudente.

— Hervé la soutiendra, avec lui vous pouvez être tranquille, dit le duc.

Et de fait, lorsque le jeune homme tint dans ses mains croisées les mains fines de la jeune fille, sa force étayait si bien cette faiblesse que, malgré ses faux pas et ses maladresses de débutante, Claire ne tomba point.

Elle était d'une gaucherie adorable, qui fai-

sait rire le duc et Eliane ; elle, bonne fille, sans prétention, loin de se molester de la gaîté qu'elle causait, s'y mêlait de tout cœur.

— J'y arriverai, disait-elle, vous verrez bien ! seulement il me faut quelques jours, n'est-ce pas, monsieur Hervé ?

Le lendemain, les patins étaient arrivés ; les deux sœurs se tenant par la taille, Claire prit une nouvelle leçon, et, au bout de cinq à six jours, elle courait très convenablement.

C'était même un charmant spectacle que celui de ces jeunes femmes vêtues de noir toutes deux, les jaquettes pareilles moulant leurs tailles fines, et, sur la tête, les mêmes chapeaux de feutre. Leurs cheveux blonds, toujours un peu dépeignés par la course, formaient un cadre d'or à leurs jolis visages, dont le froid avivait le coloris, et elles étaient si semblables l'une à l'autre, qu'à quelques pas on pouvait les prendre l'une pour l'autre. Le duc, de loin, s'y trompait.

— Bravo, Eliane ! criait-il, mais non, c'est Claire, quels progrès elle fait !...

Le patinage devint donc le plaisir de toutes ces belles journées claires et froides de soleil et de gelée. Hervé, ainsi rapproché de Claire, y trouvait un charme infini ; Claire elle-même

s'amusait énormément sur la glace et, excitée par l'exercice physique, par le grand air qui faisait circuler plus vite son sang jeune et riche, avait des joies d'enfant, en lesquelles elle était charmante de jeunesse et de vie. Eliane, elle, jouissait du plaisir des autres.

Un jour elle fut souffrante.

— Venez-vous à la glace tout de suite? lui dit Hervé après le déjeuner, je crains que le ciel ne se couvre de bonne heure.

— Je n'irai pas aujourd'hui, fit Eliane, j'ai un peu de rhume à soigner.

— Quel dommage ! répondit Hervé tout déçu, mais vous, mademoiselle Claire, vous viendrez? l'étang est juste derrière l'atelier d'Eliane, elle nous regardera de sa fenêtre.

Madame de Crussec n'avait rien dit à sa sœur de ce qu'elle devait faire en cette occurrence, celle-ci répondit, un peu rougissante :

— Je vous remercie, monsieur Hervé, mais, vraiment, sans Eliane, je n'aurais aucun plaisir...

Le duc, présent, eut un rapide sourire approbateur, mais n'en voulut pas à son fils de sa proposition. Il était persuadé qu'il traitait Claire comme une enfant sans conséquence.

Le dégel vint, et avec lui le moment où Hervé, l'année précédente, était parti pour Paris.

— Quand comptes-tu te mettre en route ? lui demanda un jour son père.

Il balbutia... Pourquoi partir quand il était si heureux à Kervelez ? D'avance, il était décidé à le faire ; maintenant, il n'en avait plus le courage.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! fit-il tout bas, si je l'aime vraiment à ce point, quel malheur !

C'était la seule constatation de ses sentiments que, depuis longtemps, il se fût permise. Ils l'effrayaient, il n'osait s'interroger lui-même pour s'en rendre compte.

Il partit, pourtant, son cœur eut beau saigner, il ne l'écouta pas.

— Qui sait ? se dit-il pour reprendre un peu d'énergie, ici, je n'ai qu'elle sous les yeux, là-bas, distrait, je n'y penserai plus, peut-être.

Et l'image lui revint d'une jolie Parisienne de son monde, mademoiselle de Fleurart qui, l'année précédente, lui avait beaucoup plu.

—Je vais la retrouver, pensa-t-il, si je pouvais l'aimer !

Il quitta Kervelez un matin de bonne heure. La veille, il avait fait à Eliane et à sa sœur des adieux très brefs, sur un ton léger qu'il avait pris pour écarter l'émotion qu'il craignait. Eliane avait répondu de même ; Claire, deux mots,

seulement; mais le lendemain, lorsqu'elle entendit le break, qui devait l'emmener, s'arrêter au perron, elle se leva pieds nus et, bien cachée derrière la guipure du rideau, strictement tendu, elle le regarda s'éloigner. Lorsqu'il eut tourné la porte d'entrée, elle courut vite se remettre au lit, et cacher, dans son oreiller brodé, deux grosses larmes !

Elle n'osa les avouer à Eliane, elle en était confuse. Ce sentiment inconnu, qui naissait en elle, la troublait profondément, elle en avait peur, elle en avait honte. Pourtant, elle n'essayait pas de le combattre ni de le raisonner. Ces deux choses n'étaient, du reste, ni de son âge ni de son innocence. Dans la très grande jeunesse, on ne discute pas ses impressions ni ses sentiments, on les subit et on s'y abandonne ; c'est pourquoi, peut-être, c'est à ce seul moment qu'on en a de sincères et d'intenses.

Un ennui invincible la prit les premiers jours. Contre lui, elle lutta, car elle voulait le cacher. Elle s'occupa plus activement que jamais de langues étrangères et de peinture, mais, sans le vouloir, ou peut-être sans s'en rendre compte, Hervé écrivant exactement, elle comptait les jours, attendant ceux qui apportaient des

lettres, rien que pour le léger plaisir d'entendre le duc dire à sa sœur :

— J'ai reçu des nouvelles de mon fils, il se rappelle à vous deux.

Quelquefois, M. de Crussec lisait un fragment du cher message ou en racontait quelque passage. C'était alors, pour Claire, une véritable joie.

Un jour le duc dit à Eliane :

— Hervé me mande qu'il a dîné avant-hier chez les Fleurart, que c'était une réunion superbe.

— Je ne connais pas ce nom-là, répondit la jeune femme.

— C'est de la noblesse bourguignonne, et de la meilleure, il y a aussi une grande fortune dans la maison, repartit le duc.

Puis, après un temps, il ajouta :

— Le marquis et la marquise ont quatre enfants, mais la part de chacun sera belle. L'an dernier, déjà, Hervé avait rencontré la fille aînée, elle lui plaisait, mais elle était très jeune ; je suis aise qu'il ait occasion de la revoir, car, si son goût pour elle persistait, c'est une alliance que j'approuverais beaucoup.

Claire, à ces mots, devint pâle comme un linge, et se sentit mourir. Heureusement pour

son secret, sa sœur ne la regardait pas à ce moment, tout intéressée par cette révélation de son beau-père, et lui répondait :

— Vraiment ? alors c'est un mariage possible?

— Oui, reprit le duc, et d'autant plus qu'il est, pour Hervé, l'heure de songer à son avenir. Je le lui disais dernièrement; il a trente-deux ans, mon désir est que cette année le voie enfin se fixer.

Sans qu'on fît attention à elle, Claire quitta l'appartement et monta dans sa chambre. Oh ! son rêve, son beau rêve imprécis encore, caché, mais auquel, pourtant, elle devait de si doux moments, déjà évanoui ! Hervé allait se marier, prochainement, peut-être, avec une jeune fille qui, déjà, sans doute, lui était chère... A la souffrance aiguë que lui amena cette pensée, Claire comprit subitement qu'elle aimait le comte de Crussec...

Elle tut sa peine, comme elle avait tu son illusion mal définie ; elle avait l'exquise et sincère pudeur qui fait rougir au seul mot d'amour, et eût été bien confuse si l'on avait pu savoir que ce sentiment, avec son charme puissant et ses inévitables angoisses, ne lui était plus ignoré.

Elle continua à mener sa vie régulière et ordonnée ; comme auparavant, la venue d'une lettre au timbre de Paris qui, pourtant, ne

contenait pour elle qu'un banal souvenir, lui fit battre le cœur. Ainsi qu'autrefois, on entendit son rire clair dans les grands appartements; mais, au fond de l'éclat argentin, vibrait une note rappelant le son d'un pur cristal, légèrement fêlé, trahissant à son insu le brisement accompli en elle, et la violence qu'elle s'imposait.

Eliane, toujours attentive, s'en aperçut. Elle crut tout simplement qu'elle avait trop présumé du sérieux de cette jeunesse, que sa sœur s'ennuyait de cette longue solitude, de cette vie monotone, et Pâques étant arrivé elle lui dit:

— Dès qu'Hervé sera revenu, nous irons faire le petit voyage que je t'ai promis.

— Je préférerais attendre encore un peu, lui répondit Claire, la retraite des anciennes élèves, à mon couvent, a lieu vers le mois de juillet, si tu le voulais, j'aimerais y être.

— Mais tes amies seront disséminées, alors?

— Je les retrouverai toutes ou presque toutes à Auteuil, et je pourrais, de là, m'en aller avec Simone passer quelques jours à la campagne. Tu viendrais m'y reprendre et tu me conduirais chez Marthe ou chez Aliette, si elle nous invite.

— Comme tu voudras, fit Eliane, si ces déplacements t'amusent plus qu'un séjour à Paris chez ces dames...

— Oui, elles vont toutes dans le monde, je ne voudrais ni les y accompagner ni les priver de s'y rendre.

— Eh bien alors, nous verrons plus tard, fit Eliane, sans défiance.

Mais elle se réjouit du retour du printemps qui allait ramener, pour sa sœur, quelque distraction, et, surtout, les longues promenades qui rendraient, espérait-elle, un peu de couleur à ses joues, légèrement pâlies.

Une autre circonstance devait fortuitement concourir à ce résultat.

Un matin, le duc dit à Eliane :

— Figurez-vous qu'Hervé revient demain !... Il me l'écrit à l'instant. Je n'y comprends rien, d'ordinaire, il reste toujours au moins jusqu'au Grand Prix.

XV

Hervé revenait... Il revenait parce qu'il n'avait pas le courage de rester plus longtemps loin de Claire !...

Il avait conciencieusement usé de toutes les distractions possibles, il avait traîné son ennui dans le monde, dans les théâtres, les lieux où l'on s'amuse, il avait impunément revu mademoiselle de Fleurart, et bien d'autres femmes, plus séduisantes encore : l'image de Claire, son chaste et pur souvenir avaient triomphé de tout... Et Hervé, à bout de résistance, revenait auprès d'elle.

Il revenait sans espoir, sans projet, rien que pour la douceur de voir son sourire et le regard sincère de ses yeux de ciel, d'entendre sa voix de ruisseau et son rire d'oiseau ; de retrouver près d'elle, sans trahir son secret, l'intimité à

laquelle il avait eu si grand'peine à s'arracher, deux mois auparavant.

A la nouvelle de ce retour, Claire avait été délicieusement émue, elle savait bien que rien ne lui était à espérer de l'avenir, mais revoir celui qu'elle aimait était, pour elle, une joie qu'elle ne discutait pas.

Elle l'éprouva même si vive, lorsqu'Hervé, descendant de voiture, vint à elle, après son père et sa belle-sœur, qu'elle faillit pleurer.

Lui, était exubérant de bonheur.

— Comment reviens-tu déjà ? lui demanda le duc, je ne t'attendais pas si tôt.

— Paris est assommant en ce moment, répondit Hervé, il n'y a pas une réunion, pas un bal. Les pièces de théâtre qui tiennent l'affiche sont ineptes. On ne parle partout que politique. Mes amis les plus intimes ne sont pas là cette année, puis, seul comme je l'étais, dans cet immense hôtel, je m'ennuyais, alors je suis revenu.

— En tout cas, Hervé, observa Eliane finement, la maladie de la mélancolie ne règne sûrement pas à Paris, car vous ne l'avez pas rapportée.

— Détrompez-vous, ma chère, elle atteint tout le monde, au contraire, le pessimisme et les idées noires sont à l'ordre du jour ; je n'y ai pas

échappé plus qu'un autre, mais si vous me voyez déjà tout changé, c'est à la fois l'air natal... et le plaisir de vous revoir.

La vie intime du commencement de l'hiver reprit à Kervelez, avec tout le charme qu'y ajoutait le retour du printemps, ce renouveau dont les êtres jeunes ressentent si vivement la douce et joyeuse influence.

Au patinage, avaient succédé les longues marches matinales, qui se prolongeaient jusqu'à la forêt voisine, les promenades en bateau où Claire, souple et robuste, ramait en face d'Hervé, pendant qu'Eliane était au gouvernail. Et les courses en voiture où le jeune homme, à tour de rôle avec le duc qui, en son expérience, était le grand maître, s'amusait à apprendre les deux sœurs à conduire un attelage de poneys, achetés spécialement pour elles. Et les après-midi dans les prairies et dans les futaies où Eliane, exerçant Claire à peindre d'après nature, passait avec elle de longues heures devant quelque joli site ; tandis qu'Hervé les accompagnait, sous le fallacieux prétexte de ne pas les laisser seules, exposées, loin de l'habitation, à la rencontre de quelque imaginaire danger !

De tout cela, il résulta qu'Hervé, de la journée,

ne quittait presque plus Claire, et s'en éprenait jusqu'à la folie.

Elle, l'aimait de toute son âme, de toutes ses forces, sans raisonner son amour, ni même s'en rendre nettement compte. Seulement, avec cette double vue accordée aux affections véritables, elle avait cru remarquer qu'Hervé ne la regardait pas avec indifférence, et ne la traitait pas en petite fille, comme se l'imaginaient le duc et Eliane. Mais elle était si peu sûre de la justesse de son observation, qu'elle fût morte plutôt que d'oser en parler à qui que ce fut au monde, même à sa sœur.

Pourtant, le temps vint corroborer sa découverte et y ajouter de nouvelles affirmations ; elle vit le trouble d'Hervé, parfois, près d'elle, ses yeux qui ne la quittaient pas, et dont elle avait fini par comprendre le muet et presque involontaire langage.

De mariage, pour lui, elle savait qu'il n'était plus question. Il avait dit, un jour, devant elle, à Eliane, qui lui parlait de mademoiselle de Fleurart :

— Elle me plaisait l'an dernier, elle ne me plaît plus cette année, voyez l'inconstance humaine !

Puis, plus sérieusement, il avait ajouté, la regardant :

— Ou, plutôt, cette versatilité d'impressions prouve que ce n'était pas celle destinée à m'inspirer un sentiment sérieux et profond.

D'abord, Claire s'était aperçue qu'Hervé la trouvait à son gré, elle ne fut pas longue à comprendre qu'il l'aimait.

Alors, elle ressentit intérieurement une joie infinie, qui exalta son imagination, et l'emporta, à tire d'aile, dans le pays des rêves. Bientôt, les siens devinrent téméraires :

Eliane avait bien épousé le fils aîné des Crussec-Champavoir ! Le duc avait mis opposition à son mariage, mais, alors, toutes les dettes de leur père n'étaient pas payées ! Puis, après, le duc avait si bien racheté sa rigueur, il s'était tellement efforcé de la faire oublier, c'était donc qu'il la regrettait ? Et lorsqu'on regrette une chose, on ne la renouvelle pas.

M. de Crussec l'avait appelée sous son toit, lui témoignait une sympathie qui allait jusqu'à l'affection ; maintenant, elle, comme sa sœur, pouvait marcher la tête haute, elles ne devaient plus rien à personne. Alors, si Hervé l'aimait, qu'y avait-il d'impossible à ce qu'elle l'épousât ?

Et l'innocente se berçait de ce mirage, que permettait sa grande ignorance de la vie et celle,

aussi, où on l'avait laissée de toutes les circonstances pénibles du mariage de sa sœur, de la mort d'Edilbert, de la rentrée en grâce d'Eliane.

Cette dernière n'avait pas voulu aigrir cette jeune âme, et lui avait célé tout ce qui était de nature à déposer en elle le ferment des colères secrètes et des rancunes cachées. Claire savait seulement que le duc avait refusé de consentir au mariage de son fils aîné, qu'il ne l'avait revu qu'à son lit de mort, et que, quelques mois plus tard, il avait appelé Eliane près de lui. Et elle qui, depuis l'âge où l'on se souvient, avait rencontré, surtout, des personnes d'un rang supérieur au sien, aussi bien chez sa sœur, naguère, que parmi ses amies de pension, qui les avait vues la traiter en égale et rechercher son amitié, n'estimait pas, à sa juste valeur, la distance morale qui séparait le comte de Crussec-Champavoir de Claire Brideux.

Et elle se laissait aller à une espérance, qu'elle cachait d'autant plus soigneusement qu'elle était plus audacieuse, et eût pu faire supposer, de sa part, une orgueilleuse confiance en ses propres mérites que, sincèrement modeste, elle n'avait pas...

La lueur d'espoir qui illuminait sa pensée

était venue aussi visiter celle d'Hervé, mais, mieux instruit, il n'avait osé l'accueillir.

Pourtant, peu à peu, par cette loi naturelle qui nous fait croire ce que nous souhaitons, il arriva à plus de confiance. A Edilbert, le duc avait pardonné, entièrement pardonné et, avant de le faire il avait eu, du passé, un déchirant regret qu'il n'avait pu cacher tout à fait à Hervé. Il ne maudirait plus son fils, aujourd'hui, le seul qui lui restât, lui refuserait-il même de se marier selon son cœur ?...

Hervé arrivait à en douter...

Naguère son père avait repoussé Eliane, qu'il ne connaissait pas, aujourd'hui qu'il l'appréciait et l'aimait tant, eût-il agi de même ?... Et Claire, c'était une seconde Eliane, qu'il n'ignorait pas plus que la première.

Dans cet ordre d'idées, il s'appliqua à observer l'attitude de son père envers mademoiselle Brideux : il y trouva, sans une nuance contradictoire, la preuve d'une approbation et d'une bienveillance absolues, qui revêtaient des allures d'indulgence paternelle. Et, à chaque témoignage que, soigneusement, il en notait, Hervé sentait s'accroître en lui l'espérance, suggérée par son désir, de voir son père favorable à son amour.

Alors, il devint presque impuissant à en retenir l'aveu qui, plus d'une fois déjà, lui avait brûlé les lèvres, mais auquel il avait toujours imposé silence, avec cette pensée :

— Pourquoi la troubler, pourquoi l'exposer à souffrir ?... Mon père ne voudra pas !

Maintenant, son secret l'étouffait, et, malgré sa volonté de le retenir encore, il n'était plus qu'à la merci d'une occasion pour le laisser connaître à celle qui lui inspirait cette pure et profonde tendresse.

Un jour, le duc dit à son fils :

— J'ai reçu une lettre de M. de Brimaud, il est rentré dans notre voisinage et t'invite à aller lui demander à déjeuner ces temps-ci. Je t'engage à ne pas trop tarder à le faire.

— Je puis y aller demain, répondit Hervé à qui il en coûtait d'avance de passer une demi-journée sans voir Claire, mais qui comprenait la nécessité de ne rien changer à ses habitudes, d'ordinaire fort nomades.

Le lendemain, il partit de bonne heure, à cheval, l'habitation de M. de Brimaud était distante de Kervelez d'au moins 16 kilomètres. Après le déjeuner, Claire voyant Eliane causer avec M. de Crussec, lui demanda si elle pouvait se promener un peu dans le parc.

— Va, chérie, lui dit la jeune femme, j'ai justement à écrire ce matin.

Claire monta prestement à sa chambre, y prit sa boîte de peinture et son pliant, puis, ayant jeté sur ses cheveux blonds son grand chapeau blanc, qui lui allait si bien, elle descendit non moins précipitamment au jardin, gagna d'un pas rapide une allée éloignée, au bout de laquelle elle s'arrêta. Elle avait en face d'elle un des coins les plus charmants du parc : au premier plan, un étang envahi par les nénufars et les grands roseaux, bordé d'aulnes au sombre feuillage et de saules qui y trempaient l'extrémité de leurs branches éplorées. Dans son prolongement, en suivant le fil de l'eau miroitante, le regard rencontrait un rideau de peupliers à la mouvante verdure d'argent, lorsque le vent en retourne les jeunes pousses ; il bornait la pièce d'eau ; et, au-dessus, sur le côteau, où elle s'étendait, la forêt formait le fond du tableau, se confondant en perspective avec les nuages.

C'était ce joli paysage que Claire, bientôt installée, reproduisait dans une aquarelle presque achevée, très réussie, qu'elle destinait à la fête d'Eliane. Elle la faisait dans un mystère que sa sœur avait bien un peu percé à jour, mais qu'elle respectait, et aidait même, pour

ne pas ôter, à l'enfant, le plaisir de sa surprise.

Claire travaillait courageusement, consciencieusement, sans perdre une minute, lorsque le galop d'un cheval lui fit lever la tête.

C'était Hervé ; lui aussi, l'aperçut, et arrêta brusquement la bête de sang, qui se cabra. Lorsqu'il l'eut calmée, il sauta à terre, passa ses rênes autour d'un arbre, et, en un instant, fut près de Claire.

Elle, surprise et émue, à la fois, devant la présence inopinée de celui dont son rêve, sans doute, l'avait déjà rapprochée en cette heure de solitude, ne put retenir un cri d'effroi et de trouble heureux en même temps. Puis, sous l'impression vive qui mit en vibration ses nerfs très délicats, le sang lui reflua au cœur, laissant au visage une décoloration soudaine et à la poitrine une contraction rapide, qui lui fit un instant fermer les yeux, dans une sensation de défaillance.

Trouvant ainsi, sans témoins, au moment où il ne s'y attendait pas, la jeune fille qu'il aimait, dans ce cadre charmant qui la poétisait encore, Hervé avait déjà ressenti un trouble violent, qu'augmenta celui de Claire. La crainte s'y mêla, la voyant si blanche et presque évanouie ; il se

laissa tomber sur le gazon à ses genoux, et lui prenant les mains :

— Mademoiselle Claire, s'écria-t-il, qu'avez-vous ?

Elle, subitement ranimée à ce contact, de suite retira ses doigts, et rouvrit les yeux.

— Rien, balbutia-t-elle, rien du tout, l'étonnement, la frayeur...

Puis, essayant de rire :

— Que c'est ridicule d'être poltronne comme cela !

Mais Hervé, près d'elle, lui avait repris la main, presque de force, et, tendrement, il lui dit :

— Et c'est là tout le sentiment que vous inspire ma vue, la frayeur, hélas ?

— Non, fit Claire, très rouge maintenant, essayant, sans violence, de dégager ses petits doigts fins de l'étreinte passionnée qui les emprisonnait, mais je ne pensais pas vous voir là, ce matin, et la stupéfaction... vous comprenez...

Elle cherchait ses mots, la voix entrecoupée par les battements désordonnés de son cœur, qui la suffoquaient un peu. Hervé l'interrompit tristement :

— Je comprends que tout ce que vous avez

éprouvé en me voyant, c'était de la surprise, de la crainte... Fou que j'étais de m'imaginer, dans un rapide mirage, que l'émotion y était pour quelque chose !... la joie subite et vive, peut-être, de revoir un être sympathique, un ami...

Claire ne répondit pas : ses yeux étaient cachés sous le rideau de ses longs cils abaissés, et ses narines roses palpitaient.

— Si vous saviez pourtant, reprit Hervé, entraîné, votre ami, à quel point je le suis, à quel point je voudrais le devenir davantage encore ?

Il hésita un moment devant l'aveu suprême, mais, n'y tenant plus, et se rapprochant un peu :

— Si vous saviez, Claire, lui dit-il très bas, que je vous aime !

A ce mot, la pâleur de la jeune fille lui revint, mais une joie céleste inonda son visage, qui en corrigea l'inquiétante lividité. Et, sans mouvement, les yeux baissés, ayant repris sa main à Hervé, et l'ayant, sur ses genoux, jointe à l'autre, elle écouta en silence ce que le jeune homme lui murmurait à l'oreille : que du premier jour elle l'avait charmé, que, de suite, il l'avait aimée, qu'elle était le rêve réalisé de sa

vie, son idéal, et que, si elle l'aimait et consentait à l'épouser, il connaîtrait le vrai bonheur.

Elle, toujours chaste et réservée, ne répondait pas, une félicité parfaite s'était répandue en elle. Etait-il possible, quoi, il l'aimait, il voulait en faire sa femme, justifiant d'un mot ses plus téméraires espérances !... Elle ne pouvait le croire, doutant de la réalité des choses, de la justesse de son entendement, et ce fut presque malgré elle, qu'elle murmura à son tour, inconsciente en son rêve enchanté :

— Dieu ! que je suis heureuse !

Mais si bas qu'elle les eût prononcés, ces mots, Hervé les avait surpris au passage.

— Heureuse ! Ah! Claire, ma bien-aimée, vous me la rendrez donc cette tendresse que je vous ai vouée, cette tendresse si douce et si forte que rien au monde ne me séparera plus de vous? Laissez-moi espérer, qu'un jour, vous aussi m'aimerez... et dites-moi une parole, une seule, qui soit une promesse pour l'avenir...

Mais Claire, éveillée de cette sorte de torpeur morale, que l'émotion lui avait causée, et rendue à la notion des faits, ne céda pas à sa prière. Lentement, elle rangea, d'une main qui tremblait fort, ses pinceaux et l'aquarelle commencée, puis elle se leva. Et, comme il insistait :

— Monsieur Hervé, lui dit-elle avec un sourire divin et un regard d'ange, il ne faut plus me parler... comme cela... ici...

Il comprit, il comprit qu'elle aussi l'aimait, sans vouloir le lui dire, et il se tut devant cette exquise pudeur, si naturelle, si sincère, qui lui inspirait, à la fois, plus de respect encore, et plus d'amour. Il regarda Claire, faire, avec un calme voulu, ses préparatifs de départ et, lorsqu'elle fut prête, sa boîte d'aquarelle sous le bras, et un petit pliant d'une main, avant de s'éloigner, elle lui fit, de l'autre, sans parler, un charmant signe d'adieu, accompagné d'un regard très doux, très tendre, qui lui donnait l'encouragement que lui avaient refusé ses lèvres.

Hervé, transporté de joie, la vit partir ; puis, sautant sur son cheval, il rebroussa chemin, fit un grand détour, pour rentrer, après Claire, par une autre route.

— Toi, déjà ! dit son père qu'il rencontra sur le perron.

— Oui, les de Grimaud sont partis hier soir pour Paris, appelés par une dépêche : l'aîné de leurs fils est malade au collège. J'ai trouvé visage de bois.

— Et tu n'as pas déjeuné ?

— Non, je vais prévenir à l'office pour qu'on me serve.

On le servit en effet, et le menu, quoique improvisé, fut, comme toujours, excessivement soigné ; mais Hervé n'y fit guère honneur... il avait l'esprit ailleurs.

XVI

A peine était-il rentré qu'Hervé, en effet, revenu de l'enchantement auquel, dans un instant d'exaltation, il avait cédé, avait été assailli par les idées sérieuses, les inquiétudes... réveil inévitable de toute ivresse ! Non qu'il regrettât ce qu'il avait fait ? Il aimait profondément Claire, et il ne pouvait se repentir de le lui avoir avoué, puisqu'il avait deviné ainsi qu'elle aussi l'aimait, et c'était pour lui la promessede la plus douce des félicités. Mais quand lui serait-il donné d'y atteindre ?...

Il touchait du doigt, à présent, les difficultés qui, dans le mirage de ses rêves des jours passés, lui avaient semblé, sinon faciles, du moins possibles à vaincre, et elles l'effrayaient. Son devoir était tracé ; il devait, sans plus tarder, parler à son père ; sa conscience ne le lui eût-elle

pas indiqué, que le souvenir des dernières paroles de Claire s'en fût chargé. La chère et pure enfant repousserait toute tendresse qui ne serait pas permise et bénie. Il fallait donc faire au duc la douce et à la fois terrible confidence ; et, tout de suite, tout desuite, sinon quelle pourrait être son attitude devant Claire lorsqu'il se retrouverait: seul avec elle ? Cette démarche qui l'inquiétait, elle l'attendait, elle y comptait, il n'avait donc pas le droit de la remettre... Son courage, fouetté par cette pensée, le fit lever de son fauteuil, et se diriger vers la porte de sa chambre, où il était remonté dès son repas, mais une pensée l'arrêta sur le seuil : comment allait-il aborder la difficile question ? Il n'osait espérer que, dès le commencement, le duc se montrât favorable à ses désirs ; il s'agissait donc de ne pas éveiller sa susceptibilité, de ne froisser ni ses sentiments ni ses idées, de présenter adroitement sa cause, même avant de la plaider. Hervé jugea que cela demandait réflexion et, peut-être par une secrète lâcheté, s'accorda jusqu'au lendemain avant de s'ouvrir à son père de ses projets.

Il passa toute la journée à méditer la façon dont il le ferait, et, contre son habitude, ne quitta pas son appartement. Lorsque l'heure du

dîner approcha, une crainte subite lui fit passer un frisson à fleur de peau. Et Eliane, Eliane qu'il avait oubliée! Sa sœur, si intime avec elle, sa sœur qui l'aimait tant, lui avait sans doute tout conté..... S'il en était ainsi, il était sûr que la jeune femme, avec sa droiture native, en aurait parlé au duc, immédiatement. Il eut un petit mouvement d'égoïste et coupable joie en songeant qu'il évitait ainsi le premier choc avec son redoutable père, mais il le réprima bientôt sous un regret : le fait de s'être laissé devancer manquait de confiance et pouvait lui aliéner M. de Crussec. Il aurait dû aller le trouver, de suite ; s'il le faisait à présent? Il regarda la pendule, indécis... La première cloche du dîner le tira d'incertitude, il était trop tard!

Il ne doutait pas non plus que si Claire avait fait sa confidence à Eliane, celle-ci ne lui en parlât. Elle lui reprocherait, peut-être, d'avoir troublé sa sœur par un aveu, avant d'être assuré de l'approbation paternelle ; et il souhaitait vivement esquiver cet entretien jusqu'à ce qu'il ait vu le duc en particulier ; aussi descendit-il le dernier pour trouver tout le monde réuni.

Mais ses craintes étaient vaines... sauf la buée rose qui envahit, à son entrée dans le salon, le frais visage de Claire, tout se passa comme de

coutume, et comme si rien de nouveau n'était.

Car Claire n'avait rien dit à Eliane. Pour supposer qu'elle l'eût fait, il fallait ignorer ces chastes cœurs de jeunes filles, dont le secret est enfermé sous le double sceau de la confusion et de la pudeur. Claire savait bien qu'il fallait qu'elle l'avouât à sa sœur, le cher et doux mystère, mais sa bouche se refusait à prononcer certaines phrases dont son éducation austère lui avait interdit l'usage. Rien qu'à la pensée de dire qu'Hervé l'aimait, ses joues s'empourpraient. Puis, pour faire sa confession, il la fallait complète, et Claire mourait de honte au souvenir de l'exclamation qui lui avait échappé et avait trahi sa propre tendresse. Comment oser dire cela à Eliane ?

Elle songea à le lui écrire, et comme sa sœur, retenue par sa correspondance, ne pouvait s'occuper d'elle, elle aussi s'assit devant son petit bureau. Mais sa plume était aussi timorée que ses lèvres, et, entre chaque ligne qu'elle écrivait puis biffait bien vite, venait se présenter l'image du court moment qui, il y a quelques heures à peine, avait décidé de sa destinée ; son charme troublant l'absorbait toute, jusqu'à ce qu'un effort de volonté ramenât sa pensée à sa lettre qui, de la sorte, n'avançait guère.

Bientôt, elle y renonça et, sans le savoir, imitant Hervé, elle aussi s'accorda vingt-quatre heures de répit.

— Demain, quand nous monterons pour la nuit, je le lui dirai, — décida Claire, qui appelait l'ombre au secours de sa timidité, — elle vient dans ma chambre et c'est toujours l'heure de nos confidences, ce soir je n'aurais pas le courage.

C'était tout un jour accordé à la joie de la récente révélation, sans nulle pensée inquiétante pour la troubler. Car, de l'avenir, Claire ne redoutait qu'une douce gronderie d'Eliane. Qu'il y eut des obstacles à son union avec Hervé ? elle ne le craignait pas ; d'avance, dans ses rêveries, son imagination téméraire ne les avait-elle pas supprimés ? Elle s'abandonna donc toute au chant d'allégresse qui lui montait du fond du cœur, et remercia Dieu qui permettait qu'Hervé l'aimât.

Lorsqu'elle le revit au dîner, si elle avait été émue, c'était surtout de bonheur. La soirée se passa sans incidents et, si un regard d'infinie tendresse, que le jeune homme arrêtait sur elle, n'était venu l'assurer du contraire, elle eût cru qu'elle avait rêvé.

Le lendemain matin, dès l'aube, Hervé monta à cheval, et gagna la forêt. Il allait, dans la so-

litude, dans le sain et réconfortant spectacle de la nature, retremper ses forces pour l'entrevue irrémissible...

Eliane s'en fut au village, voir ses pauvres et ses malades. Claire eût pu retourner à l'étang, achever son aquarelle... et rencontrer Hervé, peut-être... Elle n'eut même pas la tentation de le faire ; ce n'était pas ainsi, — son âme droite et haute lui en avait donné la notion, — qu'elle devait le revoir et l'entendre.

L'après-midi, madame de Crussec ayant besoin à la ville voisine, avait demandé qu'on l'y conduisît ; elle partit donc sitôt le déjeuner avec sa sœur, et leur voiture tournait le coin de l'avenue lorsqu'Hervé entra dans l'appartement du duc.

Il était très pâle, mais résolu.

— Mon père, fit-il dès l'abord, j'ai à causer avec vous...

— Je suis tout à toi, mon cher enfant, répondit M. de Crussec.

— Vous m'avez exprimé dernièrement le souhait que cette année ne se passât pas sans voir se fixer mon avenir, reprit Hervé, je viens aujourd'hui vous confier le choix que j'ai fait de la compagne de ma vie.

— Dis, mon fils, fit le duc, une bonne expres-

sion de satisfaction sur son beau visage de vieillard, dis-le ; d'avance je suis certain que je n'aurai qu'à l'approuver et que...

Mais Hervé, à qui cette confiance faisait mal, l'interrompit :

— C'est, dit-il tout d'un trait, mademoiselle Claire Brideux.

A ce nom, un changement radical transforma la physionomie du duc. La colère, en même temps que le sang, lui monta au front, ses traits se contractèrent, ses yeux devinrent terribles, ses poings se fermèrent sur les paumes déchirées par les ongles, un sursaut le mit debout, et d'une voix forte, qu'enrouaient le courroux et l'étranglement de la surprise :

— Claire Brideux ! malheureux ! que dis-tu là?

— Je l'aime, mon père, continua Hervé, je l'aime à en mourir.

— Quoi ! fit le duc hors de lui, tu l'aimes ! Je l'entendrai donc toujours cette chanson : « Je l'aime, je l'aime à en mourir ! » Une Brideux ! Et en face d'elle, l'autorité paternelle, l'amour d'un père qui vous a consacré toute sa vie, l'espoir qu'il a mis en vous, le dernier de ses cheveux blancs, qu'est-ce donc ? Rien, cela ne compte pas et sera foulé aux pieds : « Il l'aime, il l'aime à en mourir ! » Mais ce n'é-

tait donc pas assez d'une épreuve comme celle qui déjà m'a frappé ? As-tu oublié l'exemple de ton frère, ce qu'il m'a fait souffrir et comment il en été puni ?

Hervé, très ému, mais très ferme ne répondait pas.

— Ah ! tu crois, peut-être, parce qu'une fois, la plus atroce douleur est venue s'ajouter à ma tristesse profonde de la révolte de mon fils, qu'aujourd'hui, de crainte de pareilles tortures, je capitulerai ? Tu te trompes : jamais je ne donnerai mon consentement à ce mariage ; j'ai pour moi mon droit et ma conscience, et, soutenu par eux, je ne céderai pas. Oui, sans doute, tu as spéculé sur ma peine, sur mes regrets, eh bien ! sache-le, tu t'es trompé. Un Crussec-Champavoir meurt sous les coups qu'il reçoit mais ne se rend jamais.

— Mon père, risqua Hervé, vous appréciez Eliane, vous l'aimez, Claire lui est toute pareille...

— J'aime Eliane, repartit le duc non calmé, dis que je l'aimais, que j'étais sa dupe ! Je n'avais pas vu clair dans son jeu, je n'aurais pas imaginé tant de perfidie ! Et que vais-je me fâcher après toi, malheureux ; ne suffirait-il pas, plutôt, pour te faire changer d'avis, de te mon-

trer le piège où, après moi, tu es tombé, le réseau de savantes et scélérates combinaisons qui nous a enlacés ?... Tout était convenu d'avance : si la tante n'était pas morte, on eût inventé quelque autre moyen, mais le plan était d'introduire ici cette Claire, de te faire séduire par elle, et de t'amener à vouloir l'épouser. Tandis que moi, désarmé par l'apparente affection d'Eliane, ses soins pour moi, les services qu'elle me rendait, je devais — la faiblesse d'âme qu'amènent les années aidant — être au point pour accorder mon consentement et vous bénir. Quel machiavélisme ! des femmes seules en étaient capables, et des femmes de ce monde de tripoteurs financiers, sans conscience et sans vergogne.

— Mon père, interrompit Hervé, n'insultez point qui ne le mérite pas.

— Vas-tu te faire le champion des dames Brideux à présent ? releva le duc avec une ironie qui coupait comme un sabre, et à quel titre, je te prie ? Tu n'as pas encore qualité pour cela ; attends un peu, mon ami, d'avoir passé sur mon corps ou sur ma volonté et épousé celle que tu aimes « à en mourir ».

— Mon père, fit Hervé navré, je vous en prie, écoutez-moi ! Eliane ne sait pas un mot de la confidence que je vous fais aujourd'hui. Claire

ne l'a apprise qu'hier et encore, parce qu'un aveu a échappé à mon émotion, car je voulais, comme je le devais, vous parler auparavant. Elles ne sont donc mêlées en rien à tout ceci, et n'ont démérité ni de votre confiance ni de votre affection : le seul coupable, c'est moi.

— Pauvre fou ! interrompit le duc, on te montre le lacet où l'on t'a pris, et tu prétends l'avoir tendu toi-même !

Hervé, sans se déconcerter, répéta :

— Le seul coupable, c'est moi ; vous ne me punirez pourtant pas, je l'espère, vous ne briserez pas ma vie... Qu'avez-vous à reprocher à Claire ? Le malheureux nom qu'elle porte ? Nulle souillure ne l'entache plus, toutes les dettes qui le grevaient de déshonneur ont été payées. Et ce nom, puisqu'elle l'échangera, ne sera plus le sien. Vous savez sa position dans le monde, et celle de sa sœur : nulle famille ne les rattache au passé, et toutes leurs amitiés, qui pourraient être les nôtres, les traitent d'égal à égal. Vous avez, vous-même, rendu justice aux mérites d'Eliane, dont Claire est la vivante image, à son éducation, à sa délicatesse, à ses sentiments. Enfin, mon père, vous avez pardonné Edilbert et sa femme, pourquoi me refuser, à moi, le droit d'être heureux ?...

— J'ai pardonné, riposta le duc, farouche, parce que c'était mon devoir devant un lit de mort et un fait accompli ; mais que ce fait se renouvelle, je n'y acquiescerai jamais !

Hervé se tut et M. de Crussec reprit :

— Cessons cet entretien, vous savez ce que vous vouliez savoir, n'est-ce pas ? eh bien, maintenant, allez trouver votre belle-sœur et apprendre d'elle comment, pour se marier, avec l'aide de la loi, on se passe du consentement de son père.

— Mon père, fit Hervé désespéré, j'en souffrirai toute ma vie, mais je ne vous désobéirai jamais.

Ces mots ne désarmèrent pas le duc.

— Quant à ces intrigantes, reprit-il, pas aujourd'hui, il est trop tard, mais demain, elles ne coucheront plus sous mon toit.

— Mon père, dit Hervé angoissé, je vous en supplie, ne les éloignez pas ! S'il le faut, moi, je partirai.

— Non, répondit brièvement M. de Crussec, votre place est près de moi, ce n'est plus la leur : n'insistez pas, il en sera comme j'ai dit.

Et, d'un geste, il le congédia.

XVII

Pendant qu'Hervé, la mort dans l'âme, retournait chez lui cacher son désespoir, le duc, sans débrider, prit une plume et écrivit cette lettre.

« Madame,

« J'apprends, aujourd'hui, votre conduite et je suis éclairé sur des sentiments qui, trop longtemps, m'ont fait illusion. Vous avez trompé la confiance que j'avais mise en vous et abusé de l'hospitalité que je vous avais donnée. Il n'est plus possible à présent que ni vous ni votre sœur restiez auprès de moi. Demain, les chevaux seront à votre disposition pour vous conduire, ainsi que vos bagages, au train que vous indiquerez. Toute explication, toute entrevue seraient entre nous pénibles et inutiles, je vous prie de m'épargner l'une ou

l'autre. J'ai donné des ordres en conséquence, et, jusqu'à votre départ, on vous servira chez vous.

» Avec le regret, madame, que vous ne soyez pas celle que je croyais et que j'aimais... »

» DUC DE CRUSSEC-CHAMPAVOIR. »

Quand Eliane rentra, vers cinq heures, avec Claire, — tout émue à la pensée que le moment de l'aveu approchait, — elle monta de suite chez elle, chargée des emplettes qu'elle rapportait de la ville. Presque aussitôt, on frappa à sa porte et un domestique, entrant, lui présenta une enveloppe cachetée, dont la bordure noire se détachait en vigueur sur l'argent du plateau.

Eliane reconnut l'écriture de son beau-père et fut saisie de l'angoisse d'un pressentiment : ceux qui ont souffert craignent toujours...

— Qu'y a-t-il ? fit-elle, décachetant fiévreusement la lettre.

Lorsqu'elle l'eut lue, de grosses larmes coulèrent sur ses joues subitement pâlies.

— Mon Dieu ! murmura-t-elle, encore cette épreuve !.....

Et un instant, s'appuyant au dossier haut du fauteuil où elle était assise, elle ferma les yeux sous le coup qui l'atteignait.

Peu après elle reprit la lettre et, lentement, la relut. Calomniée, elle l'était, mais par qui? et surtout, de quoi l'accusait-on?... Ne pas même le savoir!... Le désespoir la prit devant cette injustice: comment se défendre quand on ignore la faute dont le châtiment immérité tombe sur vous?... Le seul moyen de la connaître, cruellement, le duc le lui retirait, en lui interdisant de le revoir... Il fallait donc laisser atteint son honneur, méprisée sa conduite, il fallait courber la tête sous les injustes reproches dont on flétrissait ses sentiments et ses actions, sans pouvoir se réhabiliter, faire éclater son innocence? Et grave devait être, pourtant, le crime moral qu'on lui imputait, pour que le duc la chassât ainsi de chez lui, honteusement... Quel pouvait-il bien être?...

Non, c'en était trop, la mesure était comble, elle n'endurerait pas cela! Elle partirait sans doute, quitterait le toit de qui l'osait méconnaître de la sorte, après tant de mois de patient et affectueux dévouement, pendant lesquels elle avait révélé tout son cœur, toute son âme; mais, auparavant, elle irait, malgré sa défense, trouver l'orgueilleux vieillard, et saurait bien le forcer à lui révéler ce dont il l'accusait pour qu'elle pût, au moins, relever l'offense, et se

laver de l'outrage par la divulgation de la vérité.

Ces pensées exaltèrent Eliane, mais cette révolte ne dura qu'un moment ; et comme un feu de paille, la colère qui l'avait prise, juste indignation de l'innocence calomniée, subitement tomba...

A quoi bon cette scène qu'elle allait provoquer? Pourquoi se défendre? Elle connaissait le duc, son caractère hautain et entier, aucune dénégation ne le convaincrait ; ce qu'elle ferait, ce qu'elle dirait, ce serait surtout pour satisfaire son amour-propre, car, par M. de Crussec, elle était condamnée d'avance.

La démarche qu'elle projetait ne changerait rien aux choses, si ce n'est peut-être de les envenimer... Ne valait-il pas mieux s'incliner devant la destinée? Il était plus sage, plus chrétien, plus digne aussi, de s'en aller sans rien dire. Se défendre, c'était avoir l'air de demander grâce, de chercher à éviter une rupture, à ne pas quitter Kervelez...

Sans doute elle était dure, très dure, cette ignorance où elle resterait de la cause déterminante de cet ignominieux renvoi, mais Eliane l'accepta comme un sacrifice que la volonté divine exigeait d'elle et le lui offrit. Après tant d'autres, plus cruels, son noble cœur était

encore de force à faire celui-là, et, s'il plaisait à Dieu qu'il lui fût un jour rendu justice, elle, y renonçant, ce serait à la Providence de s'en charger.

La décision d'Eliane, en face de ces arguments, fut bientôt prise et absolument conforme à la résignation de son admirable caractère : elle se tairait et, sans bruit, quitterait, le lendemain matin, ce toit où on l'avait appelée — pour toujours !

Lorsque Claire, qui était restée dans sa chambre, entra au bout d'un instant dans celle de sa sœur, Eliane était très calme.

— Mon enfant, lui dit-elle, il est, dans la vie, des orages imprévus et soudains qui viennent déranger parfois nos projets, ruiner nos espérances et détruire les sécurités les mieux assises ; sous eux, il faut, sans murmure, plier la tête... Un de ce genre nous frappe aujourd'hui, M. de Crussec m'écrit que nous devons demain quitter Kervelez...

Claire devint subitement d'une pâleur spectrale.

— Pourquoi ? balbutièrent ses lèvres décolorées.

— Je l'ignore, répondit Eliane, lis.

Et elle lui tendit la lettre.

La jeune fille la parcourut hâtivement, puis,

sans parler, la recommença plus posément. Ses traits étaient bouleversés comme par une agonie et, de fait, celle du cœur commençait pour elle.

Elle avait rendu la missive à sa sœur et restait immobile, glacée, la figure décomposée, l'œil fixe, elle était effrayante !

Eliane oublia sa tristesse propre en face de cette douleur ; elle vint à sa sœur, l'appuya contre son épaule, et l'embrassant tendrement :

— Courage, lui dit-elle, nous avons eu des épreuves plus dures que celle-là ; nous partirons, puisqu'on nous chasse, mais nous ne nous quitterons pas, et toutes deux, nous aimant comme nous nous aimons, crois-m'en, va, ma chérie, nous aurons encore de bons jours !...

Au témoignage d'une tendresse qu'elle savait si profonde et si vraie, Claire fondit en des larmes qui lui apportèrent une heureuse et nécessaire détente morale.

— Ma pauvre Eliane ! murmura-t-elle à travers ses sanglots, toi qui étais si bien ici ! si heureuse ! qui croyais y passer ta vie !

— Ne pense pas à moi, fit madame de Crussec, tu me restes, n'est-ce pas tout pour moi ? Je n'avais jamais considéré comme stable ma situation ici. Certes, je ne pensais pas qu'elle dût prendre fin de la sorte, je croyais que le duc

m'était attaché comme je le lui suis moi-même, mais bien des circonstances pouvaient m'éloigner de Kervelez : le mariage d'Hervé, peut-être ; et, inévitablement, la mort de mon beau-père. Ne te désole donc point à mon sujet, ma chère petite Claire ; un événement qui devait se produire est avancé, les circonstances qui l'amènent nous sont cruelles, très cruelles, mais nous les oublierons, le temps passera sur notre blessure, qui la guérira, et Dieu, qui voit notre épreuve, nous en dédommagera, sois-en certaine.

— Et, reprit Claire d'une voix angoissée, les motifs de la conduite du duc, tu ne chercheras pas à les connaître ? la tromperie dont faussement on t'accuse, cet abus de confiance qu'on te reproche, tu ne t'en disculperas point ?

— Non, fit Eliane, très digne, très paisible, non, mon enfant.

Sa sœur la regarda un moment, pénétrée d'une profonde admiration pour ce courage, cette résignation, cette humilité.

— Ah ! s'écria-t-elle, quelle leçon tu me donnes là ! quel exemple !

Et une parole vint à ses lèvres, qu'elle ne prononça pas, un aveu monta à sa bouche, qui ne put dépasser sa gorge contractée ; alors elle céda au seul mouvement que lui dictait sa vo-

lonté, et s'abattit de nouveau sur la poitrine d'Eliane.

Cette douleur, bien qu'elle la jugeât un peu exagérée (ce qu'elle expliquait par la vivacité de toutes les émotions de Claire), troublait madame de Crussec et appelait l'épanchement de la sienne propre, bien plus autorisée, croyait-elle. Elle se raidit contre cet amollissement, qui ramenait les pleurs à ses yeux.

— Claire, fit-elle, nous avons besoin toutes les deux de calme et de force ; la solitude et la prière seules nous en donneront, laisse-moi un peu, veux-tu ?

Obéissante, la jeune fille retourna dans sa chambre.

Lorsqu'on apporta leur dîner dans le petit salon, sa sœur la rappela ; elle était aussi pâle et son visage gardait la trace de récentes et abondantes larmes, mais elle ne pleurait plus.

Eliane avait repris tout son sang-froid.

— Veuillez prévenir monsieur le duc, dit-elle au domestique qui les servait, que nous prendrons demain, s'il le juge bon, le train de dix heures quinze.

Celui-ci s'inclina, très intrigué.

Lorsqu'il fut parti :

— Il faut nous presser, fit-elle, pour avoir

fini nos caisses ; du reste, cette action, qui nous empêchera de penser, nous sera salutaire.

Elles passèrent toute la soirée à cette besogne, aidées de leur femme de chambre. Vers minuit, Eliane, brisée de fatigue et d'émotion, se coucha et s'endormit, mais toute la nuit, la fenêtre de Claire resta lumineuse.

Il en était de même, à l'autre extrémité du château, de celle d'Hervé... Il était en proie au plus profond désespoir.

Il avait quitté son père, déjà dans cette disposition ; mais envers et contre tout (la confiance est si tenace chez ceux qui n'ont pas encore souffert !) il espérait que le duc, au moins, ne réaliserait que la moitié de ses menaces, qu'Eliane et Claire ne seraient pas exilées. Sa première pensée avait été d'aller les trouver et de leur dire tout : elles étaient absentes. Heureusement, la réflexion le lui montra ensuite, car cette démarche inconsidérée eût affermi le duc dans son soupçon d'une connivence entre eux. Il y renonça donc, au moins pour le moment, et descendit seulement à l'heure du dîner, avec la certitude de les rencontrer... quand il ne vit que les deux couverts, son cœur se serra à mourir.

Lorsqu'il fut seul avec le duc :

— Mon père, lui dit-il, vous frappez deux innocentes.

M. de Crussec le prit de très haut :

— Depuis quand et de quel droit, monsieur, êtes-vous le juge de ma conduite ?

Hervé n'osa pas insister. Un désir fou le prit alors de revoir les deux sœurs, il ne savait point que le duc, leur notifiant leur renvoi par lettre, ne l'avait pas motivé, qu'elles en ignoraient la cause, et n'avaient pu se défendre. Les pensant mieux instruites, il voulait leur demander pardon, à genoux, de tout le malheur qui, par lui, entrait dans leur vie, de l'insulte suprême qui, injustement, leur était faite. Puis il voulait dire à Claire qu'il l'aimerait toujours, que, si sa piété filiale se refusait à renouveler à son père la douloureuse révolte, une fois subie, il n'en fallait point accuser son amour ! Il voulait, surtout, toucher encore sa main, pleurer à ses côtés, et, avant de la perdre pour toujours, s'enivrer une fois encore de la vue de sa beauté et de la douceur de sa chaste tendresse.

Il pensa quitter son père pour monter chez Eliane, mais, à cette heure tardive, le pouvait-il sans inconvenance ? Il était dans un de ces moments difficiles de l'existence où chaque action doit être pesée et réfléchie, car toutes, de la

gravité des circonstances, prennent une capitale importance.

— J'irai demain, se dit-il, hélas ! que leur dirais-je, ce soir, qu'elles ne sachent déjà ? quelles consolations leur porterais-je ? Je n'ai qu'à leur confirmer la double et cruelle sentence qui nous sépare et à leur faire mes adieux...

Et il remonta s'enfermer chez lui, découragé.

XVIII

Le lendemain, Eliane se leva de bonne heure, pour achever ses préparatifs ; plus faible que la veille, sous l'affront infligé, sous la douleur d'être ainsi méconnue, elle ne pouvait retenir ses larmes. Et n'y voulant pas de témoins, elle n'avait pas sonné sa femme de chambre.

Elle se dirigea vers l'appartement de sa sœur, pour l'éveiller elle-même : à sa grande surprise, il était vide !... Le lit n'avait point été défait, froissé seulement, comme si l'on s'y fût étendu quelques heures. Une crainte sinistre lui traversa l'esprit et, malgré son empire sur elle-même, elle poussa un grand cri.

Sa caméristé, qui passait là, l'entendit et, à cette clameur d'angoisse, entra vivement, elle aussi épouvantée.

— Madame ? interrogea-t-elle, devant Eliane, livide, chancelante, éperdue...

— Claire ! fit celle-ci, mademoiselle Claire, l'avez-vous vue ?

— Non, madame, répondit cette fille consternée,—car elle aimait beaucoup ses maîtresses.

— Descendez vite, allez, demandez si on l'a aperçue, si elle est sortie, mon Dieu !... mon Dieu !...

Et Eliane tordait ses bras de désespoir.

La domestique revint bientôt, rapportant une réponse négative : nul n'avait vu Claire...

Et pendant qu'Eliane, dont la pensée s'égarait dans un vertige touchant à la folie, restait inactive, la bonne, naturellement moins émue, fit le tour de la chambre.

— Tiens, dit-elle, le sac de voyage n'est plus là, ni le chapeau de mademoiselle, que j'avais préparé hier, ni son manteau ; et les caisses ont été ouvertes, on a pris du linge, certainement, des chaussures aussi, poursuivit-elle en continuant à remuer la malle, et ici, la robe noire..... madame, conclut-elle, mademoiselle est partie !

Eliane le comprenait bien, mais ce départ, cette fuite, coïncidant avec ce renvoi de son beau-père ?... l'extrême douleur de la jeune fille, la veille ; que s'était-il donc passé qu'elle ignorât ?

Elle se débattait dans un abîme obscur de pensées terribles.

Tout à coup, la femme de chambre eut une exclamation :

— Une lettre ! là, sur le bureau, et pour madame la marquise !

Eliane se jeta dessus comme une proie ; voici ce que lui écrivait la pauvre enfant.

« Eliane, ma chère sœur bien-aimée, pardon, j'ai manqué de confiance envers toi !... j'en suis bien cruellement punie ! Tu ignores pourquoi M. de Crussec nous exile... moi, je le sais. Hervé m'aime et je l'aime. Comment cela s'est-il fait, je ne puis le dire. Si j'avais senti nettement ce sentiment naître en moi, oh ! crois-le, je te l'eusse avoué ; mais il est entré en mon cœur sans que je le soupçonnasse, il y a grandi, et le jour où je l'ai reconnu, je n'ai plus osé t'en parler ! Savais-je, d'ailleurs, si Hervé m'aimait !... Il me l'a dit hier, hier seulement, dans le parc, après le déjeuner, il m'a demandé d'être sa femme et, sans le vouloir, je lui ai laissé comprendre que je répondais à sa tendresse. J'aurais dû, en rentrant, de suite, t'ouvrir mon cœur, encore une fois je n'ai pas osé ! C'est à ce soir que

j'avais remis ma confidence et, en tout cas, je te l'eusse faite : mais j'espérais que, pour ce moment, Hervé aurait parlé à son père, et que celui-ci, dont je te croyais tant aimée, t'eût demandé ta sœur pour son fils.....

» Je n'ai pas revu Hervé, néanmoins je suis sûre qu'il a prié son père de consentir à notre mariage, le duc n'aura pas voulu et pour couper court à tout, nous exile...

» Moi, c'est justice, peut-être, et, pourtant, de quoi suis-je coupable ? Mais toi, ma chère innocente, ma sainte, il n'est pas permis que tu paies pour les autres.....

» Aussi, quand tu trouveras cette lettre, serai-je partie bien loin, je ne te dirai pas où, et tu ne le devineras jamais ; mais tu peux être tranquille, je n'oublierai pas les leçons que tu m'as données, et, bien que séparée de toi, j'en resterai toujours digne.

» Moi partie, il n'y a plus de raisons pour que tu quittes Kervelez, le duc le comprendra, tu lui demanderas pardon pour moi, tu lui diras que rien n'a été de ma faute, que je n'ai aidé volontairement en quoi que ce soit à... ce qui arrive. Puis tu reprendras, près de lui, la vie que tu menais avant que je fusse là, tu resteras aimée, protégée, respectée, heureuse. Oui, heureuse,

je ne veux pas que tu pleures sur moi ni que tu t'inquiètes de mon sort.

» Il ne pouvait plus être fortuné nulle part, désormais. Je n'épouserai jamais Hervé, le duc ne change pas d'avis ; il n'y a donc plus de joies pour moi en ce monde ; tu te rappelles combien tu aimais Edilbert, et tu m'excuseras..... Si nous étions parties ensemble, j'eusse empoisonné ta vie de ma tristesse, de mes regrets, et pour te quitter un jour et aller où je vais...

» Autant m'y rendre de suite. Plus tard, quand tout sera irrévocable je t'écrirai, tu viendras me voir...

» Crois-m'en, je prends le seul bon parti possible, pardonne-moi le chagrin qu'il te causera aujourd'hui et prie pour moi.

» Ta sœur,

» CLAIRE. »

A la lecture de cette lettre, l'émotion d'Eliane fut immense, et, pourtant, en ces quelques instants d'incertitude, tant de navrantes images s'étaient présentées à son esprit troublé, qu'il s'y joignit une sorte de quiétude, d'apaisement.

Claire vivait et, de rien, n'était coupable !

Cette pensée lui rendit son courage et sa résolution. Mais elle était partie, la pauvre enfant !

Le premier mouvement d'Eliane fut de courir après elle, de la rattraper... La réflexion l'arrêta : pour s'en aller, elle avait dû gagner la gare à pied, à quelle heure étaient les trains ? Elle consulta un indicateur : six heures vingt vers le Nord et Paris, sept heures trente-cinq vers le midi, madame de Crussec regarda sa montre, elle marquait plus de huit heures ! Trop tard ! N'importe par où, elle était en route ! Puisqu'elle la fuyait, elle n'aurait pas attendu le train qui devait l'emmener à dix heures quinze.

Des larmes revinrent aux yeux de la jeune femme ; l'espoir de rejoindre Claire l'avait un instant soutenue ; le perdant, elle la perdait deux fois.

— Pauvre petite ! murmura-t-elle, pourquoi sa générosité folle lui a-t-elle inspiré cet impossible sacrifice, et comment n'a-t-elle pas compris que, pour moi, le plus grand serait d'être séparée d'elle ?

Mais au moins, puisque Dieu le permettait, justice lui serait rendue et aussi à celle pour qui elle s'immolait. Eliane pénétrait à présent, clairement, le sens de la lettre du duc : il l'accusait d'avoir, de connivence avec sa sœur, séduit son fils, et préparé le mariage auquel il se refusait.

Elle sonna.

— Veuillez prévenir M. le duc que j'ai un besoin urgent de le voir quelques instants, dit-elle à sa femme de chambre, et demandez-lui s'il peut me recevoir tout de suite.

Elle mettait la dernière main à sa toilette inachevée, lorsque le duc lui fit dire qu'il l'attendait.

Elle arriva devant lui, navrée, mais parfaitement calme.

— Mon père, lui dit-elle résolument en entrant, je vous demande pardon de me présenter devant vous à l'encontre du désir que vous m'aviez exprimé, les plus graves circonstances m'y forcent.

Et M. de Crussec, très froid, s'étant incliné sans parler, elle continua :

— Ce matin, entrant dans la chambre de ma sœur, je l'ai trouvée vide, elle était partie...

— Avec Hervé? fit le duc en un mouvement d'indignation.

— Oh! non, répondit Eliane tristement, elle n'est point si coupable, la pauvre enfant! elle s'en est allée seule, je ne sais où, hélas! Elle m'a laissé une lettre que je vous apporte, car rien ne pourrait vous éclairer mieux sur tout ce qui se passe.

Elle la tendit au duc : celui-ci la lut avec une extrême attention, mais il avait au front son pli des jours mauvais et, dans le dédain de son sourire, sa plus sanglante ironie. Il la rendit à Eliane.

— Alors, fit-il gouailleur, vous ignoriez la passion réciproque de ces jeunes gens ?

— Si je l'avais soupçonnée, mon père, il y a longtemps que j'eusse emmené ma sœur, non seulement pour vous, pour Hervé et pour moi, mais surtout pour elle.

— Cela eût mieux valu pour tout le monde, assurément, répondit le duc avec un rictus méchant, pourtant vous ne pouviez deviner d'avance ainsi mes intentions.

— J'étais payée pour les connaître, répliqua Eliane fièrement.

— Oui, mais bien des choses s'étant passées depuis le temps auquel vous faites allusion, bien des choses, et de bien cruelles, vous pouviez me penser désarmé, au moins par la douleur !

— Je n'ai jamais songé jusque-là, car jamais je n'ai admis l'éventualité possible d'un mariage entre Hervé et ma sœur; c'est même, sans doute, ce qui m'a fermé les yeux.

— Sans doute, fit ironiquement le duc, et moi, votre sécurité m'en donnait. C'est hier seulement

que j'ai appris, par mon fils, des projets qui n'auront jamais mon assentiment, jamais, sachez-le bien.

— Je le sais, repartit Eliane, et ce n'est ni l'intention de le solliciter ni l'espoir de l'obtenir qui m'ont amenée près de vous, mon père ; mais connaissant, enfin, le motif de votre mécontentement envers moi, j'ai voulu, avant de partir, vous demander pardon de tout le trouble que, bien involontairement, j'ai apporté ici en y introduisant Claire, et vous remercier de toutes les bontés que, depuis deux ans, vous avez eues pour moi.

— Et moi, répondit le duc glacial, je vous remercie de tous les services, que, pendant ce temps, vous m'avez rendus.

Ils se saluèrent et Eliane se dirigeait vers la porte lorsqu'Hervé entra comme un fou, et sans sembler voir son père :

— Eliane, s'écria-t-il, je viens de chez vous, on me dit que vous êtes ici, seule, que Claire est partie, s'est enfuie... Qu'y a-t-il ?

— Ta belle-sœur a, dans une lettre, la clef de ce mystère, prie-la de te la communiquer, c'est une fort belle page de style épistolaire, fit le duc, agressif.

Son fils le regardait, ahuri, sa belle-fille,

blessée, s'en allait, lorsque M. de Crussec la rappela.

— Eh bien, cette lettre? vous ne la montrez pas à votre beau-frère, je tiens cependant à ce qu'il la lise, si vous le permettez.

Eliane, silencieuse, la tendit au duc qui la remit à son fils.

La lisant, Hervé contenait mal son émotion.

— Ah! fit-il la rendant à la jeune femme, comme vous devez m'en vouloir!

— Je n'accuse personne, répondit-elle avec sa douceur d'ange, mais si vous n'aviez pas parlé à Claire, Hervé, vous nous eussiez épargné bien des douleurs!

— Si vous saviez, murmura le pauvre garçon, ce que je suis malheureux!

Eliane ne riposta pas, son beau-père, au même moment lui demandait:

— Et où allez-vous comme cela?

— Chercher Claire, dit-elle, à Paris, d'abord, à son couvent, où elle s'est peut-être réfugiée, puis chez ses amies, ensuite je ne sais où!... J'irai au bout du monde, s'il le faut, pour la retrouver.

— Vous n'aurez pas cette peine, fit le duc railleur, je l'espère, du moins; bonne chance, donc, et bon voyage.

Eliane, à bout d'amertume, n'eut pas plutôt refermé la porte que le duc dit à son fils :

— Sont-elles fortes? Et cette comédie est-elle bien imaginée, bien jouée? Je ne te fais pas l'injure de croire que tu y as collaboré, aussi veux-je calmer tes inquiétudes : la jolie Claire n'est pas perdue, tout ceci était convenu entre elle et sa sœur, et elles se retrouveront, ce soir, à quelque endroit précisé d'avance, j'en ai la conviction. Et comprends-tu, maintenant, le mot de toute cette charade? Elles voulaient, la première manche de la partie perdue, garder, au moins, une intelligence dans la place, en laissant Eliane ici, ce qui aurait pu, à leur sens, les amener un jour ou l'autre à leur but.

— Oh ! mon père ! fit Hervé indigné.

Et il s'en fut sur ce seul mot.

Il conduisit Eliane à la gare, et, pendant le trajet, la mit au courant de tout ce qui s'était passé ; il lui montra son cœur à nu, avec son amour, son désespoir, ses regrets et, pourtant, ce respect et cette affection pour son père qui ne lui laisseraient pas braver sa volonté.

— Peut-être Claire, le sachant, croira-t-elle que je ne l'aime pas, conclut-il ; cependant Dieu sait si elle m'est chère ! mais renouveler à mon père la peine, qu'une fois déjà, il a connue, et

que la répétition lui rendrait encore plus cruelle, non, je n'ai pas le triste courage d'infliger cette douleur à ses cheveux blanchis par tant d'épreuves !

— Croyez-vous donc, fit Eliane, que Claire l'eût souffert, que moi-même j'y eusse consenti ? Ah ! Hervé, c'est peu nous connaître toutes deux. Votre conduite, la meilleure preuve que ma sœur l'approuvera, c'est celle qu'elle a tenue elle-même. Voyez, elle s'est résignée de suite ; au premier mot, elle s'est retirée de votre chemin, et c'est presque de sa part, tant je suis sûre de ses sentiments, que je viens vous dire : Oubliez-la, cherchez une autre affection, attachez-vous-y et soyez heureux, sous l'œil de votre père, qui vous saura gré de votre sacrifice, et vous devra le bonheur de ses dernières années.

— Cela, Eliane, jamais, fit Hervé très ferme, vous pouvez le dire à Claire, si je ne l'épouse, le nom des Crussec périra avec moi.

— Hervé, je ne lui dirai pas cela, car vous ne le ferez pas.

— Il en sera ainsi, affirma le jeune homme, aussi, je vous en supplie, Eliane, lorsque vous aurez retrouvé votre sœur, empêchez-la de se lier par cet irrévocable dont elle parle et qui, bien

qu'inconnu, est redoutable à mes yeux. Qui sait si mon père ne se laissera pas fléchir ?... et cela même n'arrivât-il pas, un jour viendra, dans bien des années, qui, douloureusement, me fera libre, et seul maître de ma destinée... alors, si Claire avait gardé, fidèle, mon souvenir...

— N'achevez pas, Hervé, elle ne désobéira pas plus à une mémoire qu'à une volonté exprimée. Non, ne vous bercez d'aucun espoir vain, souffrez votre douleur tout d'un coup, mon pauvre ami, vous vous en guérirez plus vite. Vous êtes irrévocablement éloigné de Claire, car votre père, revenir sur une décision comme celle-là, vous savez aussi bien que moi que c'est folie d'y penser ?...

— Hélas ! répondit Hervé, il est si absolu ! Comment devez-vous le juger, vous, ma pauvre Eliane, envers qui il est si atrocement injuste !...

— Je le juge, dit-elle doucement, un grand et noble cœur, une intelligence d'élite, dont l'orgueil paralyse parfois les mouvements et les pensées ; je le juge un homme très bon, que le malheur a aigri ; très sensible, que la vie a meurtri ; qui a appris à douter de tout, parce qu'il a été trompé, et qui n'ose plus aimer ni croire parce que ses affections et ses croyances

lui ont été ravies. Mais tel quel et quelle qu'ait pu être sa manière d'agir à mon égard, je le respecte, je le plains profondément, et je l'aime toujours.

— Ah! fit Hervé, touché, vous avez l'âme d'un ange!

On était à la gare, Eliane monta en wagon.

— Vous m'écrirez, dit Hervé, vous me donnerez des nouvelles...

— Non, mon ami, répondit la jeune femme tristement, mais avec une grande fermeté, tout est fini, adieu, oubliez-nous!

Et le train s'ébranlant, elle se détourna pour ne pas voir la navrante expression de désespoir qui, à ces derniers mots, avait envahi le visage mobile d'Hervé.

XIX

Lorsque le duc entendit rouler la voiture qui emmenait Eliane, ce bruit de départ, de séparation définitive, fit naître en lui une mélancolie. Bientôt un doute lui vint, le premier : s'il s'était trompé, si, accusant Eliane et sa sœur de tromperie, de machiavélisme, il avait calomnié deux innocentes !...

Depuis la veille, le vieil homme avait reparu en M. de Crussec, celui dont, insensiblement, depuis deux ans, Eliane, par sa douce influence, avait fait taire les colères, apaisé les rancunes, dissipé les méfiances. Il n'était resté de lui qu'un ferment, mais bien puissant, l'orgueil qui, parfois, avait pu capituler un instant devant l'affection que la jeune femme inspirait au vieillard et, pourtant, demeurait intraitable et vivace en ce cœur fermé.

Ame superbe, altière, ardente, le duc, lorsqu'il s'était marié, avait fait taire, par amour, ses exigences et ses emportements. Puis sa femme, aimable et vertueuse créature, avait su conserver, sur lui, l'ascendant nécessaire à leur répression ; et, tant qu'elle avait vécu, on n'avait connu de M. de Crussec que les côtés avantageux et vraiment charmants de son caractère.

La douleur profonde que ressentit le duc à sa mort raviva ses instincts farouches ; la solitude, l'accoutumance du respect absolu, de l'obéissance passive, augmentèrent ses tendances. La révolte d'Edilbert les paracheva, et M. de Crussec retrouva l'indépendance de caractère de ses vingt ans, avec l'autorité qu'y avait ajoutée les années, et cette amertume que laisse après elle la douleur. Il était devenu absolu, austère, dur à lui-même et aux autres et, pourtant, si on le craignait généralement, il restait estimé de tous, car on ne pouvait, quelque violente qu'elle fût, méconnaître la générosité de sa nature, ni la rectitude de ses jugements, et la dignité de sa vie solitaire.

Eliane était venue qui, sans le savoir, avait repris l'œuvre parfaite, naguère, par la duchesse ; près d'elle, sous son empire de femme

intelligente et aimante, le duc avait retrouvé la façon d'être d'autrefois, aux jours de son bonheur. Qu'une violente contrariété, accompagnée d'une surprise, ait remué en lui tout le fiel amassé, il y a quelques années, dans une circonstance pareille, et lui ait dicté la colère, le soupçon, avec la calomnie et l'injustice qu'ils entraînent, il n'y avait pas à s'en étonner ; mais la réaction devait venir, au moins secrètement, et elle ne se fit pas attendre.

S'il avait calomnié deux innocentes !

De suite, cette idée le tortura et s'établit en lui avec la puissance d'une obsession. Il ne pouvait en être de plus pénible à sa droiture naturelle.

Si tout s'était passé comme Eliane l'avait dit ? La jeune femme avait-elle menti jamais ? Il ne se le rappelait pas, il la considérait comme la sincérité et l'honnêteté mêmes, l'aurait-elle trompé à ce point ? Depuis deux ans qu'il la connaissait, qu'il vivait avec elle dans la plus étroite intimité, son caractère s'était-il démenti un instant, un seul ? Sa conscience répondait que non. Alors, pourquoi l'avoir soupçonnée ?

Et sa sœur, cette enfant naïve, était-il permis de mettre en doute la véracité de ses dix-huit ans, de son regard céleste, de son front d'in-

nocence? Il n'y avait rien de surprenant à ce qu'elle se fût éprise d'Hervé, il était pour cela — son père le constatait avec complaisance — assez charmant, elle avait pu l'aimer et ne pas penser à le séduire.

Et que pourtant, sans artifices de la part de la fillette, Hervé se soit attaché à elle, le duc l'admettait d'autant plus difficilement qu'il ne l'avait pas prévu. Ah! s'il l'avait prévu, il n'eût pas fait venir cette jeune fille qui, enfant à ses yeux, ne l'était plus, il s'en apercevait, ni à ceux des autres, ni en réalité ; et que de tristesses il eût évitées!

Cependant, si au lieu de s'être rejointes le soir même de leur départ, comme il l'avait dit dans sa méfiance et son ironie, les deux sœurs ne s'étaient pas rencontrées, que Claire fût partie bien loin, à l'aventure, et que la malheureuse Eliane, sans la retrouver et en proie à la plus cruelle incertitude, parcourût inutilement toute la France? Quelle épreuve pour la pauvre jeune femme!

A cette pensée, le duc se repentait de ce qu'il avait fait. Il aurait pu, tout en refusant son consentement au mariage (sur ce point il était inexorable), prévenir Eliane, qui eût emmené sa sœur sans esclandre, sans bruits, sans secousses pénibles.

Il ne pouvait, néanmoins, croire que la colère et la passion l'eussent aveuglé au point de lui faire commettre cette monstrueuse erreur, et, chaque matin, s'éveillant, il s'attendait à voir Hervé lui annoncer quelque absence, prétexte pour aller *les* retrouver.

Mais le jeune homme restait au logis, triste d'une tristesse morne, rebelle à toute distraction. Respectueux et soumis envers son père, il lui parlait le moins possible.

Le duc s'était dit souvent, pour calmer ses scrupules :

« Nous verrons bien si l'avenir ne me donne pas raison ! »

Il résolut tout à coup de provoquer ses révélations. Comme une fois déjà il l'avait fait au sujet d'Eliane, il voulut se renseigner de nouveau sur elle, et savoir où se cachait sa sœur, si vraiment elle se cachait. Il s'adressa pour cela, à la même discrète agence pour qui, comme pour toutes ses congénères, il n'est, moyennant finance, ni secret ni mystère.

Sur madame de Crussec, le duc fut bientôt édifié : elle était installée chez les sœurs de Notre-Dame, à Auteuil, comme dame pensionnaire, elle sortait souvent, on la voyait toujours seule, et profondément triste.

Pour Claire, les renseignements se firent tellement attendre que le duc désespérait de les avoir. Au bout d'un mois seulement, une note brève l'informa que mademoiselle Brideux était dans un pauvre village du Pas-de-Calais, nommé Lure-au-Bois, chez les religieuses de l'école.

Alors, M. de Crussec reconnut que ses prévisions étaient fausses ; était-il admissible, qu'après trente jours écoulés, et l'insuccès de leur soi-disante tentative, les sœurs restassent séparées? Il était difficile de le supposer : il s'était donc trompé !...

Il en ressentit, presque immédiatement, un regret profond, en même temps qu'une compassion infinie pour ces deux pauvres jeunes femmes, victimes de son erreur; pour Eliane, surtout, si sensible, si affectueuse, et qui aimait tant sa petite Claire ! Il se fit conduire à la poste de suite, et lui télégraphia :

« Avez-vous retrouvé votre sœur ? »

La réponse de madame de Crussec lui parvint peu après :

« Hélas non ! je cherche toujours, sans succès, et suis désespérée. Merci de l'intérêt témoigné. »

Au porteur même de cette dépêche, le duc en remit une autre :

« Vous trouverez votre sœur chez les reli-

gieuses de Lure-au-Bois près de Courcy-le-Château, Pas-de-Calais. »

Eliane reçut ce télégramme, le soir, dans la petite chambre qu'elle habitait au couvent Notre-Dame.

Elle y était venue d'abord, parce qu'il lui semblait que c'était là, plutôt qu'ailleurs, le lieu de paix où Claire avait dû se réfugier. Elle ne l'y avait pas trouvée. La supérieure du monastère était une femme d'une haute intelligence et d'un grand jugement, madame de Crussec lui confia son douloureux secret. Elle y compatit avec la pitié la plus affectueuse, et promit à la jeune femme de l'aider dans ses recherches. Elle avait élevé Claire, connaissait, mieux que personne, les amitiés de cette enfant et ses tendances ; elle avait donc, plus que tout autre, chance de deviner l'asile qu'elle avait choisi. Son concours décida Eliane à s'installer près d'elle, temporairement. Où eût-elle été, du reste? La maison d'Auteuil était louée, elle n'avait plus, réellement, un toit où reposer sa tête !

La sœur Marie des Anges tint envers elle son engagement : de la façon la plus discrète, elle s'informa de Claire près de ses amies, chose que n'eût pu faire Eliane, sans compromettre le secret qu'elle avait à cœur de garder. Elle s'en-

quit aussi, adroitement, près de religieuses ayant quitté le pensionnat pour d'autres postes, si la fugitive n'avait point été les retrouver ; nulle part on ne découvrit sa trace, et les jours passaient, apportant, chaque matin, des lettres, qui, toutes, causaient à Eliane une cruelle désillusion.

La pauvre jeune femme faisait peine à voir ; jusqu'à présent l'espoir de retrouver sa sœur l'avait soutenue, maintenant, le perdant peu à peu, avec lui s'en allaient son courage et ses forces.

La première dépêche du duc la toucha comme la preuve inespérée d'une sympathie sur laquelle elle n'osait plus compter ; elle n'y attacha pas d'autre importance. Du reste, ses facultés étaient à ce point absorbées par l'unique souci de Claire qu'elle était incapable d'une autre pensée.

Lorsque arriva le second télégramme de Kervelez, elle eut une émotion à en mourir. Mais la joie lui rendit son énergie, elle ne se demanda pas en quel état d'âme elle allait retrouver Claire, ni pourquoi le duc connaissait sa retraite, elle fut tout à l'allégresse de savoir où vivait sa sœur chérie, de n'être plus séparée d'elle que par quelques heures et quelques kilomètres.

Elle lança au duc un bref mais éloquent remerciement :

« Soyez béni pour le bonheur que vous me causez ».

Puis, ayant fait prier la supérieure de la recevoir, elle alla incontinent lui porter la bonne nouvelle.

— Lure-au-Bois, dans le Pas-de-Calais, répéta celle-ci, très heureuse de la communication, mais plus intriguée qu'Eliane. Ah ! fit-elle après un silence, je devine, c'est là qu'est sœur Pia !

Et elle expliqua à madame de Crussec qui était sœur Pia.

Une jeune fille, qui avait longtemps habité Notre-Dame comme dame pensionnaire ; elle était venue là, à la suite de la rupture d'un mariage qui l'avait brisée de chagrin, elle se mêlait quelquefois aux religieuses et aux élèves ; Claire, particulièrement, l'aimait beaucoup. Un beau jour, elle avait quitté Notre-Dame pour prendre elle-même l'habit religieux, et avait choisi l'ordre des Filles de la Sagesse. Elle n'écrivait guère,— dans cet état ce n'est pas permis souvent,—mais elle n'avait oublié ni ses anciennes amitiés ni la maison qui, aux jours d'épreuve, l'avait abritée, et sœur Marie des Anges, sans connaître lequel, savait qu'elle était dans un village du Pas-de-Calais.

Claire, mieux informée de son adresse, par correspondance, sans doute, était allée rejoindre

celle qui avait souffert comme elle souffrait, et apprendre d'elle le secret de la résignation et des pieuses consolations.

— Comment n'y avons-nous pas songé ! fit la supérieure.

Qu'importait, puisqu'on avait pénétré maintenant le secret de la retraite de la fugitive et que, selon toute probabilité, il n'était pas trop tard, pensa Eliane, qu'un frisson avait parcourue toute au récit de la religieuse, car il lui expliquait un mot de la lettre d'adieu de Claire : « Quand tout sera irrévocable »...

L'enfant, blessée par la vie, voulait demander au cloître l'oubli de sa douleur et, imitant son amie, mettre à son exemple, entre le monde et elle, la barrière des vœux éternels.

Madame de Crussec partit le lendemain, à la première heure. Le trajet n'était pas long et, pourtant, il lui parut interminable ; l'express filait à toute vapeur, et il lui semblait ne pas avancer, tant était grande l'impatience qui la dévorait. Et, à la portière, l'œil fixe, elle regardait, sans les voir, fuir les villages aux blanches maisons, les prairies verdoyantes, les rivières coulant sous le soleil comme des fleuves d'argent, et les plaines immenses, couvertes de l'or des précoces moissons.

Lorsqu'elle fut à Courcy, vers midi, elle descendit, le chemin de fer ne pouvait la conduire plus loin. Par la chaleur de plomb de ce jour de juillet, elle traversa la petite gare et demanda Lure-au-Bois.

C'était à cinq kilomètres ! Elle poussa un soupir de découragement. Encore ! elle n'arriverait donc jamais ! Un omnibus qui se trouvait là offrit de l'y mener.

— Oui, tout de suite, tout de suite, dit-elle.

Elle monta dans la grande et lourde voiture que traînait, avec peine, un maigre cheval, et traversa, sans même y prêter attention, la gentille petite ville qui méritait mieux, cependant, propre, claire, pittoresque avec son joli hôtel de ville du xve siècle reproduit d'après d'anciens plans et, sur la hauteur, le clocher de sa vieille église, émergeant des grands arbres et dominant toute l'exiguë cité groupée à ses pieds. Lorsqu'elle l'eut quittée, la route qu'elle prit festonnait dans un ravin, surplombé de chaque côté par un pan de la forêt de Courcy, qui s'étendait au loin, et la perspective, entre ces bois, en était charmante. Eliane ne lui accorda pas un regard. Sa pensée était tendue vers un but unique, dont rien ne pouvait la distraire, et son cœur battait plus vite et plus fort, à mesure qu'elle en approchait.

Bientôt, une descente rapide du chemin uni et poussiéreux amena Eliane dans un village, tout caché au fond d'un repli de ce terrain mouvementé, et si bien perdu dans la luxuriante verdure de ses nombreux arbres, de ses multiples haies, — épaisses et hautes comme des murs, où courait, pour les embaumer, le chèvrefeuille sauvage, — qu'on eût dit un bois habité.

La voiture s'arrêta devant une longue muraille, au-dessus de laquelle se profilait une haute maison de pierres blanches, qui différait de toutes les autres.

— C'est là, lui dit son conducteur, lui montrant une étroite porte de bois, ouverte dans le mur, et où conduisait un escalier branlant de sept ou huit marches.

Eliane était défaillante d'émotion.

Elle les gravit à grand'peine ; la porte céda sous ses doigts tremblants, et elle se trouva dans un joli jardin, fleuri de roses de Hollande, parfumé d'œillets blancs, qui dessinaient quelques allées étroites parmi les carrés de choux et de salades, de pommes de terre et de carottes, soigneusement entretenus. A droite, la maison, qui avait pignon sur rue, nouvellement récrépie, se dressait au grand soleil avec une blancheur immaculée. Eliane reconnut le couvent à la

voûte d'une porte, à l'arcade d'un cintre, elle devina aussi les classes aux fenêtres, opaques jusqu'au carreau supérieur. Les cours de récréation se trouvaient de l'autre côté du corps de logis, madame de Crussec était entrée par la porte des religieuses.

Mais tout semblait désert à cette heure, où les enfants étaient retournées chez leurs parents pour le repas de midi. Leurs maîtresses venaient de prendre le leur, Eliane perçut le bruit léger de la vaisselle que lavait une sœur dans une pièce au bout de la maison, la cuisine, sans doute. Elle hésitait, ne sachant où frapper, lorsque, tout à coup, elle entendit, dans une des salles où l'œil ne pouvait pénétrer par les vitres dépolies, préluder un harmonium, touché par d'habiles doigts. Cinq ou six enfants commencèrent, presque aussitôt, le refrain d'un cantique.

Eliane écoutait toujours...

Alors, dans le silence profond de cette journée d'été que, seuls, troublaient le bourdonnement confus des abeilles, et le chant des grillons, s'éleva une admirable voix, pure, vibrante, touchante, qu'Eliane reconnut vite et qui la remua jusqu'au plus intime de son être.

Son émotion et sa joie furent si grandes,

après tant d'angoisses, qu'elle se laissa tomber sur le banc de pierre appuyé à la maison, qu'abritait une voûte, soutenue par des piliers, et courant le long de l'habitation comme un cloître en miniature. Elle fut quelques instants à dominer son trouble ; le cantique continuait toujours, avec ses alternances de chœurs et de soli... Enfin, elle fit un effort violent, ouvrit, sans bruit, une porte, puis une autre, et se trouva dans la salle d'études où Claire exerçait quelques jeunes filles en vue d'une prochaine fête religieuse.

Vêtue d'une de ses robes de deuil dont la simplicité pouvait passer pour monacale, ses cheveux blonds relevés et tressés, son air calme, triste et doux, elle s'était déjà, tant qu'à l'extérieur, tellement identifiée avec le milieu dans lequel elle vivait, qu'Eliane, frappée de cette transformation, sentit redoubler une de ses appréhensions : c'était presqu'une novice qu'elle avait sous les yeux !

Au bruit de la porte qui s'ouvrait, Claire ne se retourna pas tout de suite, comme déjà détachée, puis attentive à sa musique aussi. Au bout d'un court instant, pourtant, elle leva les yeux et aperçut Eliane immobile.

Alors la note qu'elle chantait, cristalline et

vibrante, se changea, dans sa gorge, en un cri strident de surprise, d'émotion et de joie aussi.

Cependant, tombant dans les bras de sa sœur, son premier mot fut un reproche :

— Pourquoi es-tu venue?

— Pouvais-je vivre sans toi? lui répondit Eliane.

XX

Eliane et Claire sont demeurées quelques temps chez les bonnes sœurs de Lure-au-Bois. D'abord tout à la joie réciproque de leur revoir, elles ont laissé couler les jours, sans les voir passer, puis Eliane a été gagnée par le charme, la douceur, de cette vie de paix, de silence, de repos, particulièrement précieuse, après tant d'orages, à son pauvre cœur meurtri, à sa pauvre âme fatiguée. Et sœur Pia l'y ayant engagée, elle s'est, en quelque sorte, endormie dans cette quiétude de calme, oubliant le passé, ne songeant plus à l'avenir, toute au repos physique et moral du moment présent. Elle a pris les habitudes régulières du couvent, où trois religieuses, seulement, suivent scrupuleusement la règle de leur ordre. Comme elles, et comme Claire, elle s'est levée de bonne heure,

pour assister chaque jour à la messe matinale, elle a partagé le repas frugal, dont les œufs, le lard, le lait trouvés au village, joints aux légumes et aux fruits du jardin, font tous les frais. Elle a appris un peu de catéchisme à quelques jeunes mémoires récalcitrantes, ou plié un ourlet, qui tournait mal, sous de petits doigts inexpérimentés. Et, le soir, elle a regagné son étroit lit de fer, au coucher du soleil, pour recommencer, le lendemain, la même existence paisible et ordonnée.

Claire fait plus encore et mène absolument la vie des sœurs ; elle est mêlée à leurs prières, à leurs travaux, à leurs délassements.

Eliane la regardait souvent avec mélancolie faire la classe, s'occuper de la cuisine, de la propreté de la maison, de l'église, où elle aidait la religieuse sacristine, de la tenue des enfants, des malades qu'elle visitait ; puis, le jeudi, du jardin où, avec une douce gaîté de récréation accordée, elle allait bêcher les carrés ou sarcler les plates-bandes, sans souci de la sueur que lui amenaient au front ces travaux auxquels elle n'était pas accoutumée et qui meurtrissaient ses doigts délicats.

Bien qu'elle ne lui ait rien dit de formel à cet égard madame de Crussec ne doutait pas de

l'intention de la jeune fille d'entrer en religion; toute sa conduite l'indiquait : son absence totale de projets, et le silence qu'elle gardait, lorsque sa sœur en faisait quelques-uns.

La voyant ainsi, bien initiée aux devoirs de l'état religieux, et l'y voyant, surtout, si calme, si paisible, presque si satisfaite, la résolution d'Eliane chancelait. Venue avec la pensée de reprendre Claire, elle se demandait, à présent, si elle devait l'emmener.

La vie lui avait été, à elle-même, si dure ! Le court essai que Claire en avait fait avait suffi aussi pour la frapper mortellement au cœur... Ici, dans la paix de ce cloître, on semblait à l'abri de ses coups, dans le détachement suprême des choses. Était-ce assurer le bonheur de Claire de l'en arracher, de la replonger dans cette mêlée de l'existence où elle avait été déjà blessée et qui lui réservait un inconnu plus riche en menaces qu'en promesses ?

Madame de Crussec était bien hésitante.

Elle s'en ouvrit à sœur Pia, pour laquelle s'éveillaient, en elle, une sympathie et une confiance pareilles à celle de Claire.

Cette religieuse était une femme supérieure dans toute l'acception du mot. Son intelligence élevée et son grand cœur, épurés par l'épreuve

et le sacrifice, atteignaient les perfections chrétiennes et, toute à Dieu et à son saint état, elle avait conservé, du monde qu'elle avait quitté, un souvenir suffisant pour éclairer son expérience et former son jugement.

A l'ouverture d'Eliane elle répondit :

— Oui, madame, Claire m'a confié ses projets, ses désirs, et, comme vous l'avez deviné, ils la portent vers la vie religieuse. Je ne crois pourtant pas que la chère enfant y soit appelée. Je l'ai accueillie, j'ai cédé à ses idées de retraite et de mystère, car il fallait, avant tout, à cette jeune âme ulcérée, la paix, et j'ai fait ce que j'ai pu pour la lui donner. Quant à la conserver ou plutôt à l'encourager à aller faire son noviciat, je ne voudrais pas, en ce moment du moins, en prendre la responsabilité.

— Alors ? demanda Eliane, anxieuse.

— Madame, reprit la religieuse, Claire a accompli son sacrifice de fait, mais, en son âme, il n'est pas consommé ; tout regret n'est pas mort en elle, tout souvenir n'est pas banni de sa pensée, toute affection de son cœur : elle n'est pas encore mûre pour le cloître. Si une telle vocation a toujours besoin d'être réfléchie, examinée, éprouvée, combien plus dans les circonstances présentes ! Un mois ne suffit

pas pour cela, une année non plus, peut-être.

— Vous me conseillez donc de l'emmener, ma sœur?

— Oui, madame, quitte à nous la ramener plus tard.

Ce dernier mot triompha des incertitudes d'Eliane. Le lendemain elle dit à Claire :

— Je me trouve très bien ici, mais y prolonger mon séjour serait indiscret, je compte partir dans deux ou trois jours.

— Déjà ! fit la jeune fille, subitement très émue.

— Oui, ma chérie, il t'en coûtera certainement de quitter la bonne sœur Pia, que tu aimes tant, mais tu te feras une raison, j'espère, puisque c'est pour moi que tu la laisseras.

— Eliane, dit Claire d'une voix étranglée, d'accord avec sa mortelle pâleur, je ne te suivrai pas.

— Que veux-tu dire? fit madame de Crussec cherchant à paraître surprise.

— Je ne quitterai Lure-au-Bois et la sœur Pia que pour la maison mère des Filles de la Sagesse : ma résolution est prise, je veux me faire religieuse.

Eliane n'eut pas, cette fois, à simuler, sinon l'étonnement, du moins l'émotion, la sienne

était profonde d'entendre cette bouche si chère prononcer ces paroles, dont la réalisation eût été l'éternelle séparation.

— Claire, reprit-elle après un silence, lorsqu'il y a un an à peine, tu étais à Notre-Dame, ta destinée incertaine et que, toutes deux, nous interrogions, sur ton avenir, la Mère Supérieure, elle me répondait en riant : « Faites ce que vous voulez, madame, ce sera assurément quelque chose de bien et de bon, mais emmenez-la, nous n'en voulons pas, cette enfant n'est pas faite pour la vie religieuse. »

— Il y a un an, oui, elle a pu dire cela, répondit Claire tristement; mais, depuis, Eliane, depuis, il s'est passé tant de choses ! Elle ne le dirait plus à présent, va, si elle connaissait le fond de mon cœur...

— Qu'en sais-tu ? ce n'est pas dans les douleurs extrêmes qu'on prend les résolutions extrêmes, Claire.

— Ma douleur n'est plus extrême, je suis résignée, sinon tout à fait consolée encore. Ma vie est brisée, tu le sais, dans le monde, je la traînerai triste, difficile, misérable ; la consacrant à Dieu, j'ai l'espoir de la rendre utile et méritoire, c'est ce qui m'a décidée.

— Et moi, Claire, qu'en fais-tu en tout ceci?...

— Ah ! dit la jeune fille avec un cri prouvant qu'elle était touchée au cœur par cette objection, je t'en prie, si tu m'aimes, ne m'ôte pas mon courage !

Ayant trouvé le point sensible, Eliane, au contraire, insista :

— Moi, reprit-elle, moi qui ai tout quitté pour toi, sans retour possible, tu le sais, quelle vie va me faire ton abandon ?

Claire pleura beaucoup, elle ne céda pas, pourtant, malgré les supplications de sa sœur ; alors celle-ci, jouant sa dernière carte :

— Voyons, lui dit-elle, viens avec moi, ce ne sera prendre aucun engagement. Dans un an, à pareil jour, si tu le veux encore, je fais le serment de te ramener ici et de te rendre ta liberté.

— Oui, fit la jeune fille, mais, dans un an, je n'aurai plus ce courage de te quitter que, seul, m'a donné l'espoir de sauvegarder la dignité et la sécurité de ta vie, en te laissant à Kervelez !...

— Eh bien, fit Eliane souriante, alors tu resteras avec moi pour toujours.

Un combat se livrait dans l'âme de la jeune fille ; madame de Crussec, le voyant, ajouta tristement :

— Je ne te demande qu'une année de ta vie, Claire, et tu me la refuses !

A ce doux reproche, mademoiselle Brideux fondit en larmes.

— Eh bien, soit, fit-elle avec une résolution subite, je t'accompagne, mais dans un an, n'oublie pas ta promesse, je serai libre.

— Tu le seras, fit Eliane, solennellement.

Elles partirent le surlendemain. Eliane ne voulut pas retourner à Paris : sa sœur avait besoin de distraction, de changement. Après les catastrophes morales, comme après les autres, il est nécessaire d'être enlevé à son milieu habituel, et cela fait bien de se trouver là où l'on n'a jamais été, où aucun souvenir du passé, aucune comparaison avec lui ne viennent réveiller votre peine.

Eliane, qui l'avait éprouvé (elle avait l'expérience de toutes les douleurs !), pensa d'abord à faire voyager Claire ; mais ce projet qui, naguère, eût ravi la jeune fille, n'obtint d'elle qu'une très indifférente approbation.

S'il faut au chagrin une diversion, il lui faut aussi du calme, du repos, car il n'est pas, pour le corps et l'âme, de fatigue plus grande que celle de l'affliction ; et Eliane sentait sa sœur, comme elle-même, lasse à en mourir !

Elle résolut donc de s'établir quelque part avec elle, pour tout le reste de l'été et donna la

préférence aux bords de la mer, comptant sur l'air salin pour rendre, aux joues de Claire, les roses qui les avaient fuies. Ensemble elles cherchèrent une plage paisible où elles seraient isolées, car il leur eût été pénible de rencontrer leurs connaissances dans ce premier moment de trouble, et elles se décidèrent pour un petit village de la Somme, niché au pied d'une grande falaise, enserré entre de verdoyantes prairies et la mer, à deux pas du Tréport, mais plus calme encore, pour Mers-les-Bains.

Elles s'installèrent là, à l'hôtel du Casino. Elles prirent, au second étage, deux chambres qui s'ouvraient sur la plage et elles commencèrent une vie très calme, très solitaire, mais très douce, qui convenait à merveille à leur état actuel d'esprit.

Elles aimaient toutes deux passionnément la mer, dont la seule contemplation leur prenait bien des heures. Quand la marée basse le leur permettait, elles s'en allaient, dans un groupe de rochers, jetés au bas de l'immense falaise qui se prolonge tout le long de la côte, et là, s'asseyaient sur les pierres grises recouvertes de moules, à côté d'autres, verdoyantes sous les algues qu'elles retiennent ou leur bizarre végétation marine, et qui, dans leurs anfractuosités, cachent des

coquillages, des crabes et des crevettes. Elles causaient alors longuement, respirant les senteurs âcres, pénétrantes et si saines de l'air saturé d'émanations iodées et salines. Souvent, perdant la notion du temps, il fallait que le bruit des premières vagues frappant les rochers les plus avancés vînt les avertir qu'il était temps de battre en retraite, et promptement, car le flot monte avec une rapidité folle dans ces pierres, d'avance presque toutes baignées par l'eau que la précédente marée leur a apportée, et qu'elles ont retenue.

D'autres fois, les jeunes femmes partaient dans la campagne, emportant leurs boîtes d'aquarelle, car elles avaient repris leurs pinceaux ; et, souvent aussi, Claire s'essayait à surprendre et à reproduire un des mille aspects féeriques et fugitifs de cette mer qui a pu faire dire d'elle : changeante comme l'onde !

Elles allaient peu au Tréport, de crainte d'y rencontrer quelque visage de connaissance, mais ne résistaient pas, cependant, au plaisir de venir à la jetée, surtout les jours de gros temps, voir sortir et rentrer les bateaux de pêche.

Et le temps, ainsi, passait pour elles, très vite, sans qu'elles parlassent ni du passé ni de l'avenir, considérant ces quelques mois comme une sorte

de Trève de Dieu dans la bataille de leur vie, dont il leur était permis d'oublier les soucis.

Jamais Claire n'avait dit mot d'Hervé à sa sœur et, pourtant, celle-ci savait bien qu'elle y pensait toujours. Lorsque, parfois, les yeux de la jeune fille, fixés sur quelque objet indifférent, devenaient vagues et comme emportés en un rêve, Eliane ne mettait pas en doute quel était ce rêve.

Sans avoir été provoquée par ses questions, elle lui avait raconté brièvement les circonstances de son départ, n'y mentionnant Hervé que pour dire qu'il l'avait conduite à la gare, et Claire, courageuse, ne l'avait pas interrogée. Elle lui avait appris aussi que c'était le duc qui lui avait procuré son adresse ; et là, toutes deux s'étaient demandé en vain comment il avait pu la connaître ?

Le duc ! Eliane ne l'oubliait pas. Elle avait dit vrai à Hervé ; il avait pu l'outrager, la faire souffrir, elle l'aimait encore, le plaignait, et pensait souvent, avec une sorte de souci pénible, à son isolement actuel.

Lorsqu'elle fut installée, elle lui écrivit pour lui dire qu'elle avait bien, grâce à lui, retrouvé sa sœur, et le remercier de l'avoir aidée si efficacement.

Elle ajoutait :

« Votre concours m'a été d'autant plus précieux que sans lui, — et cette information que vous avez eue, je ne sais comment, — j'eusse cherché vainement bien des mois encore, peut-être ! Et alors j'aurais pu arriver trop tard pour empêcher ma sœur de s'engager dans la vie religieuse, tandis que j'ai obtenu d'elle un ajournement qui lui permettra de réfléchir et l'éloignera, je l'espère, d'une voie à laquelle je ne la crois point appelée. »

A son grand étonnement, malgré le ton respectueux autant qu'affectueux de sa lettre, le duc ne lui répondit pas.

XXI

Et pourtant cette lettre d'Eliane avait causé à M. de Crussec une vive impression. Elle était la confirmation de tout ce qu'il apprenait depuis deux mois, aussi bien par ses informations secrètes, que par la lucidité de ses réflexions, dégagées maintenant de toute passion.

Non, il n'y avait pas eu de complot formé pour lui prendre Hervé, pas de préméditation, pas chez Eliane, du moins, le désir de voir l'union qu'il réprouvait.

Claire n'était pas coupable non plus ; son seul crime consistait en sa beauté, en son charme, qui avaient ravi Hervé, et son innocence, qui lui avait caché à elle-même le danger.

Toute la faute retombait sur lui seul, pour avoir appelé inconsidérément près de son fils, cette enfant exquise, dont la puissance de séduction

s'ignorait, et n'en était que plus grande. Lui seul méritait un blâme... Et pourtant c'étaient les deux jeunes femmes qui avaient été frappées!

Cette injustice, commise dans le trouble d'un emportement, lui causait de véritables remords. Comment la réparer ?

Il n'en trouvait pas le moyen et, du reste, son orgueil s'y fût refusé ; mais il ne s'interdisait pas un léger et secret attendrissement à la pensée d'Eliane, si cruellement méconnue par lui et qui, à la première marque de sympathie, oubliant ses rancunes ou les faisant taire, dans sa mansuétude surhumaine, lui en témoignait sa reconnaissance.

— Quelle nature angélique ! songeait-il, il n'y a pas deux femmes comme elle !

Et cependant, il ne lui répondait pas !

Kervelez était lugubre depuis le départ des deux sœurs ; on eût dit que l'âme en était envolée. Rien ne venait plus éveiller l'écho de ses grands appartements, et le parc lui-même, toujours désert, avait un aspect abandonné, avec ses allées soigneusement ratissées qui ne gardaient plus l'empreinte d'aucun pas.

Les chevaux restaient à l'écurie, d'où les palefreniers, seuls, les faisaient sortir, car le duc, désappris des promenades solitaires, n'y prenait

plus aucun plaisir. Les voisins de campagne, ramenés par la belle saison, étaient, dès leur arrivée, accourus à Kervelez, mais le trouvant vide de ce qui en constituait pour eux le principal attrait, n'en avaient pas repris le chemin. Le duc avait pourtant lancé quelques invitations, et l'on y avait répondu, mais ces réceptions avaient perdu tout leur charme par l'absence d'Eliane et la tristesse morne d'Hervé, naguère si gai, et le boute-en-train de toutes ces réunions.

Depuis le départ des deux sœurs, il n'avait pas quitté Kervelez ; en vain le duc l'avait engagé à retourner à Paris, à aller voir des amis, à faire un voyage, il avait toujours résisté.

— C'est encore ici que je suis le mieux, avait-il répondu, un jour où son père le pressait plus vivement.

Il était très correct avec lui, très respectueux, attentionné même, sans plus rien de l'intimité d'autrefois.

M. de Crussec sentait la nuance et en souffrait, mais ne le laissait pas voir. Il plaignait même Hervé, secrètement.

— Pauvre enfant ! se disait-il, il ressemble à sa mère, il a sa douceur, sa résignation. Sous pareille peine, Edilbert s'est révolté, c'était mon sang, lui; Hervé, c'est celui de sa mère, il courbe la tête.

Et tout en éprouvant pour lui une profonde pitié, il ne songeait pas une minute à lui céder.

D'Eliane et de Claire, entre eux, il n'était jamais question. A peine si parfois Hervé s'échappait à dire : « Quand Eliane était ici. » Ou bien : « C'était Eliane qui avait fait cela. » — Il ignorait que le duc s'occupait en secret des deux sœurs, avait retrouvé la trace de l'une, et en avait averti l'autre. Il était très malheureux de ce manque de nouvelles, sans chercher cependant à s'en procurer : le découragement l'envahissait peu à peu.

— A quoi bon, se disait-il, puisqu'elle est perdue pour moi ?...

Et, pourtant, son sentiment ne changeait pas.

Autour de lui, M. de Crussec avait ainsi expliqué le départ de sa bru : Kervelez était par trop sérieux pour la jeune fille, surtout à ce moment où il fallait penser à son avenir, toutes deux voyageaient un peu.

On l'avait cru, généralement, l'hypothèse était plausible ; la tristesse d'Hervé, sa retraite subite donnaient bien un peu à penser, mais nul n'en osait parler.

Au mois d'août, cédant aux instances de son père, Hervé se décida à aller rejoindre un de ses amis, à Luchon. Le duc comptait beaucoup sur

ce déplacement pour amener une modification dans son état d'esprit. Il ne mettait pas en doute qu'Hervé n'oubliât Claire, c'était un moment de crise difficile à passer, peut être, mais qui passerait quand même.

Quand, au bout d'un mois, M. de Crussec vit revenir son fils aussi sombre, aussi insouciant, et encore plus découragé, il commença à prendre un peu peur.

Son inquiétude revêtit diverses formes, car, observant son fils après cette absence, le duc le trouva changé : il avait le teint plombé, les yeux enfoncés, et son amaigrissement était évident. Allait-il tomber malade, à présent ?

Il reprit sa vie ordinaire ; le cheval était sa grande, sa seule distraction ; il montait tous les jours, par tous les temps, souvent à plusieurs reprises. Y avait-il quelque orage menaçant, il sortait quand même ; on le voyait revenir plusieurs heures après, trempé jusqu'aux os, et ce n'était guère avant le moment de faire sa toilette pour le dîner qu'il songeait à changer d'habit.

Il y avait à l'écurie un cheval très beau, mais dangereux, qu'on n'avait jamais réussi à dompter complètement ; le duc le conservait comme un des plus parfaits produits de la race. Subitement,

Hervé se prit de goût pour lui, et le monta quotidiennement. Il avait, en particulier, une peur extrême des trains, et c'était toujours du côté de la voie ferrée que le jeune homme dirigeait ses promenades.

M. de Crussec, sans en avoir l'air, s'apercevait de tout, notait tous ces symptômes, et s'alarmait chaque jour davantage.

Il connaissait son fils trop droit, trop simple, trop sincère, pour jouer une comédie destinée à l'effrayer ; il comprit que le mobile de ses actions était une insouciance réelle pour toutes choses, une indifférence profonde de la vie que, seul, pouvait dicter un immense découragement.

Et cela l'effraya : Hervé n'oubliait pas, il aimait, il souffrait toujours et, maintenant, il s'abandonnait ; c'était là le plus grave, à tous points de vue.

Le duc eut alors des pressentiments lugubres ; il avait beau tenir son fils pour un cavalier accompli, lorsqu'il sortait avec Diavolo, le terrible cheval, jusqu'à son retour, il était inquiet. Les jours de mauvais temps, quand il le savait rentré, il allait, sous un prétexte quelconque, le trouver dans sa chambre, pour lui dire :

— Change-toi donc, je déteste cette odeur de

chien mouillé que tu traînes partout avec toi.

Jamais il n'eût voulu lui laisser soupçonner qu'il était inquiet de sa santé, de même que pour rien au monde il ne lui eût défendu de monter Diavolo.

Seulement, comme l'inquiétude ayant atteint ses nerfs, il ne vivait plus, il profita d'une absence d'Hervé pour faire embarquer, à destination de Paris, la bête rétive, et, à son retour, il lui dit :

— J'ai vendu Diavolo, il était trop dangereux au pansage.

Hervé ne répondit rien, ne marqua même pas une contrariété et, pourtant, cela l'amusait de monter ce cheval ombrageux ; mais rien ne l'atteignait plus vivement.

Diavolo parti, le duc ne fut pas plus tranquille, un des effets de son inquiétude avait disparu, la cause en persistait toujours. La tristesse persévérante de son fils, dont il avait le continuel spectacle, lui était un véritable supplice. Il reconnaissait, à sa modération même, le caractère d'un sentiment profond et durable ; les impressions plus violentes s'usent par leur propre intensité, et résistent moins à l'action du temps. Elle n'avait aucun empire sur Hervé, près de trois mois écoulés le retrouvaient dans

le même état d'esprit que le premier jour, et, tout cela, sans qu'il eût revu Claire, sans qu'il eût entendu parler d'elle, sans qu'un espoir soit venu encourager son amour.

— Il ne l'oubliera pas ! concluait le duc, navré.

Et une nouvelle crainte germait en lui. Auparavant, Hervé n'était déjà guère bien disposé en faveur du mariage, lorsqu'on lui en parlait, ce n'était jamais l'heure, et il trouvait toujours quelque objection qui lui permettait de garder sa chère liberté. Maintenant, après ce chagrin qui lui avait refermé le cœur, ne serait-il pas devenu hostile à toute union ?

C'était un vrai pressentiment qui avertissait le duc : Hervé, séparé de la seule femme qui lui eût jamais assez plu pour lui donner le désir de partager sa vie, Hervé ne se marierait pas... Il périrait donc, ce glorieux nom des Crussec-Champavoir qui était pour le duc l'orgueil de sa vie, et auquel il avait sacrifié l'un après l'autre ses deux fils ?... Cette pensée le comblait d'amertume.

Ah ! qu'avait-il appelé près de lui cette enfant ? et qu'il payait cher l'heure d'aveuglement où, les yeux fermés sur les dangers de l'avenir, il l'avait fait ! Sans elle, son existence eût continué, paisible, Hervé se serait décidé à se marier,

il aurait épousé mademoiselle de Fleurart, probablement, le duc aurait eu la satisfaction de voir naître et s'élever une jeune famille, pour pépétuer la sienne. C'eût été la joie de ses vieux jours, qu'eût adouci encore le dévouement affectueux d'Eliane... Au lieu de ce riant tableau, quelle triste fin de vie lui était réservée...

Et tout cela pourquoi ? pourquoi ?

Ce mot : « Pourquoi » s'alluma tout à coup dans la nuit de sa pensée, comme une première étoile dans un ciel obscur, et l'éclaira d'une lueur inattendue.

Oui, pourquoi condamner sa vieillesse à l'amertume de l'isolement ? pourquoi briser l'avenir d'Hervé, attrister sa jeunesse, gâter sa vie ? pourquoi jeter au cloître, — alors que rien de divin ne l'y appelait, — une innocente et pure enfant ? Pourquoi parachever la somme de douleurs qu'une pauvre jeune femme, martyre de la vie, souffrait héroïquement, sans se plaindre, avec une résignation qui eût touché les cœurs les plus endurcis ?... Pourquoi ?

Pour que l'arbre généalogique des Crussec-Champavoir, qui depuis six siècles se poursuivait sans une défaillance, ne soit pas entaché d'une seconde mésalliance.

Tant de tristesses, de souffrances, de déchi-

rements, deux vies brisées pour la gloire d'un nom destiné à périr, pour l'orgueil d'un homme destiné à mourir !...

Le duc se demanda — c'était la première fois — s'il ne sacrifiait pas ses enfants et lui-même à un préjugé ?...

Un préjugé, la naissance ! Il y a quelques jours, on l'eût fait bondir d'indignation et d'horreur à ce simple doute exprimé ; aujourd'hui, lui-même l'émettait.

— La vraie noblesse n'est pas celle du nom, c'est celle de l'âme, — murmurait-il répétant, d'instinct, un vieux cliché entendu naguère et retenu par hasard, — celle-là, ajoutait-il, elles l'ont.

Et il hésitait, maintenant, torturé entre ses sentiments intimes et la chimère à laquelle il avait consacré sa vie. Autour de lui, il cherchait des exemples, qui n'étaient ni rares ni difficiles à trouver. Bien des familles, plus illustres que la sienne, n'avaient pas reculé devant des mésalliances, qui leur rendaient la fortune. Hervé, épousant Claire, au moins n'eût pas vendu son nom ; il l'eût donné pour obéir au plus naturel et au plus élevé des sentiments. Et il n'y avait rien, dans cette union, qui, au point de vue moral le rabaissât. Alors, pourquoi ?...

Qui, en tout ceci s'était montré vraiment grand et noble, depuis deux années? qui?... Le duc de Crussec-Champavoir, avec sa haine aveugle d'abord, pour sa belle-fille, l'isolement dans lequel il l'avait primitivement laissée, et la dureté que, conseillé par sa méfiance, il lui avait montrée. Puis, après un temps d'apaisement, — conquis sur lui-même par l'abnégation et la douceur de cette jeune femme, — avec sa colère contre elle, ses soupçons vains, le renvoi infamant dont il lui avait infligé l'outrage, et, sa faute reconnue, son dédaigneux silence?

Qui s'était montré vraiment grand et noble, du duc de Crussec-Champavoir avec cette conduite et ces sentiments, ou d'Eliane Brideux, avec sa calme dignité, sa résignation et son courage dans le malheur, son pardon des injures, son oubli des offenses qui, au premier mot, l'avaient ramenée, véritable chrétienne, près de son beau-père, soumise, affectueuse, dévouée, et qui, aujourd'hui encore, après la suprême insulte, ne lui témoignait aucune amertume.

Qui?...

Le duc se le demanda loyalement, devant Dieu, dans un long et douloureux examen intime...

Lorsqu'il releva la tête, deux larmes coulant sur ses joues, se mêlaient à sa moustache blanche.

Sa conscience l'avait condamné, son orgueil était vaincu.

XXI

Le lendemain, M. de Crussec, dès le matin se mettait en route, sans dire où il allait, même à son fils. Et le soir était presque venu lorsqu'il descendit à la station du Tréport. Avisant une voiture, il se fit conduire à Mers, hôtel du Casino, et y demanda madame de Crussec.

— Je ne sais si ces dames sont chez elles, monsieur, lui dit-on, je vais m'en informer.

Dès la réponse affirmative, le duc, derrière le domestique, monta d'un pas allègre les deux étages; à la porte, il frappa.

— Entrez ! répondit le timbre charmant d'Eliane.

Il entra; la jeune femme, assise sur un canapé, fut, à sa vue, debout, d'un élan subit de joie sincère, que ne dictait aucune arrière-pensée, rien que le plaisir de revoir ce vieillard que, malgré tout, elle aimait.

A son exclamation de surprise, Claire, qui était sur le balcon, se retourna; reconnaissant le duc, elle devint pâle et resta immobile, ne sachant si elle devait ou non rentrer dans la chambre.

— Mon père ! disait Eliane.

Il la saluait et se retournait vers Claire, pour la saluer aussi.

— Eliane, fit le duc, dès qu'il se fut assis près d'elle, je viens vous demander deux choses.

Ayant vu le mouvement discret de Claire pour se retirer.

— Mon enfant, dit-il, s'interrompant, vous n'êtes pas de trop.

Puis il continua :

— Je suis venu vous demander *pardon*, fit-il, appuyant sur le mot et inclinant sa tête blanche dans un geste d'humilité profonde, et vous demander aussi la main de votre sœur pour mon fils Hervé.

. . . . . .

Au printemps suivant Claire revenait à Lure-au-Bois, mais pour faire à sœur Pia sa visite de noces.

FIN

THE PROPERTY OF THE NEW-YORK SOCIETY LIBRARY

Saint-Amand (Cher). Imp. DESTENAY, BUSSIÈRE frères

Amy

JUN 29 1944